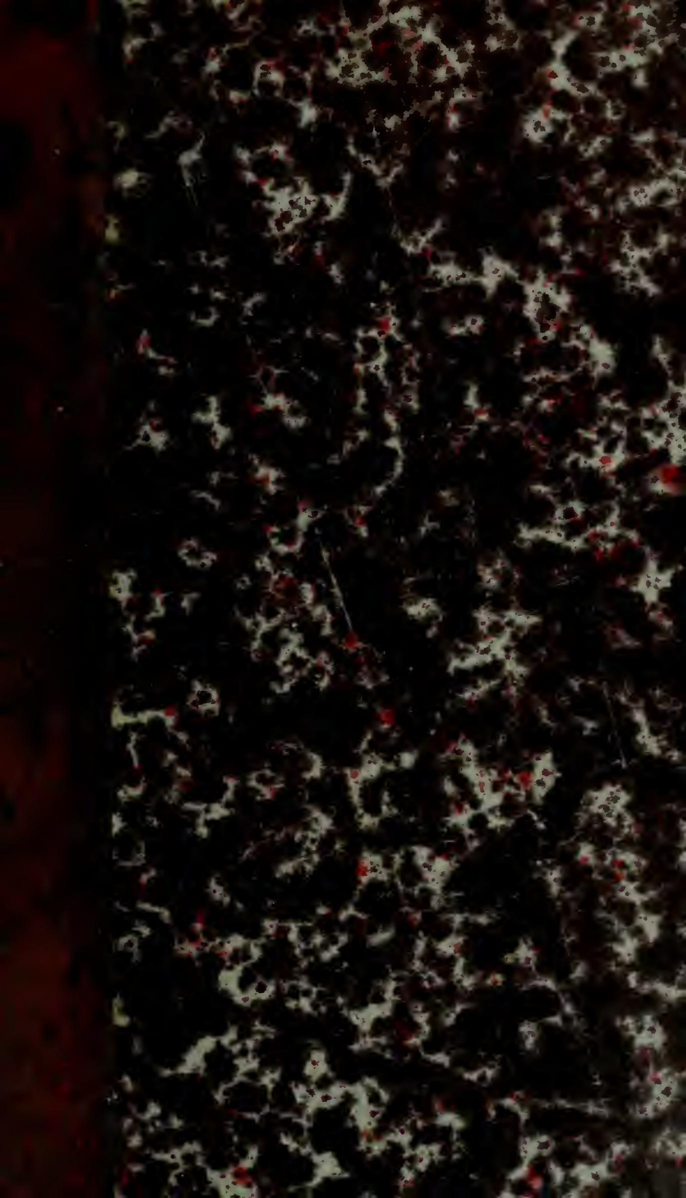
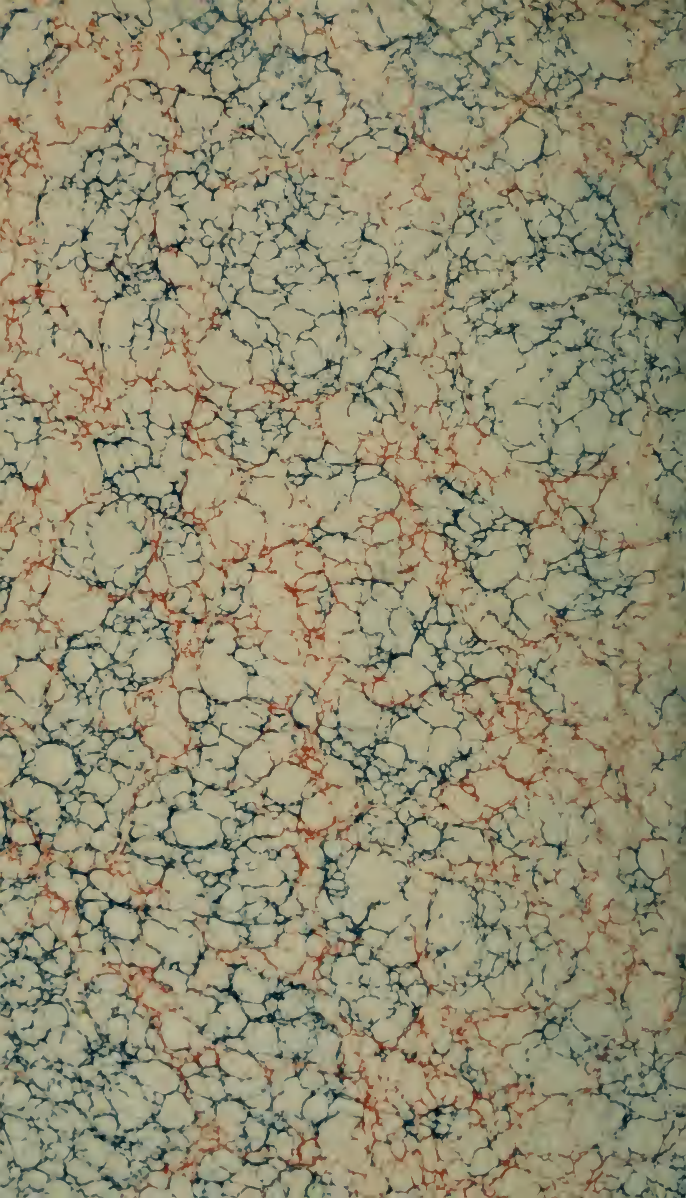
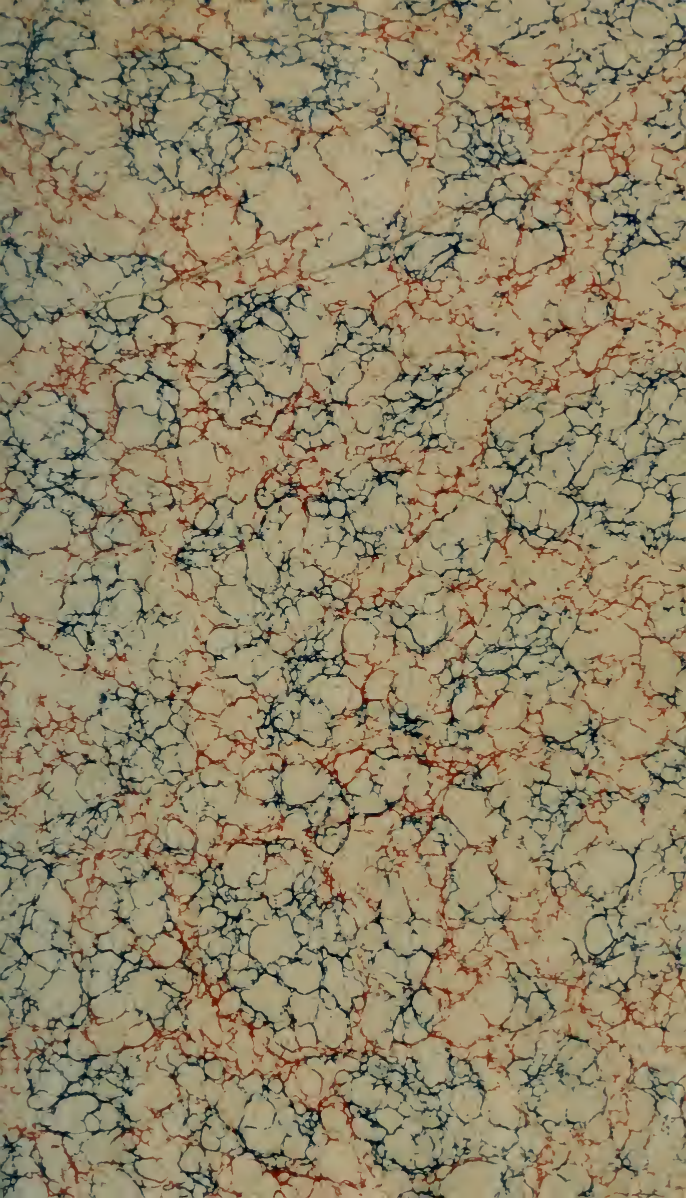






COLLECTION MICHEL LÉVY

PAROLES D'UN CROYANT

—

UNE VOIX DE PRISON — DE L'ESCLAVAGE MODERNE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

LE LIVRE DU PEUPLE

DU PASSÉ ET DE L'AVENIR DU PEUPLE

PAR

F. LAMENNAIS

PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE SUR LAMENNAIS

PAR

M. ERNEST RENAN

Un volume grand in-18 — Prix : 1 franc

CLICHY. — Impr. M. LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

PAROLES
D'UN CROYANT

UNE VOIX DE PRISON

DE L'ESCLAVAGE MODERNE

PAR

F. LAMENNAIS

PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE SUR LAMENNAIS

PAR

M. SAINTE-BEUVE
de l'Académie Française

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

INTRODUCTION

Il y a plus de trente ans, lorsque le livre des *Paroles d'un Croyant* parut en 1834, M. Sainte-Beuve publia dans la *Revue des Deux-Mondes* l'article suivant, qui peut se reproduire aujourd'hui, car il est encore la meilleure Introduction au livre célèbre :

« Un jour Nicole, fatigué des tracasseries et des luttes, invitait avec sa douceur ordinaire le grand Arnauld à déposer la plume, et celui-ci lui répondait vivement : « N'avons-nous pas l'éternité pour nous reposer ? » C'est ce que répondrait aussi à un semblable conseil l'ardent et vertueux prêtre qui lance en ce moment un nouveau manifeste de ralliement et de foi, qui pousse, après un silence pénible, un nouveau cri de guerre et d'espérance. Il y a un an

environ, abreuvé de tous les dégoûts, renonçant par convenance et soumission au journal dont il avait cru l'action salutaire, voyant se disperser et se détacher même entièrement de lui des disciples si regrettables, il se mit, un matin d'été à la campagne, à vouloir déposer quelque part, pour lui seul, sa secrète pensée, son jugement amer sur le présent, son vœu et son coup d'œil d'apôtre touchant l'avenir. Il choisit pour cela une manière d'hymne et de poésie, comme étant la plus harmonieuse et la plus consolante ; il écrivit dans une prose rhythmique, dans des versets semblables à ceux de la Bible, et sous des formes tantôt directes et tantôt de paraboles, les inspirations de sa prophétie. Ce fut l'affaire d'une semaine à travers les bois et le long des haies de La Chênaie. Un de ces chapitres ou plutôt une de ces *proses* composée, il rentrait l'écrire, et puis il sortait de nouveau, murmurant déjà la suivante. Il appela ce volume de prédilection : *Paroles d'un Croyant,* et, ayant ainsi achevé sa pensée devant Dieu, il se sentit un peu calmé [1]. Son grand travail de philosophie le

1. Ce calme n'était pourtant pas exempt de grandes tristesses et de découragements sinistres. Voici quelques phrases d'une lettre écrite à un ami vers cette époque, 15 mai 1833. Citer les lettres de M. de Lamennais. c'est quelquefois montrer à nu les contradictions rapides de son âme, mais c'est toujours les faire comprendre, et surtout les faire pardonner et aimer : « J'ai bien de la peine à me » résigner à la pensée de ne vous revoir que dans un an, dans deux

retrouva plus dispos et plus persévérant. Mais d'assez récentes tracasseries ecclésiastiques l'ayant ramené à Paris, il y vit de près cette tiédeur et ce relâchement publics qui enhardissent un pouvoir sans morale à tous les envahissements rusés ou grossiers ; il y vit, sous cette couche corrompue d'une société en décadence, une masse jeune et populaire, impétueuse, frémissante, au sang chaud et vierge, mais mal éclairée, mal dirigée, obéissant à des intérêts aussi et à des passions qui, certes, courraient risque de bientôt corrompre la victoire, si un souffle religieux et un esprit fraternel n'y pénétraient d'avance à quelque degré. Il a jugé bon dès lors d'adresser à tous ce qu'il n'avait d'abord écrit que pour lui seul. Il se serait cru coupable de se contenir dans un plus long silence, de laisser passer ces jours mauvais et insolents sans leur jeter à la face son accent de conscience, son mot de vérité. Cette *persécution du silence* est la plus dure de toutes à porter, dit Pascal ; notre brûlant apôtre ne l'a pu

»peut-être; que sait-on? Je suis comme la société, je chemine dans »l'ombre, incertain de l'avenir et ne pouvant rien m'en promettre.. . » Notre pauvre France, elle, croupit dans un marais, et, au sein de » ce marais, je vois se remuer, comme ces énormes reptiles primitifs » retrouvés par Cuvier, une race menaçante qui foisonne et grandit » chaque jour. Personne presque ne comprend, personne ne veut » réellement la liberté : tous aspirent à la tyrannie, et le disent hau- « tement, et en sont fiers. Ce spectacle jette parfois dans l'âme un « profond dégoût et une amère tristesse .... »

jusqu'au bout subir. Nous n'avons pas à nous inquiéter ici du retentissement que doit avoir cet éclat de M. de Lamennais dans l'ordre purement ecclésiastique. Nous regretterions que les *Paroles d'un Croyant* n'y fussent pas acceptées ou tolérées, comme une de ces paroles libres de prêtre qui ont toujours eu le droit de s'élever en sens contradictoire dans les crises sociales et politiques aux diverses époques. Sans rien espérer actuellement de Rome et de ce qui y règne, nous sommes trop chrétien et catholique, sinon de foi, du moins d'affinité et de désir, pour ne pas déplorer tout ce qui augmenterait l'anarchie apparente dans ce grand corps, déjà si compromis humainement. Mais en songeant à quelles intentions patriotiques et évangéliques a cédé M. de Lamennais, en considérant l'influence rapide que son livre va obtenir, influence à coup sûr moralisante en somme plutôt qu'irritante auprès des violents, nous ne pouvons que nous réjouir de son imprudence généreuse, si imprudence il y a, et l'en féliciter. Il est des entraînements dévoués, des témérités oublieuses d'elles-mêmes, qui enlèvent les cœurs. Quelque chose de martial et de chevaleresque sied aussi au prêtre chrétien. La belle âme, l'âme virginale de Pellico a pu tout pardonner, tout excuser, et bénir encore ; il s'en est revenu, après dix années de captivité féroce, comme un agneau tondu qui n

redemande pas sa laine. Je l'en admire et l'en révère. Mais il y a manière pourtant d'être chrétien, en l'étant un peu différemment et en gardant dans sa veine un reste du sang des Machabées.

» La vie polémique et doctrinale de M. de Lamennais se peut diviser déjà en deux parties tranchées durant lesquelles il a poursuivi le même but, mais par deux procédés contraires. Il a été frappé, avant tout, de l'état d'indifférence en matière de religion, de la tiédeur égoïste et de la corruption matérielle de la société ; tout son effort a tendu à rendre la vie et le souffle à ce qu'il voyait comme un cadavre. Il s'est mis, dès le premier jour, à vouloir ressusciter moralement et *spiritualiser* de nouveau ce grand corps. Telle est la vraie unité de la vie et de l'œuvre de M. de Lamennais. Seulement il a employé à cet effet deux méthodes bien opposées. Frappé d'abord de l'indifférence religieuse et de l'inertie froide où croupissaient les premières couches de la société, il a désespéré de toute cette masse, si on n'y faisait descendre l'esprit et la purification par en haut, c'est-à-dire par les gouvernements, et, au delà des gouvernements, par le Saint-Siége. Il n'a jamais eu pour les gouvernements une estime bien décidée ; il ne les a considérés à son premier point de vue que comme un canal possible de transmission, et, dans le cas où ils se refuseraient à transmettre la doctrine

supérieure, il les a dénoncés comme un obstacle : on se rappelle les belles invectives du premier tome de l'*Indifférence*. Mais avec le temps, M. de Lamennais est venu à comprendre que non-seulement les gouvernements se refusaient à transmettre la doctrine antique à la fois et régénératrice, mais que le Saint-Siége se refusait à la verser présentement, et qu'il demeurait plus sourd que le rocher, quoique le peuple eût soif dans le désert. En observant plus attentivement, d'ailleurs, la masse confuse de cette société où il n'avait d'abord vu que froideur et mort, il a découvert sous les premières couches croupissantes un grand travail de fermentation et de courants, et il s'est dit que c'était de ce côté plutôt qu'il fallait agir pour renouveler. On voit que le but est resté le même : spiritualiser, guérir, moraliser chrétiennement une société passée du matérialisme à l'indifférence. Mais dans le second procédé auquel M. de Lamennais a recours depuis cinq ans environ, c'est à la société elle-même, c'est à ses éléments vierges et profonds, c'est au peuple en un mot qu'il s'adresse pour le régénérer par la parole et l'épurer. La méthode de liberté a remplacé chez lui ou du moins tempéré la méthode d'autorité. Cela sera sensible dans son développement philosophique comme cela l'est déjà dans sa prédication politique. Vis-à-vis du Saint-Siége, M. de Lamennais peut

rester soumis, docile et pleinement adhérent en matière de foi ; mais il a cessé de l'invoquer directement pour l'œuvre temporelle ; on sent qu'il n'en espère plus une effusion prochaine de doctrine qui descende sur le siècle. En face des gouvernements, il est resté moins pénétré d'estime que jamais : il a mesuré plus à nu leur égoïsme borné et leur absolue résistance à l'esprit. A cet aspect repoussant, les paroles de Samuel ont redoublé sur ses lèvres, mais les paroles d'un Samuel qui se sent pour le reste des hommes les entrailles de Jean le bien-aimé.

» Nous parcourrons rapidement l'ouvrage où le nouvel essor de cette âme ardente et violemment aimante se trahit tout entier :

« Prêtez l'oreille et dites-moi d'où vient ce bruit
» confus, vague, étrange, que l'on entend de tous
» côtés.

» Posez la main sur la terre, et dites-moi pourquoi
» elle a tressailli.

» Quelque chose que nous ne savons pas se remue
» dans le monde : il y a là un travail de Dieu.

» Est-ce que chacun n'est pas dans l'attente? est-ce
» qu'il y a un cœur qui ne batte pas?

» Fils de l'homme, monte sur les hauteurs et
» annonce ce que tu vois! »

» Et viennent alors les signes évidents, les bouleversements d'hier et ceux de demain qui se devinent,

les peuples héroïques qui succombent, mais qui renaîtront ; l'agitation sourde, universelle, du vieux monde, et les apprêts sombres et irrécusables d'un dernier grand combat. Mais écoutons encore le poëte-apôtre :

« Tout ce qui arrive dans le monde a son signe qui » le précède.

» Lorsque le soleil est près de se lever, l'horizon » se colore de mille nuances, et l'Orient paraît tout » en feu.

» Lorsque la tempête vient, on entend sur le rivage » un sourd bruissement, et les flots s'agitent comme » d'eux-mêmes.

» Les innombrables pensées diverses, qui se » croisent et se mêlent à l'horizon du monde spirituel, » sont le signe qui annonce le lever du soleil des » intelligences.

» Le murmure confus et le mouvement intérieur » des peuples en émoi sont le signe précurseur de » la tempête qui passera bientôt sur les nations trem- » blantes.

» Tenez-vous prêts, car les temps approchent.

» En ce jour-là, il y aura de grandes terreurs et » des cris tels qu'on n'en a point entendu depuis les » jours du déluge.

» Les rois hurleront sur leurs trônes ; ils cherche- » ront à retenir avec les deux mains leurs couronnes

» emportées par les vents, et ils seront balayés avec » elles.

» Les riches et les puissants sortiront nus de leurs » palais, de peur d'être ensevelis sous les ruines.

» On les verra, errant sur les chemins, demander » aux passants quelques haillons pour couvrir leur » nudité, un peu de pain noir pour apaiser leur » faim, et je ne sais s'ils l'obtiendront.

» Et il y aura des hommes qui seront saisis de » la soif du sang et qui adoreront la mort, et qui » voudront la faire adorer.

» Et la mort étendra sa main de squelette comme » pour les bénir, et cette bénédiction descendra sur » leur cœur, et il cessera de battre.

» Et les savants se troubleront dans leur science, » elle leur apparaîtra comme un petit point noir » quand se lèvera le soleil des intelligences.

» Et à mesure qu'il montera, sa chaleur fondra les » nuages amoncelés par la tempête ; et ils ne seront » plus qu'une légère vapeur qu'un vent doux chas- » sera vers le couchant.

» Jamais le ciel n'aura été aussi serein, ni la terre » aussi verte et aussi féconde.

» Et au lieu du faible crépuscule que nous appe- » lons jour, une lumière vive et pure rayonnera d'en » haut, comme un reflet de la face de Dieu.

» Et les hommes se regarderont à cette lumière, et

» ils diront : Nous ne connaissions ni nous ni les
» autres, nous ne savions pas ce que c'est que
» l'homme : à présent nous le savons.

» Et chacun s'aimera dans son frère, et se tiendra
» heureux de le servir ; et il n'y aura ni petits ni
» grands, à cause de l'amour qui égale tout, et toutes
» les familles ne seront qu'une famille, et toutes les
» nations qu'une nation.

» Ceci est le sens des lettres mystérieuses que
» les Juifs aveugles attachèrent à la croix du
» Christ. »

» Le sentiment populaire respire dans chacune de ces pages. La liberté n'y revient pas comme un mot sonore et creux ; il y a une intelligence précise des misères du pauvre et des iniquités qu'il subit. Quelques droites paroles mettent au défi tous les sophismes des législateurs :

« Les oiseaux du ciel et les insectes mêmes s'as-
» semblent pour faire en commun ce qu'aucun
» d'eux ne pourrait faire seul. Pouvez-vous vous
» assembler pour traiter ensemble de vos intérêts,
» pour défendre vos droits, pour obtenir quelque
» soulagement à vos maux ? et si vous ne le pouvez
» pas, comment êtes-vous libres ?

» Pouvez-vous aller d'un lieu à un autre si on ne
» vous le permet, user des fruits de la terre et des
» productions de votre travail, tremper votre doigt

» dans l'eau de la mer et en laisser tomber une » goutte dans le pauvre vase de terre où cuisent vos » aliments, sans vous exposer à payer l'amende et » à être traînés en prison ? et si vous ne le pouvez » pas, comment êtes-vous libres? »

» Ce sont en tout endroit des conseils d'union et d'association qui offrent le sens juste du *Bonhomme Richard* dans un ton élevé de pathétique et de poésie. Le dernier verset cité rappelle le *Pauvre Jacques,* de Béranger. Mais l'esprit chrétien, qui court dans ces pages comme un vent fécond et violent, enlève la pensée jusqu'à des extrémités sublimes et ne connaît pas d'horizon :

« Au printemps, lorsque tout se ranime, il sort de » l'herbe un bruit qui s'élève comme un long mur- » mure.

» Ce bruit, formé de tant de bruits qu'on ne les » pourrait compter, est la voix d'un nombre in- » nombrable de pauvres petites créatures impercep- » tibles.

» Seule, aucune d'elles ne serait entendue : toutes » ensemble elles se font entendre.

» Vous êtes aussi cachés sous l'herbe, pourquoi » n'en sort-il aucune voix?

» Quand on veut passer une rivière rapide, on se » forme en une longue file sur deux rangs, et rap- » prochés de la sorte, ceux qui n'auraient pu, isolés

» des autres, résister à la force des eaux, la surmon-
» tent sans peine.

» Faites ainsi, et vous romprez le cours de l'ini-
» quité qui vous emporte lorsque vous êtes seuls, et
» vous jette brisés sur la rive.

» Que vos résolutions soient lentes, mais fermes.
» Ne vous laissez aller ni à un premier, ni à un se-
» cond mouvement.

» Mais si l'on a commis contre vous quelque injus-
» tice, commencez par bannir tout sentiment de haine
» de votre cœur, et puis, levant les mains et les yeux
» en haut, dites à votre Père qui est dans les cieux :

» O Père ! vous êtes le protecteur de l'innocent et
» de l'opprimé, car c'est votre amour qui a créé le
» monde, et c'est votre justice qui le gouverne.

» Vous voulez qu'elle règne sur la terre, et le mé-
» chant y oppose sa volonté mauvaise.

» C'est pourquoi nous avons résolu de combattre
» le méchant.

» O Père ! donnez le conseil à notre esprit et la
» force à nos bras.

» Quand vous aurez ainsi prié du fond de votre
» âme, combattez et ne craignez rien.

» Si d'abord la victoire paraît s'éloigner de vous,
» ce n'est qu'une épreuve, elle reviendra ; car votre
» sang sera comme le sang d'Abel égorgé par Caïn,
» et votre mort comme celle des martyrs. »

» Au chapitre VIII, je recommande la parabole de l'homme qui trouve moyen d'augmenter successivement le travail du peuple tout en diminuant progressivement les salaires. Quand le saint-simonisme, dans sa brusque apparition, n'aurait eu d'autre effet que d'inspirer à des intelligences chrétiennes cette émulation d'inquiétude et de recherche à l'article des souffrances profondes nées de l'excès industriel, il n'aurait point passé sans fruit pour le monde.

» Les chapitres XII et XIII contiennent la parabole des *sept hommes couronnés.* J'y trouverais à reprendre une teinte un peu trop apocalyptique, un abus d'*enfer,* de *Satan,* et un excès d'horreur que les sept hommes couronnés ne méritent pas seuls, et qui s'affaiblirait nécessairement si on la répartissait, comme ce serait justice de le faire, sur toute cette classe supérieure ou moyenne qui les approuve et les soutient. Je sais que les propositions que l'auteur prête aux sept hommes, et qui peuvent paraître le plus exagérées : *abolissons la science, tuons la concorde, le bourreau est le premier ministre d'un bon prince,* etc., sont textuellement extraites d'un livre italien assez récemment imprimé à Modène. Mais le Machiavel de Modène ne devait pas être pris si à la lettre, la vérité ici passe la vraisemblance ; et comme goût d'abord, et un peu comme justice, j'aurais voulu

qu'il fût tenu compte des autres coupables dans la société, des coupables par assentiment et par égoïsme inerte, des coupables aussi par passions haineuses et brutalité, comme en offrent sans doute les rangs populaires [1].

» A la suite de ces chapitres sombres, il en vient un qui les corrige, tout enchanteur de mansuétude et d'amour des hommes ; on croirait lire des pages retrouvées de l'*Imitation*. C'est cette alternative d'ardeur et de douceur, de violence et de tendresse, qui fait le fond du caractère de l'abbé de Lamennais, et qui compose une des variétés les plus attachantes du caractère chrétien lui-même. Il croit au bien, et il croit au mal ; il s'indigne ingénument, et il aime avec transport ; il maudissait tout à l'heure les ennemis des hommes, et voilà qu'il tombe en pleurs entre vos bras [2].

1. Luther, en son temps, pris pour arbitre par les paysans révoltés contre leurs seigneurs, a tâché de faire la part la plus égale dans ses doubles reproches : mais il est tombé dans l'autre excès et a été dur pour le peuple.

2. Le passage le plus significatif peut-être est ce serment au chapitre précédemment cité, où l'on lisait : « Si l'on a commis » contre vous une injustice, commencez par bannir tout senti- » ment de haine de votre cœur, et puis, levant les mains et les » yeux en haut, dites à votre Père qui est dans les cieux : O Père, » etc., etc...

» Quand vous aurez ainsi prié du fond de votre âme, combattez » et ne craignez rien. » — Ainsi combattre en pardonnant, combattre à toute outrance et sans haine, c'est bien là, pris sur le

» A propos des suggestions inspirées par l'*enfer* aux oppresseurs du monde, le poëte-prophète signale surtout la grande déception de l'*obéissance passive.* Dans ces pages, écrites il y a plus d'un an, on retrouve à chaque ligne l'événement sanglant d'hier. Satan dit aux princes :

« Voici ce qu'il faut faire. Prenez dans chaque
» famille les jeunes gens les plus robustes et donnez-
» leur des armes, et exercez-les à les manier, et ils
» combattront pour vous contre leurs pères et leurs
» frères ; car je leur persuaderai que c'est une ac-
» tion glorieuse.

fait, la contradiction heureuse, et, en quelque sorte, chrétienne, de M. de Lamennais. Saint Ambroise ne marque-t-il pas, dans son traité *des Devoirs*, qu'il ne haïssait point une certaine colère? Saint Paul n'a-t-il pas dit aux Éphésiens : « Si vous vous mettez » en colère, gardez-vous de pécher : *irascimini et nolite peccare*, » admettant la possibilité d'une certaine colère sans péché ? Il est vrai qu'il ajoute à l'instant : « Que le soleil ne se couche pas sur » votre colère. » Mais on peut dire des colères de M. de Lamennais, et de ses haines qui s'adressent à des idées surtout, que, s'il voyait en personne la plupart de ceux qu'il croit abhorrer, le soleil ne se coucherait jamais sur sa colère : de même aussi que leur grande irritation à eux, en le voyant dans sa fièvre naïve de cœur, s'évanouirait en étonnement, tournerait en estime presque tendre. — « Ce que j'aime surtout de lui, me disait un grand et affectueux » poëte son ami, c'est qu'il est né martyr. » Oui, malgré toute sa vigueur d'intelligence, *martyr* bien plus que *docteur* ; oui, malgré toutes ses lumières de chaque moment, dévoué encore plus qu'éclairé! Cette vocation de martyr le rend même continuellement empressé à apostropher du plus loin les persécuteurs, et à se chercher, comme Polyeucte, des bourreaux.

» Je leur ferai deux idoles, qui s'appelleront Hon-
» neur et Fidélité, et une loi qui s'appellera Obéis-
» sance passive.

» Et ils adoreront ces idoles, et ils se soumettront
» à cette loi aveuglément, parce que je séduirai
» leur esprit, et vous n'aurez plus rien à craindre.

» Et les oppresseurs des nations firent ce que
» Satan leur avait dit, et Satan aussi accomplit ce
» qu'il avait promis aux oppresseurs des nations.

» Et l'on vit les enfants du peuple lever le bras
» contre le peuple, égorger leurs frères, enchaîner
» leurs pères, et oublier jusqu'aux entrailles qui les
» avaient portés.

» Quand on leur disait : Au nom de tout ce qui
» est sacré, pensez à l'injustice, à l'atrocité de ce
» qu'on vous ordonne ; ils répondaient : Nous ne
» pensons point, nous obéissons.

» Et quand on leur disait : N'y a-t-il plus en vous
» aucun amour pour vos pères, vos mères, vos
» frères et vos sœurs ? ils répondaient : Nous n'aimons
» point, nous obéissons.

» Et quand on leur montrait les autels du Dieu
» qui a créé l'homme et du Christ qui l'a sauvé, ils
» s'écriaient : Ce sont là les dieux de la patrie, nos
» dieux à nous sont les dieux de ses maîtres, la
» Fidélité et l'Honneur.

» Je vous le dis en vérité, depuis la séduction de

» la première femme par le serpent, il n'y a point
» eu de séduction plus effrayante que celle-là.

» Mais elle touche à sa fin. Lorsque l'esprit mau-
» vais fascine des âmes droites, ce n'est que pour
» un temps. Elles passent comme à travers un rêve
» affreux, et au réveil elles bénissent Dieu qui les a
» délivrées de ce tourment. »

» Et suit alors l'hymne de départ du jeune soldat de l'avenir, du soldat qui s'en ira combattre une dernière fois pour la justice, pour la cause du genre humain, pour l'affranchissement de ses frères : « Que tes armes soient bénies, jeune soldat ! » Il y a dans ce chant et dans celui de l'*Exilé* qui vient après, un retentissement profond des *Pèlerins Polonais*, par le poëte Mickiewicz [1] ; mais ce qui, chez Mickiewicz, était demeuré restreint à une acception trop nationale et trop exclusive, se trouve généralisé selon un esprit plus évangélique par M. de Lamennais, et rapporté à la vraie patrie, à la patrie universelle.

» Littérairement, par cette œuvre, M. de Lamennais conquiert, à bon droit, le titre de poëte. Le ton général, le mouvement est rhythmique à la fois et inspiré. L'imprévu se rencontre plutôt dans l'allure

1. C'est de ce livre des *Pèlerins*, si remarquablement traduit par M. de Montalembert, qu'est empruntée la forme rhythmique des *Paroles d'un Croyant*.

de la pensée que dans le détail de l'expression. Celle-ci est toujours correcte, propre, énergique, quelquefois un peu crue ; il y manque un certain éclat nouveau, et, si j'ose ainsi parler, une sorte de *flagrance. Ardet plus quam lucet;* cela brûle plutôt que cela ne luit. En comparant le style des *Paroles d'un Croyant* avec celui de la *Vision d'Hébal,* on comprendra mieux la double nuance que je distingue. A la rigueur, et à ne s'en tenir qu'au détail de l'expression et à l'ensemble du vocabulaire employé, quelqu'un de Port-Royal aurait pu écrire en cette manière et peindre avec ces images. Il y a même, si l'on peut dire, quelque *lieu-commun*, presque de la déclamation dans le dehors. Mais la jeunesse, la nouveauté vive triomphe à tout moment par la pensée même ; la franchise du sentiment crée la beauté : ainsi, dans le chapitre de l'*Exilé :* « J'ai vu des » jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre » comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire » qu'une vie, mais pas un ne m'a serré la main : » l'Exilé partout est seul. » Le chapitre de *la mère* et de *la fille* n'offre pas une seule couleur nouvelle ; mais *Celui qui donne aux fleurs leur aimable peinture,* et qui inspira la simplicité de Ruth et de Noëmi, a envoyé son sourire sur ces pages.

» Socialement, la signification de semblables œuvres est grande, et tant pis pour qui la méconnaît ! Nous

donnions, il y a quinze jours [1], un mémorable fragment de M. de Chateaubriand sur *l'Avenir du monde*, où tous les mêmes importants problèmes sont soulevés, et où la solution s'entrevoit assez clairement dans un sens très-analogue. M. de Lamartine a publié, il y a deux ans à peu près, une brochure sur la *Politique rationnelle*, dans laquelle des perspectives approchantes sont assignées à l'âge futur de l'humanité, et, bien qu'il semble y apporter, pour le détail, une moins impatiente ardeur, ce n'est que dans le plus ou moins de hâte, et non dans le but, que ce noble esprit diffère d'avec M. de Lamennais. Béranger est, dès longtemps, l'homme de cette cause et des populaires promesses. Ainsi, symptôme remarquable! tous les vrais cœurs de poëtes, tous les esprits rapides et de haut vol, de quelque côté de l'horizon qu'ils arrivent, se rencontrent dans une prophétique pensée, et signalent aux yeux l'approche inévitable des rivages. Ne sont-ce pas là aussi des augures? — Mais nos grands hommes d'État régnants vivent en esprits forts; ils tiennent et dévorent le présent; à d'autres, à d'autres qu'eux les augures et l'avenir! »

(Mai 1834).

1. Dans la *Revue des Deux-Mondes.*

Plus de vingt-cinq ans après, dans l'un des articles de ses *Nouveaux Lundis,* M. Sainte-Beuve a raconté, sur un tout autre ton, l'anecdote suivante qui se rapporte à la publication première du livre :

« C'est moi-même, dit-il, qui me suis trouvé chargé par M. de Lamennais du manuscrit des *Paroles d'un Croyant* pour en procurer la publication, comme on disait autrefois, pour en surveiller l'impression ; je n'ai jamais raconté ces détails qui peuvent avoir leur intérêt, et dont plusieurs personnes existantes sont là encore pour attester, au besoin, l'exactitude.

» Tout à la fin de mars ou dans les premiers jours d'avril 1834, M. de Lamennais, avec qui j'étais lié alors (et avec lui on ne l'était pas à demi), m'écrivit un mot par lequel il m'exprimait le désir de me voir pour une affaire qui pressait. Je courus chez lui ; il demeurait à l'extrémité de la rue de Vaugirard, dans une grande maison qu'il occupait avec quelques-uns de ses amis. En arrivant, je vis à la porte un carrosse, et, en traversant la cour, je rencontrai l'archevêque de Paris, M. de Quélen, qui venait de visiter M. de Lamennais, et, sans doute, de lui prodiguer les égards pour le contenir. En entrant à mon tour dans la chambre d'où sortait le prélat, en m'asseyant sur la chaise de paille où l'avait fait asseoir M. de

Lamennais, je m'aperçus que celui-ci était très agité ; il ne me laissa pas même commencer : « Mon cher ami, me dit-il sans plus de préambule, il est temps que *tout cela* finisse ; je vous ai prié de venir. Voici, ajouta-t-il en ouvrant le tiroir de la petite table de bois près de laquelle nous étions assis et en y prenant un assez mince cahier d'une fine écriture, voici un petit écrit que je vous remets et que je voudrais que vous fissiez paraître le plus tôt possible : je pars dans deux jours, arrangez cela auparavant avec un libraire ; vite, très-vite, je vous en prie. Je n'y veux pas mettre mon nom. » Je lui répondis que j'allais à l'instant m'occuper de chercher ce libraire, chose bien aisée avec son nom, un peu plus difficile peut-être avec la condition de l'anonyme. J'allai immédiatement chez l'éditeur Eugène Renduel, qui consentit au premier mot, en regrettant seulement que l'auteur ne voulût point se nommer. Mais quand je retournai le lendemain trouver M. de Lamennais, sa pensée avait fait du chemin ; il consentait à mettre son nom au livre. Il reçut la visite du libraire, s'entendit avec lui, et partit en me laissant les soins de l'impression : « Vous êtes maître absolu, me dit-il ; vous changerez ce qu'il vous plaira. » C'était là une parole de confiance dont j'entendais bien ne pas user.

» L'impression commença. Je dois faire un aveu

qui n'est pas à l'honneur de l'esprit critique, je ne parle que du mien. A peine en possession du petit écrit, je l'avais parcouru, et je n'en avais pas apprécié toute la valeur, toute la vitalité. Nous étions alors des raffinés en matière de style. La forme un peu déclamatoire, un peu apocalyptique, de cet élo quent pamphlet, m'avait caché d'abord ce qu'il y avait là-dedans de flamme communicative et de puissance d'éruption, — de ce qui faisait dire plus tard à l'auteur : « C'est égal ! la fibre humaine a vibré. » Je fus averti d'une singulière manière. Un matin que je reportais les épreuves, on me prévint que l'imprimeur, M. Plassan, désirait me parler. « Vous êtes chargé, me dit-il, de l'impression d'un écrit de M. de Lamennais qui va faire bien du bruit ; mes ouvriers eux-mêmes ne peuvent le composer sans être comme soulevés et transportés ; l'imprimerie est toute en l'air. Je suis ami du gouvernement, je ne puis mettre mon nom à cette publication ; mais comme l'affaire est commencée, je ne refuse pas mes presses. On a le temps de chercher un autre nom d'imprimeur. » Je n'étais que passif en tout ceci ; je prévins l'éditeur, M. Renduel, et je ne sais plus comment les choses s'arrangèrent.

» Seulement, à un moment de l'impression, un passage du chapitre XXXIII, où est décrite une vision, me parut passer toute mesure en ce qui était

du Pape en particulier et du catholicisme. Il n'entrait pas dans mon esprit que M. de Lamennais, prêtre, et, à cette date, n'ayant nullement rompu encore avec Rome, pût se permettre une telle hardiesse. J'usai de la faculté qui m'avait été laissée ; je pris sur moi de rayer deux lignes et de mettre des points. Ces points ont subsisté depuis dans toutes les éditions, je crois, et l'auteur ne m'a jamais parlé de cette suppression significative.

» La publication soudaine des *Paroles d'un Croyant* rompit toute incertitude sur les pensées de M. de Lamennais et fixa aux yeux de tous et aux siens propres sa situation et la ligne qu'il allait tenir. C'est probablement ce qu'il voulait ; ce fut comme le coup de canon qu'on tire en mer pour dissiper le brouillard. Il fut manifeste dès lors à tous qu'il était entré à pleines voiles dans un océan nouveau. »

PAROLES D'UN CROYANT

AU PEUPLE

Ce livre a été fait principalement pour vous ; c'est à vous que je l'offre. Puisse-t-il, au milieu de tant de maux qui sont votre partage, de tant de douleurs qui vous affaissent sans presque aucun repos, vous ranimer et vous consoler un peu !

Vous, qui portez le poids du jour, je voudrois qu'il pût être à votre pauvre âme fatiguée ce qu'est, sur le midi, au coin d'un champ l'ombre d'un arbre, si chétif qu'il soit, à celui qui a travaillé tout le matin sous les ardents rayons du soleil.

Vous vivez en des temps mauvais, mais ces temps passeront.

Après les rigueurs de l'hiver, la Providence ramène une saison moins rude, et le petit oiseau bénit dans ses chants la main bienfaisante qui lui a rendu et la chaleur et l'abondance, et sa compagne et son doux nid.

Espérez et aimez. L'espérance adoucit tout, et l'amour rend tout facile.

Il y a en ce moment des hommes qui souffrent beaucoup parce qu'ils vous ont aimés beaucoup. Moi leur frère, j'ai écrit le récit qu'ils vous ont fait pour vous et de ce qu'on a fait contre eux à cause de cela ; et lorsque la violence se sera usée d'elle-même, je le publierai et vous le lirez avec des pleurs alors moins amers, et vous aimerez aussi ces hommes qui vous ont tant aimés.

A présent, si je vous parlois de leur amour et de leurs souffrances, on me jetteroit avec eux dans les cachots.

J'y descendrois avec une grande joie, si votre misère en pouvoit être un peu allégée ; mais vous n'en retireriez aucun soulagement, et c'est pourquoi il faut attendre et prier Dieu qu'il abrége l'épreuve.

Maintenant ce sont les hommes qui jugent et qui frappent : bientôt ce sera lui qui jugera. Heureux qui verra sa justice !

Je suis vieux : écoutez les paroles d'un vieillard.

La terre est triste et desséchée, mais elle reverdira. L'haleine du méchant ne passera pas éternellement sur elle comme un souffle qui brûle.

Ce qui se fait, la Providence veut que cela se fasse pour votre instruction, afin que vous appreniez à être bons et justes quand votre heure viendra.

Lorsque ceux qui abusent de la puissance auront passé devant vous comme la boue des ruisseaux en un jour d'orage, alors vous comprendrez que le bien seul est durable, et vous craindrez de souiller l'air que le vent du ciel aura purifié.

Préparez vos âmes pour ce temps, car il n'est pas loin, il approche.

Le Christ mis en croix pour vous, a promis de vous délivrer.

Croyez en sa promesse, et, pour en hâter l'accomplissement, réformez ce qui a besoin de réforme, exercez-vous à toutes les vertus, et aimez-vous les uns les autres comme le Sauveur de la race humaine vous a aimés jusqu'à la mort.

PAROLES

D'UN CROYANT

I

Au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit, Amen.

Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Que celui qui a des oreilles entende ; que celui qui a des yeux les ouvre et regarde, car les temps approchent.

Le Père a engendré son Fils, sa parole, son Verbe et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ; et il est venu dans le monde, et le monde ne l'a pas connu.

Le Fils a promis d'envoyer l'Esprit consolateur, l'Esprit qui procède du Père et de lui, et qui est leur amour mutuel : il viendra et renouvellera la face de la terre, et ce sera comme une seconde création.

Il y a dix-huit siècles, le Verbe répandit la semence divine, et l'Esprit saint la féconda. Les hommes l'ont vue fleurir, ils ont goûté de ses fruits, des fruits de l'arbre de vie replanté dans leur pauvre demeure.

Je vous le dis, ce fut parmi eux une grande joie quand ils virent paroître la lumière et ils se sentirent tout pénétrés d'un feu céleste.

A présent la terre est redevenue ténébreuse et froide.

Nos pères ont vu le soleil décliner. Quand il descendit sous l'horizon, toute la race humaine tressaillit. Puis il y eut, dans cette nuit, je ne sais quoi qui n'a pas de nom. Enfants de la nuit, le Couchant est noir, mais l'Orient commence à blanchir.

II

Prêtez l'oreille, et dites-moi d'où vient ce bruit confus, vague, étrange, que l'on entend de tous côtés.

Posez la main sur la terre, et dites-moi pourquoi elle a tressailli.

Quelque chose que nous ne savons pas se remue dans le monde : il y a là un travail de Dieu.

Est-ce que chacun n'est pas dans l'attente ? Est-ce qu'il y a un cœur qui ne batte pas ?

Fils de l'homme, monte sur les hauteurs, et annonce ce que tu vois.

Je vois à l'horizon un nuage livide, et autour une lueur rouge comme le reflet d'un incendie.

Fils de l'homme, que vois-tu encore ?

Je vois la mer soulever ses flots, et les montagnes agiter leurs cimes.

Je vois les fleuves changer leur cours, les collines chanceler, et en tombant combler les vallées.

Tout s'ébranle, tout se meut, tout prend un nouvel aspect.

Fils de l'homme, que vois-tu encore ?

Je vois des tourbillons de poussière dans le lointain, et ils vont en tous sens, et se choquent, et se mêlent et se confondent. Ils passent sur les cités, et quand ils ont passé, on ne voit plus que la plaine.

Je vois les peuples se lever en tumulte et les rois pâlir sous leur diadème. La guerre est entre eux, une guerre à mort.

Je vois un trône, deux trônes brisés, et les peuples en dispersent les débris sur la terre.

Je vois un peuple combattre comme l'archange Michel combattoit contre Satan. Ses coups sont ter-

ribles, mais il est nu, et son ennemi est couvert d'une épaisse armure.

O Dieu! il tombe; il est frappé à mort. Non, il n'est que blessé; Marie, la Vierge-Mère, l'enveloppe de son manteau, lui sourit, et l'emporte pour un peu de temps hors du combat.

Je vois un autre peuple lutter sans relâche, et puiser de moment en moment des forces nouvelles dans cette lutte. Ce peuple a le signe du Christ sur le cœur.

Je vois un troisième peuple sur lequel six rois ont mis le pied, et toutes les fois qu'il fait un mouvement, six poignards s'enfoncent dans sa gorge.

Je vois sur un vaste édifice, à une grande hauteur dans les airs, une croix que je distingue à peine, parce qu'elle est couverte d'un voile noir.

Fils de l'homme, que vois-tu encore?

Je vois l'Orient qui se trouble en lui-même. Il regarde ses antiques palais crouler, ses vieux temples tomber en poudre, et il lève les yeux comme pour chercher d'autres grandeurs et un autre Dieu.

Je vois vers l'Occident une femme à l'œil fier, au front serein; elle trace d'une main ferme un léger sillon, et partout où le soc passe, je vois se lever des générations humaines qui l'invoquent dans leurs prières et la bénissent dans leurs chants.

Je vois au Septentrion des hommes qui n'ont plus

qu'un reste de chaleur concentré dans leur tête, et qui l'enivre ; mais le Christ les touche de sa croix, et le cœur commence à battre.

Je vois au Midi des races affaissées sous je ne sais quelle malédiction : un joug pesant les accable, elles marchent courbées : mais le Christ les touche de sa croix, et elles se redressent.

Fils de l'homme, que vois-tu encore?

Il ne répond point ; crions de nouveau.

Fils de l'homme, que vois-tu?

Je vois Satan qui fuit, et le Christ entouré de ses anges qui vient pour régner.

III

Et je fus transporté en esprit dans les temps anciens, et la terre étoit belle, et riche, et féconde ; et ses habitants vivoient heureux, parce qu'ils vivoient en frères.

Et je vis le Serpent qui se glissoit au milieu d'eux : il fixa sur plusieurs son regard puissant, et leur âme se troubla, et ils s'approchèrent, et le Serpent leur parla à l'oreille.

Et après avoir écouté la parole du Serpent, ils se levèrent et dirent : Nous sommes rois.

Et le soleil pâlit, et la terre prit une teinte funèbre, comme celle du linceul qui enveloppe les morts.

Et l'on entendit un sourd murmure, une longue plainte, et chacun trembla dans son cœur.

En vérité, je vous le dis, ce fut comme au jour où l'abîme rompit ses digues, et où déborda le déluge des grandes eaux.

La Peur s'en alla de cabane en cabane, car il n'y avoit point encore de palais, et elle dit à chacun des choses secrètes qui le firent frissonner.

Et ceux qui avoient dit : Nous sommes rois, prirent un glaive, et suivirent la Peur de cabane en cabane.

Et il se passa là des mystères étranges ; il y eut des chaînes, des pleurs et du sang.

Les hommes effrayés s'écrièrent : Le meurtre a reparu dans le monde. Et ce fut tout, parce que la Peur avait transi leur âme et ôté le mouvement à leurs bras.

Et ils se laissèrent charger de fer, eux et leurs femmes et leurs enfants. Et ceux qui avoient dit : Nous sommes rois, creusèrent comme une grande caverne, et ils y renfermèrent toute la race humaine ainsi qu'on enferme des animaux dans une étable.

Et la tempête chassoit les nuages, et le tonnerre grondoit, et j'entendis une voix qui disoit : Le Ser-

pent a vaincu une seconde fois, mais pas pour toujours.

Après cela, je n'entendis plus que des voix confuses, des rires, des sanglots, des blasphèmes.

Et je compris qu'il devoit y avoir un règne de Satan avant le règne de Dieu. Et je pleurai et j'espérai.

Et la vision que je vis étoit vraie, car le règne de Satan s'est accompli, et le règne de Dieu s'accomplira aussi; et ceux qui ont dit : Nous sommes rois, seront à leur tour renfermés dans la caverne avec le Serpent, et la race humaine en sortira ; et ce sera pour elle comme une autre naissance, comme le passage de la mort à la vie. Ainsi soit-il.

IV

Vous êtes fils d'un même père, et la même mère vous a allaités ; pourquoi donc ne vous aimez-vous pas les uns les autres comme des frères? et pourquoi vous traitez-vous plutôt en ennemis?

Celui qui n'aime pas son frère est maudit sept fois, et celui qui se fait l'ennemi de son frère est maudit septante fois sept fois.

C'est pourquoi les rois et les princes, et tous ceux

que le monde appelle grands ont été maudits : ils n'ont point aimé leurs frères, et ils les ont traités en ennemis.

Aimez-vous les uns les autres, et vous ne craindrez ni les grands, ni les princes, ni les rois.

Ils ne sont forts contre vous que parce que vous n'êtes point unis, que parce que vous ne vous aimez point comme des frères les uns les autres.

Ne dites point : Celui-là est d'un peuple, et moi je suis d'un autre peuple. Car tous les peuples ont eu sur la terre le même père, qui est Adam, et ont dans le ciel le même père qui est Dieu.

Si l'on frappe un membre, tout le corps souffre. Vous êtes tous un même corps : on ne peut opprimer l'un de vous, que tous ne soient opprimés.

Si un loup se jette sur un troupeau, il ne le dévore pas tout entier sur le champ : il saisit un mouton et le mange. Puis sa faim étant revenue, il en saisit un autre et le mange, et ainsi jusqu'au dernier, car sa faim revient toujours.

Ne soyez pas comme les moutons qui, lorsque le loup a enlevé l'un d'eux, s'effrayent un moment et puis se remettent à paître. Car, pensent-ils, peut-être se contentera-t-il d'une première ou d'une seconde proie : et qu'ai je affaire de m'inquiéter de ceux qu'il dévore ? qu'est-ce que cela me fait, à moi ? il ne me restera que plus d'herbe.

En vérité, je vous le dis : Ceux qui pensent ainsi en eux-mêmes sont marqués pour être la pâture de la bête qui vit de chair et de sang.

V

Quand vous voyez un homme conduit en prison ou au supplice, ne vous pressez pas de dire : Celui-là est un homme méchant, qui a commis un crime contre les hommes.

Car peut-être est-ce un homme de bien, qui a voulu servir les hommes, et qui en est puni par leurs oppresseurs.

Quand vous voyez un peuple chargé de fers et livré au bourreau, ne vous pressez pas de dire : Ce peuple est un peuple violent, qui vouloit troubler la paix de la terre.

Car peut-être est-ce un peuple martyr, qui meurt pour le salut du genre humain.

Il y a dix-huit siècles, dans une ville d'Orient, les pontifes et les rois de ce temps-là clouèrent sur une croix, après l'avoir battu de verges, un séditieux, un blasphémateur, comme ils l'appeloient.

Le jour de sa mort, il y eut une grande terreur dans l'enfer et une grande joie dans le ciel :

Car le sang du Juste avait sauvé le monde.

VI

Pourquoi les animaux trouvent-ils leur nourriture, chacun suivant son espèce? C'est que nul parmi eux ne dérobe celle d'autrui, et que chacun se contente de ce qui suffit à ses besoins.

Si, dans la ruche, une abeille disoit : Tout le miel qui est ici est à moi, et que là-dessus elle se mît à disposer comme elle l'entendroit des fruits du travail commun, que deviendroient les autres abeilles?

La terre est comme une grande ruche, et les hommes sont comme des abeilles.

Chaque abeille a droit à la portion de miel nécessaire à sa subsistance, et si, parmi les hommes, il en est qui manquent de ce nécessaire, c'est que la justice et la charité ont disparu d'au milieu d'eux.

La justice, c'est la vie; et la charité, c'est encore la vie, et une plus douce et plus abondante vie.

Il s'est rencontré de faux prophètes qui ont persuadé à quelques hommes que tous les autres étoient nés pour eux; et ce que ceux-ci ont cru, les autres l'ont cru aussi sur la parole des faux prophètes.

Lorsque cette parole de mensonge prévalut, les anges pleurèrent dans le ciel, car ils prévirent que beaucoup de violences, et beaucoup de crimes, et beaucoup de maux alloient déborder sur la terre.

Les hommes, égaux entre eux, sont nés pour Dieu seul, et quiconque dit une chose contraire dit un blasphème.

Que celui qui veut être le plus grand parmi vous soit votre serviteur : et que celui qui veut être le premier parmi vous soit le serviteur de tous.

La loi de Dieu est une loi d'amour, et l'amour ne s'élève point au-dessus des autres, mais il se sacrifie aux autres.

Celui qui dit dans son cœur : Je ne suis pas comme les autres hommes, mais les autres hommes m'ont été donnés pour que je leur commande, et que je dispose d'eux et de ce qui est à eux à ma fantaisie : celui-là est le fils de Satan.

Et Satan est le roi de ce monde, car il est le roi de tous ceux qui pensent et agissent ainsi ; et ceux qui pensent et agissent ainsi se sont rendus, par ses conseils, les maîtres du monde.

Mais leur empire n'aura qu'un temps, et nous touchons à la fin de ce temps.

Un grand combat sera livré, et l'ange de la justice et l'ange de l'amour combattront avec ceux qui se seront armés pour rétablir parmi les hommes le règne de la justice et le règne de l'amour.

Et beaucoup mourront dans ce combat, et leur nom restera sur la terre comme un rayon de la gloire de Dieu.

C'est pourquoi, vous qui souffrez, prenez courage fortifiez votre cœur : car demain sera le jour de l'épreuve, le jour où chacun devra donner avec joie sa vie pour ses frères : et celui qui suivra sera le jour de la délivrance.

VII

Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles ; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchoient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit, et se dessèche, et meurt.

Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise des grands de ce monde absorbe la sève qui le nourrit.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre qui sont seuls : mais unissez-vous les uns aux autres, et appuyez-vous, et abritez-vous mutuellement.

Tandis que vous serez tous désunis, et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'avez rien à espérer que souffrance, et malheur, et oppression.

Qu'y a-t-il de plus foible que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle ? Cependant quand paraît l'oiseau de proie, les hirondelles et les passe-

reaux parviennent à le chasser, en se rassemblant autour de lui, et le poursuivant tous ensemble.

Prenez exemple sur le passereau et sur l'hirondelle.

Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même durant son sommeil.

Donc, si l'on vous demande : Combien êtes-vous ? répondez : Nous sommes un, car nos frères, c'est nous, et nous, c'est nos frères.

Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets : il a fait tous les hommes égaux.

Mais entre les hommes, quelques-uns ont plus de force ou de corps, ou d'esprit, ou de volonté, et ce sont ceux-là qui cherchent à s'assujettir les autres, lorsque l'orgueil ou la convoitise étouffent en eux l'amour de leurs frères.

Et Dieu savoit qu'il en seroit ainsi, et c'est pourquoi il a commandé aux hommes de s'aimer, afin qu'ils fussent unis, et que les foibles ne tombassent point sous l'oppression des forts.

Car celui qui est plus fort qu'un seul sera moins fort que deux, et celui qui est plus fort que deux sera moins fort que quatre : et ainsi les foibles ne craindront rien, lorsque, s'aimant les uns les autres, ils seront unis véritablement.

Un homme voyageoit dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissoit tout entier, et hors du chemin il n'y avait point d'autre issue, ni à gauche, ni à droite.

Or, cet homme, voyant qu'il ne pouvoit continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie ?

Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous étoit grande.

Enfin l'un d'eux dit aux autres : Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux : peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse.

Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et quand ils eurent prié, celui qui avait dit : Prions, dit encore : Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble ?

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur c'est l'homme, le voyage c'est la vie, le rocher ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher : mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

VIII

Au commencement le travail n'étoit pas nécessaire à l'homme pour vivre : la terre fournissait d'elle-même à tous ses besoins.

Mais l'homme fit le mal ; et comme il s'était révolté contre Dieu, la terre se révolta contre lui.

Il lui arriva ce qui arrive à l'enfant qui se révolte contre son père ; le père lui retire son amour, et il l'abandonne à lui-même ; et les serviteurs de la maison refusent de le servir, et il s'en va cherchant çà et

là sa pauvre vie, et mangeant le pain qu'il a gagné à la sueur de son visage.

Depuis lors donc, Dieu a condamné tous les hommes au travail, et tous ont leur labeur, soit du corps, soit de l'esprit : et ceux qui disent : Je ne travaillerai point, sont les plus misérables.

Car comme les vers dévorent un cadavre, les vices les dévorent, et si ce ne sont les vices, c'est l'ennui.

Et quand Dieu voulut que l'homme travaillât, il cacha un trésor dans le travail, parce qu'il est père et que l'amour d'un père ne meurt point.

Et celui qui fait un bon usage de ce trésor, et ne le dissipe pas en insensé, il vient pour lui un temps de repos, et alors il est comme les hommes étoient au commencement.

Et Dieu leur donna encore ce précepte : Aidez-vous les uns les autres, car il y en a parmi vous de plus forts et de plus foibles, d'infirmes et de bien portants ; et cependant tous doivent vivre.

Et si vous faites ainsi, tous vivront, parce que je récompenserai la pitié que vous aurez eue pour vos frères, et je rendrai votre sueur féconde.

Et ce que Dieu a promis s'est vérifié toujours, et jamais on n'a vu celui qui aide ses frères manquer de pain.

Or, il y eut autrefois un homme méchant et maudit du ciel. Et cet homme étoit fort, et il haïssoit le

travail; de sorte qu'il se dit : Comment ferai-je? Si je ne travaille point je mourrai, et le travail m'est insupportable.

Alors il lui entra une pensée de l'enfer dans le cœur. Il s'en alla de nuit, et saisit quelques-uns de ses frères pendant qu'ils dormoient, et les chargea de chaînes.

Car, disoit-il, je les forcerai, avec les verges et le fouet, à travailler pour moi, et je mangerai le fruit de leur travail.

Et il fit ce qu'il avait pensé, et d'autres, voyant cela, en firent autant, et il n'y eut plus de frères, il y eut des maîtres et des esclaves.

Ce fut un jour de deuil sur toute la terre.

Longtemps après il y eut un autre homme plus méchant que le premier et plus maudit du ciel.

Voyant que les hommes s'étoient partout multipliés et que leur multitude étoit innombrable, il se dit :

Je pourrois bien peut-être en enchaîner quelques-uns et les forcer à travailler pour moi; mais il les faudroit nourrir, et cela diminueroit mon gain. Faisons mieux; qu'ils travaillent pour rien! ils mourront, à la vérité, mais comme leur nombre est grand, j'amasserai des richesses avant qu'ils aient diminué beaucoup, et il en restera toujours assez.

Or toute cette multitude vivoit de ce qu'elle recevoit en échange de son travail.

Ayant donc parlé de la sorte, il s'adressa en particulier à quelques-uns et il leur dit : Vous travaillez pendant six heures, et l'on vous donne une pièce de monnoie pour votre travail.

Travaillez pendant douze heures, et vous gagnerez deux pièces de monnoie, et vous vivrez bien mieux, vous, vos femmes et vos enfants.

Et ils le crurent.

Il leur dit ensuite : Vous ne travaillez que la moitié des jours de l'année : travaillez tous les jours de l'année, et votre gain sera double.

Et ils le crurent encore.

Or il arriva de là que la quantité de travail étant devenue plus grande de moitié, sans que le besoin de travail fût plus grand, la moitié de ceux qui vivoient auparavant de leur labeur ne trouvèrent plus personne qui les employât.

Alors l'homme méchant, qu'ils avoient cru, leur dit : Je vous donnerai du travail à tous, à la condition que vous travaillerez le même temps, et que je ne vous payerai que la moitié de ce que je vous payois ; car je veux bien vous rendre service, mais je ne veux pas me ruiner.

Et comme ils avoient faim, eux, leurs femmes et leurs enfants, ils acceptèrent la proposition de l'homme méchant, et ils le bénirent, car, disoient-ils, il nous donne la vie.

Et, continuant de les tromper de la même manière, l'homme méchant augmenta toujours plus leur travail et diminua toujours plus leur salaire.

Et ils mouroient faute du nécessaire, et d'autres s'empressoient de les remplacer, car l'indigence étoit devenue si profonde dans ce pays, que les familles entières se vendoient pour un morceau de pain.

Et l'homme méchant qui avoit menti à ses frères, amassa plus de richesses que l'homme méchant qui les avoit enchaînés.

Le nom de celui-ci est Tyran, l'autre n'a de nom qu'en enfer.

IX

Vous êtes dans ce monde comme des étrangers.

Allez au Nord et au Midi, à l'Orient et à l'Occident, en quelque endroit que vous vous arrêtiez, vous trouverez un homme qui vous en chassera, en disant : Ce champ est à moi.

Et après avoir parcouru tous les pays, vous reviendrez, sachant qu'il n'y a nulle part un pauvre petit coin de terre où votre femme en travail puisse enfanter son premier-né, où vous puissiez reposer après

votre labeur, où, arrivé au dernier terme, vos enfants puissent enfouir vos os, comme dans un lieu qui soit à vous.

C'est là, certes, une grande misère.

Et pourtant, vous ne devez pas vous trop affliger, car il est écrit de celui qui a sauvé la race humaine :

Le renard a sa tanière, les oiseaux du ciel ont leur nid, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.

Or, il s'est fait pauvre pour vous apprendre à supporter la pauvreté.

Ce n'est pas que la pauvreté vienne de Dieu, mais elle est une suite de la corruption et des mauvaises convoitises des hommes, et c'est pourquoi il y aura toujours des pauvres.

La pauvreté est fille du péché, dont le germe est en chaque homme, et de la servitude, dont le germe est en chaque société.

Il y aura toujours des pauvres, parce que l'homme ne détruira jamais le péché en soi.

Il y aura toujours moins de pauvres, parce que peu à peu la servitude disparaîtra de la société.

Voulez-vous travailler à détruire la pauvreté, travaillez à détruire le péché, en vous premièrement, puis dans les autres, et la servitude dans la société.

Ce n'est pas en prenant ce qui est à autrui qu'on peut détruire la pauvreté ; car comment, en faisant

des pauvres, diminuera-t-on le nombre des pauvres ?

Chacun a droit de conserver ce qu'il a, sans quoi personne ne posséderoit plus rien.

Mais chacun a droit d'acquérir par son travail ce qu'il n'a pas, sans quoi la pauvreté seroit éternelle.

Affranchissez donc votre travail, affranchissez vos bras, et la pauvreté ne sera plus parmi les hommes qu'une exception permise de Dieu, pour leur rappeler l'infirmité de leur nature et le secours mutuel et l'amour qu'ils se doivent les uns aux autres.

X

Lorsque toute la terre gémissoit dans l'attente de la délivrance, une voix s'éleva de la Judée, la voix de Celui qui venoit souffrir et mourir pour ses frères, et que quelques-uns appeloient par dédain le Fils du charpentier.

Le Fils donc du charpentier, pauvre et délaissé en ce monde, disoit :

« Venez à moi, vous tous qui haletez sous le poids
» du travail, et je vous ranimerai. »

Et depuis ce temps-là jusqu'à ce jour, pas un de ceux qui ont cru en lui n'est demeuré sans soulagement dans sa misère.

Pour guérir les maux qui affligent les hommes, il prêchoit à tous la justice qui est le commencement de la charité, et la charité qui est la consommation de la justice.

Or, la justice commande de respecter le droit d'autrui, et quelquefois la charité veut que l'on abandonne le sien même, à cause de la paix ou de quelqu'autre bien.

Que seroit le monde, si le droit cessoit d'y régner, si chacun n'étoit en sûreté de sa personne et ne jouissait sans crainte de ce qui lui appartient ?

Mieux vaudrait vivre au sein des forêts, que dans une société ainsi livrée au brigandage.

Ce que vous prendrez aujourd'hui, un autre vous le prendra demain. Les hommes seront plus misérables que les oiseaux du ciel, à qui les autres oiseaux ne ravissent ni leur pâture ni leur nid.

Qu'est-ce qu'un pauvre ! C'est celui qui n'a point encore de propriété.

Que souhaite-t-il ? De cesser d'être pauvre, c'est-à-dire d'acquérir une propriété.

Or, celui qui dérobe, qui pille, que fait-il, sinon abolir, autant qu'il est en lui, le droit même de propriété ?

Piller, voler, c'est donc attaquer le pauvre aussi bien que le riche ; c'est renverser le fondement de toute société parmi les hommes.

Quiconque ne possède rien ne peut arriver à posséder que parce que d'autres possèdent déjà ; puisque ceux-là seuls peuvent lui donner quelque chose en échange de son travail.

L'ordre est le bien, l'intérêt de tous.

Ne buvez pas à la coupe du crime: au fond est l'amère détresse et l'angoisse et la mort.

XI

Et j'avois vu les maux qui arrivent sur la terre, le foible opprimé, le juste mendiant son pain, le méchant élevé aux honneurs et regorgeant de richesses, l'innocent condamné par des juges iniques, et ses enfants errants sous le soleil.

Et mon âme étoit triste, et l'espérance en sortoit de toutes parts comme d'un vase brisé.

Et Dieu m'envoya un profond sommeil.

Et dans mon sommeil, je vis comme une forme lumineuse, debout près de moi, un Esprit dont le regard doux et perçant pénétroit jusqu'au fond de mes pensées les plus secrètes.

Et je tressaillis non de crainte ni de joie, mais comme d'un sentiment qui seroit un mélange inexprimable de l'une et de l'autre.

Et l'Esprit me dit : Pourquoi es-tu triste?

Et je répondis en pleurant : Oh ! voyez les maux qui sont sur la terre.

Et la forme céleste se prit à sourire d'un sourire ineffable, et cette parole vint à mon oreille :

Ton œil ne voit rien qu'à travers ce milieu trompeur que les créatures nomment le temps. Le temps n'est que pour toi : il n'y a point de temps pour Dieu.

Et je me taisois, car je ne comprenois pas.

Tout à coup l'Esprit : Regarde, dit-il.

Et, sans qu'il y eût désormais pour moi ni avant ni après, en un même instant, je vis à la fois ce que, dans leur langue infirme et défaillante, les hommes appellent passé, présent, avenir.

Et tout cela n'étoit qu'un, et cependant, pour dire ce que je vis, il faut que je redescende au sein du temps, il faut que je parle la langue infirme et défaillante des hommes.

Et toute la race humaine me paressoit comme un seul homme.

Et cet homme avoit fait beaucoup de mal, peu de bien, avoit senti beaucoup de douleurs, peu de joies.

Et il étoit là, gisant dans sa misère, sur une terre tantôt glacée, tantôt brûlante, maigre, affamé, souffrant, affaissé d'une langueur entremêlée de convul-

sions, accablé de chaînes forgées dans la demeure des démons.

Sa main droite en avait chargé sa main gauche, et la gauche en avait chargé la droite, et au milieu de ses rêves mauvais il s'étoit tellement roulé dans ses fers, que tout son corps en étoit couvert et serré.

Car dès qu'ils le touchoient seulement, ils se colloient à sa peau comme du plomb bouillant, ils entroient dans la chair et n'en sortoient plus.

Et c'étoit là l'homme, je le reconnus.

Et voilà, un rayon de lumière partoit de l'Orient, et un rayon d'amour du Midi, et un rayon de force du Septentrion.

Et ces trois rayons s'unirent sur le cœur de cet homme.

Et quand partit le rayon de lumière, une voix dit : Fils de Dieu, frère du Christ, sache ce que tu dois savoir.

Et quand partit le rayon d'amour, une voix dit : Fils de Dieu, frère du Christ, aime qui tu dois aimer.

Et quand partit le rayon de force, une voix dit : Fils de Dieu, frère du Christ, fais ce qui doit être fait.

Et quand les trois rayons se furent unis, les trois voix s'unirent aussi, et il s'en forma une seule voix, qui dit :

Fils de Dieu, frère du Christ, sers Dieu et ne sers que lui seul.

Et alors ce qui jusque-là ne m'avoit semblé qu'un homme, m'apparut comme une multitude de peuples et de nations.

Et mon premier regard ne m'avoit pas trompé, et le second ne me trompoit pas non plus.

Et ces peuples et ces nations, se réveillant sur leur lit d'angoisse, commencèrent à se dire :

D'où viennent nos souffrances et notre langueur, et la faim et la soif qui nous tourmentent, et les chaînes qui nous courbent vers la terre et entrent dans notre chair ?

Et leur intelligence s'ouvrit, et ils comprirent que les fils de Dieu, les frères du Christ, n'avoient pas été condamnés par leur père à l'esclavage, et que cet esclavage étoit la source de tous leurs maux.

Chacun donc essaya de rompre ses fers, mais nul n'y parvint.

Et ils se regardèrent les uns et les autres avec une grande pitié, et l'amour agissant en eux, ils se dirent : Nou savons tous la même pensée, pourquoi n'aurions-nous pas tous le même cœur ? Ne sommes-nous pas tous les fils du même Dieu et les frères du même Christ ? Sauvons-nous ou mourons ensemble.

Et ayant dit cela, ils sentirent en eux une force divine, et j'entendis leurs chaînes craquer, et ils

combattirent six jours contre ceux qui les avaient enchaînés, et le sixième jour ils furent vainqueurs, et le septième fut un jour de repos.

Et la terre qui étoit sèche, reverdit, et tous purent manger de ses fruits, et aller et venir sans que personne leur dit : Où allez-vous ? on ne passe point ici.

Et les petits enfants cueilloient des fleurs, et les apportoient à leur mère, qui doucement leur sourioit.

Et il n'y avoit ni pauvres ni riches, mais tous avoient en abondance les choses nécessaires à leurs besoins, parce que tous s'aimoient et s'aidoient en frères.

Et une voix, comme la voix d'un ange, retentit dans les cieux : Gloire à Dieu, qui a donné l'intelligence, l'amour, la force à ses enfants ! Gloire au Christ, qui a rendu à ses frères la liberté !

XII

Lorsqu'un de vous souffre une injustice, lorsque, dans sa route à travers le monde, l'oppresseur le renverse et met le pied sur lui ; s'il se plaint, nul ne l'entend.

Le cri du pauvre monte jusqu'à Dieu, mais il n'arrive pas à l'oreille de l'homme.

Et je me suis demandé : D'où vient ce mal ? Est-ce que celui qui a créé le pauvre comme le riche, le foible comme le puissant, auroit voulu ôter aux uns toute crainte dans leurs iniquités, aux autres toute espérance dans leur misère ?

Et j'ai vu que c'étoit là une pensée horrible, un blasphème contre Dieu.

Parce que chacun de vous n'aime que soi, parce qu'il se sépare de ses frères, parce qu'il est seul et veut être seul, sa plainte n'est point entendue.

Au printemps, lorsque tout se ranime, il sort de l'herbe un bruit qui s'élève comme un long murmure.

Ce bruit, formé de tant de bruits qu'on ne les pourrait compter, est la voix d'un nombre innombrable de pauvres petites créatures imperceptibles.

Seule, aucune d'elles ne seroit entendue : toutes ensemble, elles se font entendre.

Vous êtes aussi cachés sous l'herbe, pourquoi n'en sort-il aucune voix ?

Quand on veut passer une rivière rapide, on se forme en une longue file sur deux rangs, et, rapprochés de la sorte, ceux qui n'auroient pu, isolés des autres, résister à la force des eaux, la surmontent sans peine.

Faites ainsi, et vous romprez le cours de l'iniquité, qui vous emporte lorsque vous êtes seuls et vous jette brisés sur la rive.

Que vos résolutions soient lentes, mais fermes. Ne vous laissez aller à un premier, ni à un second mouvement.

Mais si l'on a commis contre vous quelque injustice, commencez par bannir tout sentiment de haine de votre cœur, et puis, levant les mains et les yeux en haut, dites à votre père, qui est dans les cieux :

O Père, vous êtes le protecteur de l'innocent et de l'opprimé ; car c'est votre amour qui a créé le monde, et c'est votre justice qui le gouverne.

Vous voulez qu'elle règne sur la terre, et le méchant y oppose sa volonté mauvaise.

C'est pourquoi nous avons résolu de combattre le méchant.

O Père ! donnez le conseil à notre esprit, et la force à nos bras !

Quand vous aurez ainsi prié du fond de votre âme, combattez et ne craignez rien.

Si d'abord la victoire paroît s'éloigner de vous, ce n'est qu'une épreuve, elle reviendra ; car votre sang sera comme le sang d'Abel égorgé par Caïn, et votre mort comme celle des martyrs.

XIII

C'étoit dans une nuit sombre ; un ciel sans astres pesoit sur la terre, comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau.

Et rien ne troubloit le silence de cette nuit, si ce n'est un bruit étrange, comme d'un léger battement d'ailes, que de fois à autre on entendoit au-dessus des campagnes et des cités.

Et alors les ténèbres s'épaississoient, et chacun sentoit son âme se serrer et le frisson courir dans ses veines.

Et dans une salle tendue de noir et éclairée d'une lampe rougeâtre, sept hommes vêtus de pourpre, et la tête ceinte d'une couronne, étaient assis sur sept siéges de fer.

Et au milieu de la salle s'élevoit un trône composé d'ossements, et au pied du trône, en guise d'escabeau, étoit un crucifix renversé ; et devant le trône, une table d'ébène, et sur la table, un vase plein de sang rouge et écumeux, et un crâne humain.

Et les sept hommes couronnés paraissoient pensifs et tristes, et, du fond de son orbite creux, leur œil de temps en temps laissoit échapper des étincelles d'un feu livide.

Et l'un d'eux s'étant levé, s'approcha du trône en chancelant et mit le pied sur le crucifix.

En ce moment ses membres tremblèrent, et il sembla près de défaillir. Les autres regardoient immobiles; ils ne firent pas le moindre mouvement, mais je ne sais quoi passa sur leur front, et un sourire qui n'est pas de l'homme contracta leurs lèvres.

Et celui qui avoit semblé près de défaillir étendit la main, saisit le vase plein de sang, en versa dans le crâne, et le but.

Et cette boisson parut le fortifier.

Et, dressant la tête, ce cri sortit de sa poitrine comme un sourd râlement:

Maudit soit le Christ, qui a ramené sur la terre la Liberté!

Et les six autres hommes couronnés se levèrent tous ensemble, et tous ensemble poussèrent le même cri:

Maudit soit le Christ, qui a ramené sur la terre la Liberté.

Après quoi s'étant rassis sur leurs siéges de fer, le premier dit:

Mes frères, que ferons-nous pour étouffer la Liberté? Car notre règne est fini, si le sien commence. Notre cause est la même: que chacun propose ce qui lui semblera bon.

Voici pour moi le conseil que je donne. Avant que

le Christ vint, qui se tenoit debout devant nous? C'est sa religion qui nous a perdus : abolissons la religion du Christ.

Et tous répondirent : Il est vrai. Abolissons la religion du Christ.

Et un second s'avança vers le trône, prit le crâne humain, y versa du sang, le but, et dit ensuite :

Ce n'est pas la religion seulement qu'il faut abolir, mais encore la science et la pensée ; car la science veut connoître ce qu'il n'est pas bon pour nous que l'homme sache, et la pensée est toujours prête à regimber contre la force.

Et tous répondirent : Il est vrai. Abolissons la science et la pensée.

Et ayant fait ce qu'avoient fait les deux premiers, un troisième dit :

Lorsque nous aurons replongé les hommes dans l'abrutissement en leur ôtant et la religion, et la science, et la pensée, nous aurons fait beaucoup, mais il nous restera quelque chose encore à faire.

La brute a des instincts et des sympathies dangereuses. Il faut qu'aucun peuple n'entende la voix d'un autre peuple, de peur que, si celui-là se plaint et remue, celui-ci ne soit tenté de l'imiter. Qu'aucun bruit du dehors ne pénètre chez nous.

Et tous répondirent : Il est vrai. Qu'aucun bruit du dehors ne pénètre chez nous.

Et un quatrième dit : Nous avons notre intérêt, et les peuples ont aussi leur intérêt opposé au nôtre. S'ils s'unissent pour défendre contre nous cet intérêt, comment leur résisterons-nous?

Divisons pour régner. Créons à chaque province, à chaque ville, à chaque hameau, un intérêt contraire à celui des autres hameaux, des autres villes, des autres provinces.

De cette manière tous se haïront, et ils ne songeront pas à s'unir contre nous.

Et tous répondirent : Il est vrai. Divisons pour régner : la concorde nous tueroit.

Et un cinquième, ayant deux fois rempli de sang et vidé deux fois le crâne humain, dit :

J'approuve tous ces moyens ; ils sont bons, mais insuffisants. Faites des brutes, c'est bien ; mais effrayez ces brutes, frappez-les de terreur par une justice inexorable et par des supplices atroces, si vous ne voulez pas tôt ou tard en être dévorés. Le bourreau est le premier ministre d'un bon prince.

Et tous répondirent : Il est vrai. Le bourreau est le premier ministre d'un bon prince.

Et un sixième dit :

Je reconnois l'avantage des supplices prompts, terribles, inévitables. Cependant il y a des âmes fortes et des âmes désespérées qui bravent les supplices.

Voulez-vous gouverner aisément les hommes, amollissez-les par la volupté. La vertu ne nous vaut rien ; elle nourrit la force : épuisons-là plutôt par la corruption.

Et tous répondirent : Il est vrai. Épuisons la force et l'énergie et le courage par la corruption.

Alors le septième, ayant comme les autres bu dans le crâne humain, parla de la sorte, les pieds sur le crucifix :

Plus de Christ ; il y a guerre à mort, guerre éternelle entre lui et nous.

Mais comment détacher de lui les peuples ? C'est une tentative vaine. Que faire donc ? Écoutez-moi : il faut gagner les prêtres du Christ avec des biens, des honneurs et de la puissance.

Et ils commanderont au peuple de la part du Christ de nous être soumis en tout, quoi que nous fassions, quoi que nous ordonnions.

Et le peuple les croira, et il obéira par conscience, et notre pouvoir sera plus affermi qu'auparavant.

Et tous répondirent : Il est vrai. Gagnons les prêtres du Christ.

Et tout à coup la lampe qui éclairoit la salle s'éteignit, et les sept hommes se séparèrent dans les ténèbres.

Et il fut dit à un juste, qui en ce moment veilloit

et prioit devant la croix : Mon jour approche. Adore et ne crains rien.

XIV

Et à travers un brouillard gris et lourd, je vis comme on voit sur la terre à l'heure du crépuscule, une plaine nue, déserte et froide.

Au milieu s'élevoit un rocher d'où tomboit goutte à goutte une eau noirâtre, et le bruit foible et sourd des gouttes qui tomboient étoit le seul bruit qu'on entendît.

Et sept sentiers, après avoir serpenté dans la plaine, venoient aboutir au rocher, et près du rocher, à l'entrée de chacun, étoit une pierre recouverte de je ne sais quoi d'humide et de vert semblable à la bave d'un reptile.

Et voilà, sur l'un des sentiers, j'aperçus comme une ombre qui lentement se mouvoit, et peu à peu, l'ombre s'approchant, je distinguai, non pas un homme, mais la ressemblance d'un homme.

Et à l'endroit du cœur, cette forme humaine avoit une tache de sang.

Et elle s'assit sur la pierre humide et verte, et ses membres grelottoient, et, la tête penchée, elle se serroit avec ses bras, comme pour retenir un reste de chaleur.

Et par les six autres sentiers, six autres ombres successivement arrivèrent au pied du rocher.

Et chacune d'elles, grelottant et se serrant avec ses bras, s'assit sur la pierre humide et verte.

Et elles étoient là, silencieuses et courbées sous le poids d'une incompréhensible angoisse.

Et leur silence dura longtemps, je ne sais combien de temps, car le soleil ne se lève jamais sur cette plaine : on n'y connoît ni soir ni matin. Les gouttes d'eau noirâtres y mesurent seules, en tombant, une durée monotone, obscure, pesante, éternelle.

Et cela étoit si horrible à voir, que, si Dieu ne m'avoit fortifié, je n'aurois pu en soutenir la vue.

Et, après une sorte de frissonnement convulsif, une des ombres, soulevant la tête, fit entendre un son comme le son rauque et sec du vent qui bruit dans un squelette.

Et le rocher renvoya cette parole à mon oreille :

Le Christ a vaincu : maudit soit-il !

Et les six autres ombres tressaillirent, et toutes ensemble soulevant la tête, le même blasphème sortit de leur sein.

Le Christ a vaincu : maudit soit-il !

Et aussitôt elles furent saisies d'un tremblement plus fort, le brouillard s'épaissit, et pendant un moment l'eau noirâtre cessa de couler.

Et les sept ombres avoient plié de nouveau sous le

poids de leur angoisse secrète, il y eut un second silence plus long que le premier.

Ensuite une d'elles, sans se lever de sa pierre, immobile et penchée, dit aux autres :

Il vous est donc advenu ainsi qu'à moi. Que nous ont servi tous nos conseils ?

Et une autre reprit : La foi et la pensée ont brisé les chaînes des peuples ; la foi et la pensée ont affranchi la terre.

Et une autre dit : Nous voulions diviser les hommes, et notre oppression les a unis contre nous.

Et une autre : Nous avons versé le sang, et ce sang est retombé sur nos têtes.

Et une autre : Nous avons semé la corruption, et elle a germé en nous, et elle a dévoré nos os.

Et une autre : Nous avons cru étouffer la Liberté, et son souffle a desséché notre pouvoir jusqu'en sa racine.

Alors la septième ombre :

Le Christ a vaincu : maudit soit-il !

Et tous d'une seule voix répondirent :

Le Christ a vaincu : maudit soit-il !

Et je vis une main qui s'avançoit ; elle trempa le doigt dans l'eau noirâtre dont les gouttes mesurent en tombant la durée éternelle, en marqua au front les sept ombres, et ce fut pour jamais.

XV

Vous n'avez qu'un jour à passer sur la terre ; faites en sorte de le passer en paix.

La paix est le fruit de l'amour ; car, pour vivre en paix, il faut savoir supporter bien des choses.

Nul n'est parfait, tous ont leurs défauts ; chaque homme pèse sur les autres, et l'amour seul rend ce poids léger.

Si vous ne pouvez supporter vos frères, comment vos frères vous supporteront-ils ?

Il est écrit du fils de Marie : Comme il avoit aimé les siens qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

Aimez donc vos frères qui sont dans le monde, et aimez-les jusqu'à la fin.

L'amour est infatigable, il ne se lasse jamais. L'amour est inépuisable ; il vit et renaît de lui-même, et plus il s'épanche, plus il surabonde.

Qui s'aime plus que son frère n'est pas digne du Christ, mort pour ses frères. Avez-vous donné vos biens, donnez encore votre vie, et l'amour vous rendra tout.

Je vous le dis en vérité, celui qui aime, son cœur

est un paradis sur la terre. Il a Dieu en soi, car Dieu est amour.

L'homme vicieux n'aime point, il convoite : il a faim et soif de tout ; son œil, tel que l'œil du serpent, fascine et attire, mais pour dévorer.

L'amour repose au fond des âmes pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.

Oh ! si vous saviez ce que c'est qu'aimer !

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtements pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'une poignée de paille pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance.

Vous dites que vous aimez, et il y a, en grand nombre, des malades qui languissent, privés de secours, sur leur pauvre couche, des malheureux qui pleurent sans que personne pleure avec eux, des petits enfants qui s'en vont, tout transis de froid, de porte en porte, demander aux riches une miette de leur table, et qui ne l'obtiennent pas.

Vous dites que vous aimez vos frères ; et que feriez-vous donc si vous les haïssiez ?

Et moi je vous le dis, quiconque, le pouvant, ne soulage pas son frère qui souffre, est l'ennemi de son frère ; et quiconque, le pouvant, ne nourrit pas son frère qui a faim, est son meurtrier.

XVI

Il se rencontre des hommes qui n'aiment point Dieu, et qui ne le craignent point : fuyez-les, car il sort d'eux une vapeur de malédiction.

Fuyez l'impie, car son haleine tue ; mais ne le haïssez pas, car qui sait si Dieu n'a pas déjà changé son cœur ?

L'homme qui, même de bonne foi, dit : Je ne crois point, se trompe souvent. Il y a bien avant dans l'âme, jusqu'au fond, une racine de foi qui ne sèche point.

La parole qui nie Dieu brûle les lèvres sur lesquelles elle passe, et la bouche qui s'ouvre pour blasphémer est un soupirail de l'enfer.

L'impie est seul dans l'univers. Toutes les créatures louent Dieu, tout ce qui sent le bénit, tout ce qui pense l'adore : l'astre du jour et ceux de la nuit le chantent dans leur langue mystérieuse.

Il a écrit au firmament son nom trois fois saint.

Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux.

Il l'a écrit aussi dans le cœur de l'homme, et l'homme bon l'y conserve avec amour, mais d'autres tâchent de l'effacer.

Paix sur la terre aux hommes dont la volonté est bonne !

Leur sommeil est doux, et leur mort est encore plus douce, car ils savent qu'ils retournent vers leur père.

Comme le pauvre laboureur, au déclin du jour, quitte les champs, regagne sa chaumière, et, assis devant la porte, oublie ses fatigues en regardant le ciel : ainsi, quand le soir se fait, l'homme d'espérance regagne avec joie la maison paternelle, et, assis sur le seuil, oublie les travaux de l'exil dans les visions de l'éternité.

XVII

Deux hommes étoient voisins, et chacun d'eux avoit une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétoit en lui-même, disant : Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ?

Et cette pensée ne le quittoit point, et elle rongeoit son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également

à l'autre père, il ne s'y étoit point arrêté ; car, disoit-il, Dieu, qui connoît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivoit tranquille, tandis que le premier ne goûtoit pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travailloit aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levoit les yeux, et regardoit ces oiseaux qui alloient et venoient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentroit avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetoit des cris perçants.

A cette vue l'homme qui travailloit sentit son âme plus troublée qu'auparavant ; car, pensoit-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère, plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne sembloit avoir pâti.

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passeroit.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avoit recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'étoit défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avoit vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connoissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs néces-

sités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

XVIII

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à Celui qui vous y a mis ?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnoître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel ; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? est-ce que nul désir ne vous presse ? ou ce désir est-il muet ?

Il en est qui disent : A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures chétives, qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ?

Et s'il a été si bon envers elles, étoit-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui ?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : A quoi bon prier ? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ?

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez ; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connoît les besoins de son fils ; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâces pour son père ?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme seroit-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit les tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants, qui passent sur

l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

XIX

Vous n'avez qu'un père, qui est Dieu, et qu'un maître, qui est le Christ.

Quand donc on vous dira de ceux qui possèdent sur la terre une grande puissance : Voilà vos maîtres, ne le croyez point. S'ils sont justes, ce sont vos serviteurs ; s'ils ne le sont pas, ce sont vos tyrans.

Tous naissent égaux : nul, en venant au monde, n'apporte avec lui le droit de commander.

J'ai vu dans un berceau un enfant criant et bavant, et autour de lui étoient des vieillards qui lui disoient : *Seigneur,* et qui, s'agenouillant, l'adoroient. Et j'ai compris toute la misère de l'homme.

C'est le péché qui a fait les princes ; parce qu'au lieu de s'aimer et de s'aider comme des frères, les hommes ont commencé à se nuire les uns aux autres.

Alors parmi eux ils en choisirent un ou plusieurs, qu'ils croyoient les plus justes, afin de protéger les bons contre les méchants, et que le foible pût vivre en paix.

Et le pouvoir qu'ils exerçoient étoit un pouvoir légitime, car c'étoit le pouvoir de Dieu qui veut que

la justice règne, et le pouvoir du peuple qui les avait élus.

Et c'est pourquoi chacun était tenu en conscience de leur obéir.

Mais il s'en trouva aussi bientôt qui voulurent régner par eux-mêmes, comme s'ils eussent été d'une nature plus élevée que celle de leurs frères.

Et le pouvoir de ceux-ci n'est pas légitime, car c'est le pouvoir de Satan, et leur domination est celle de l'orgueil et de la convoitise.

Et c'est pourquoi, lorsqu'on n'a pas à craindre qu'il en résulte plus de mal, chacun peut et quelquefois doit en conscience leur résister.

Dans la balance du droit éternel, votre volonté pèse plus que la volonté des rois ; car ce sont les peuples qui font les rois, et les rois sont faits pour les peuples, et les peuples ne sont pas faits pour les rois.

Le Père céleste n'a point formé les membres de ses enfants pour qu'ils fussent brisés par des fers, ni leur âme pour qu'elle fût meurtrie par la servitude.

Il les a unis en familles, et toutes les familles sont sœurs ; il les a unis en nations, et toutes les nations sont sœurs ; et quiconque sépare les familles des familles, les nations des nations, divise ce que Dieu a uni : il fait l'œuvre de Satan.

Et ce qui unit les familles aux familles, les nations

aux nations, c'est premièrement la loi de Dieu, la loi de justice et de charité, et ensuite la loi de liberté, qui est aussi la loi de Dieu.

Car sans la liberté, quelle union existerait-il entre les hommes? Ils seront unis comme le cheval est uni à celui qui le monte, comme le fouet du maître à la peau de l'esclave.

Si donc quelqu'un vient et dit : Vous êtes à moi ; répondez : Non ; nous sommes à Dieu, qui est notre Père, et au Christ qui est notre seul maître.

XX

Ne vous laissez pas tromper par de vaines paroles. Plusieurs chercheront à vous persuader que vous êtes vraiment libres, parce qu'ils auront écrit sur une feuille de papier le mot de liberté, et l'auront affiché à tous les carrefours.

La liberté n'est pas un placard qu'on lit au coin de la rue. Elle est une puissance vivante qu'on sent en soi et autour de soi, le génie protecteur du foyer domestique, la garantie des droits sociaux, et le premier de ces droits.

L'oppresseur qui se couvre de son nom est le pire des oppresseurs. Il joint le mensonge à la tyrannie, et à l'injustice la profanation ; car le nom de la liberté est saint.

Gardez-vous donc de ceux qui disent : Liberté, Liberté, et qui la détruisent par leurs œuvres.

Est-ce vous qui choisissez ceux qui vous gouvernent, qui vous commandent de faire ceci et de ne pas faire cela, qui imposent vos biens, votre industrie, votre travail ? Et si ce n'est pas vous, comment êtes-vous libres ?

Pouvez-vous disposer de vos enfants comme vous l'entendez, confier à qui vous plaît le soin de les instruire et de former leurs mœurs ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

Les oiseaux du ciel et les insectes même s'assemblent pour faire en commun ce qu'aucun d'eux ne pourrait faire seul. Pouvez-vous vous assembler pour traiter ensemble de vos intérêts, pour défendre vos droits, pour obtenir quelque soulagement à vos maux ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

Pouvez-vous aller d'un lieu à un autre si on ne vous le permet, user des fruits de la terre et des productions de votre travail, tremper votre doigt dans l'eau de mer et en laisser tomber une goutte dans le pauvre vase de terre où cuisent vos aliments, sans vous exposer à payer l'amende et à être traînés en prison ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

Pouvez-vous, en vous couchant le soir, vous ré-

pondre qu'on ne viendra point, durant votre sommeil, fouiller les lieux les plus secrets de votre maison, vous arracher du sein de votre famille et vous jeter au fond d'un cachot, parce que le pouvoir, dans sa peur, se sera défié de vous ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

La liberté luira sur vous, quand, à force de courage et de persévérance, vous vous serez affranchis de toutes ces servitudes.

La liberté luira sur vous, quand vous aurez dit au fond de votre âme : Nous voulons être libres ; quand, pour le devenir, vous serez prêts à sacrifier tout, et à tout souffrir.

La liberté luira sur vous, lorsqu'au pied de la croix sur laquelle le Christ mourut pour vous, vous aurez juré de mourir les uns pour les autres.

XXI

Le peuple est incapable d'entendre ses intérêts ; on doit, pour son bien, le tenir toujours en tutelle. N'est-ce pas à ceux qui ont des lumières de conduire ceux qui manquent de lumières ?

Ainsi parlent une foule d'hypocrites qui veulent faire les affaires du peuple, afin de s'engraisser de la substance du peuple.

Vous êtes incapables, disent-ils, d'entendre vos intérêts ; et, sur cela, ils ne vous permettront pas même de disposer de ce qui est à vous pour un objet que vous jugerez utile ; et ils en disposeront contre votre gré, pour un autre objet qui vous déplaît et vous répugne.

Vous êtes incapables d'administrer une petite propriété commune, incapables de savoir ce qui vous est bon ou mauvais, de connaître vos besoins et d'y pourvoir ; et, sur cela, on vous enverra des hommes bien payés, à vos dépens, qui géreront vos biens à leur fantaisie, vous empêcheront de faire ce que vous voudrez, et vous forceront de faire ce que vous ne voudrez pas.

Vous êtes incapables de discerner quelle éducation il est convenable de donner à vos enfants ; et, par tendresse pour vos enfants, on les jettera dans des cloaques d'impiété et de mauvaises mœurs, à moins que vous n'aimiez mieux qu'ils demeurent privés de toute espèce d'instruction.

Vous êtes incapables de juger si vous pouvez, vous et votre famille, subsister avec le salaire qu'on vous accorde pour votre travail ; et l'on vous défendra, sous des peines sévères, de vous concerter ensemble pour obtenir une augmentation de ce salaire, afin que vous puissiez vivre, vous, vos femmes et vos enfants.

Si ce que dit cette race hypocrite et avide étoit vrai, vous seriez bien au-dessous de la brute, car la brute sait tout ce qu'on affirme que vous ne savez pas, et elle n'a besoin que de l'instinct pour le savoir.

Dieu ne vous a pas faits pour être le troupeau de quelques autres hommes. Il vous a faits pour vivre librement en société comme des frères. Or un frère n'a rien à commander à son frère. Les frères se lient entre eux par des conventions mutuelles, et ces conventions, c'est la loi, et la loi doit être respectée, et tous doivent s'unir pour empêcher qu'on ne la viole, parce qu'elle est la sauvegarde de tous, la volonté et l'intérêt de tous.

Soyez hommes : nul n'est assez puissant pour vous appeler au joug malgré vous ; mais vous pouvez passer la tête dans le collier si vous le voulez.

Il y a des animaux stupides qu'on enferme dans des étables, qu'on nourrit pour le travail, et puis, lorsqu'ils vieillissent, qu'on engraisse pour manger leur chair.

Il y en a d'autres qui vivent dans les champs en liberté, qu'on ne peut plier à la servitude, qui ne se laissent point séduire par des caresses trompeuses ni vaincre par des menaces ou de mauvais traitements.

Les hommes courageux ressemblent à ceux-ci ; les lâches sont comme les premiers.

XXII

Comprenez bien comment on se rend libre.

Pour être libre, il faut avant tout aimer Dieu, car si vous aimez Dieu, vous ferez sa volonté, et la volonté de Dieu est la justice et la charité, sans lesquelles point de liberté.

Lorsque, par violence ou par ruse, on prend ce qui est à autrui ; lorsqu'on l'attaque dans sa personne ; lorsqu'en chose licite on l'empêche d'agir comme il veut, ou qu'on le force d'agir comme il ne veut pas ; lorsqu'on viole son droit d'une manière quelconque, qu'est-ce que cela? Une injustice. C'est donc l'injustice qui détruit la liberté.

Si chacun n'aimoit que soi et ne songeoit qu'à soi, sans venir au secours des autres, le pauvre seroit obligé souvent de dérober ce qui est à autrui, pour vivre et faire vivre les siens, le faible seroit opprimé par un plus fort, et celui-ci par un autre encore plus fort ; l'injustice régneroit partout. C'est donc la charité qui conserve la liberté.

Aimez Dieu plus que toutes choses, et le prochain comme vous-même, et la servitude disparoîtra de la terre.

Cependant ceux qui profitent de la servitude de

leurs frères mettront tout en œuvre pour la prolonger. Ils emploieront pour cela le mensonge et la force.

Ils diront que la domination arbitraire de quelques-uns et l'esclavage de tous les autres est l'ordre établi de Dieu ; et pour conserver leur tyrannie, ils ne craindront point de blasphémer la Providence.

Répondez-leur que leur Dieu à eux est Satan, l'ennemi de la race humaine, et que le vôtre est celui qui a vaincu Satan.

Après cela ils déchaîneront contre vous leurs satellites ; ils feront bâtir des prisons sans nombre pour vous y enfermer ; ils vous poursuivront avec le fer et le feu, ils vous tourmenteront et répandront votre sang comme l'eau des fontaines.

Si donc vous n'êtes pas résolus à combattre sans relâche, à tout supporter sans fléchir, à ne jamais vous lasser, à ne céder jamais, gardez vos fers et renoncez à une liberté dont vous n'êtes pas dignes.

La liberté est comme le royaume de Dieu : elle souffre violence, et les violents la ravissent.

Et la violence qui vous mettra en possession de la liberté n'est pas la violence féroce des voleurs et des brigands, l'injustice et la vengeance, la cruauté ; mais une volonté forte, inflexible, un courage calme et généreux.

La cause la plus sainte se change en une cause impie, exécrable, quand on emploie le crime pour

la soutenir. D'esclave l'homme de crime peut devenir tyran, mais jamais il ne devient libre.

XXIII

Seigneur, nous crions vers vous du fond de notre misère.

Comme les animaux qui manquent de pâture pour donner à leurs petits,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme la brebis à qui on enlève son agneau,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme la colombe que saisit le vautour,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme la gazelle sous la griffe du tigre,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme le taureau épuisé de fatigue et ensanglanté par l'aiguillon,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme l'oiseau blessé que le chien poursuit,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme l'hirondelle tombée de lassitude en traversant les mers, et se débattant sur la vague,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme des voyageurs égarés dans un désert brûlant et sans eau,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme des naufragés sur une côte stérile,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme celui qui, à l'heure où la nuit se fait, rencontre près d'un cimetière un spectre hideux,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme le père à qui on ravit le morceau de pain qu'il portait à ses enfants affamés,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme le prisonnier que le puissant injuste a jeté dans un cachot humide et ténébreux,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme l'esclave déchiré par le fouet du maître,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme l'innocent qu'on mène au supplice,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme le peuple d'Israël dans la terre de servitude,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme les descendants de Jacob dont le roi d'Égypte faisoit noyer dans le Nil les fils premiers-nés,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme les douze tribus dont les oppresseurs augmentoient tous les jours les travaux, en retranchant chaque jour quelque chose de leur nourriture,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme toutes les nations de la terre, avant qu'eût lui l'aurore de la délivrance,

Nous crions vers vous, Seigneur.

Comme le Christ sur la croix, lorsqu'il dit : Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous délaissé?

Nous crions vers vous, Seigneur.

O Père! vous n'avez point délaissé votre fils, votre Christ, si ce n'est en apparence et pour un moment : vous ne délaisserez point non plus à jamais les frères du Christ. Son divin sang, qui les a rachetés de l'esclavage du Prince de ce monde, les rachètera aussi de l'esclavage des ministres du Prince de ce monde. Voyez leurs pieds et leurs mains percés, leur côté ouvert, leur tête couverte de plaies sanglantes. Sous la terre que vous leur aviez donnée pour héritage, on leur a creusé un vaste sépulcre, et on les y a jetés pêle-mêle, et on en a scellé la pierre d'un sceau sur lequel on a, par moquerie, gravé votre saint nom. Et ainsi, Seigneur, ils sont là gisants; mais ils n'y seront pas éternellement. Encore trois jours, et le sceau sacrilége sera brisé, et la pierre sera brisée, et ceux qui dorment se réveilleront, et le règne du Christ, qui est justice et charité, et paix et joie dans l'Esprit-Saint, commencera. Ainsi soit-il.

XXIV

Tout ce qui arrive dans le monde a son signe qui le précède.

Lorsque le soleil est près de se lever, l'horizon se colore de mille nuances, et l'Orient paraît tout en feu.

Lorsque la tempête vient, on entend sur le rivage un sourd bruissement, et les flots s'agitent comme d'eux-mêmes.

Les innombrables pensées diverses qui se croisent et se mêlent à l'horizon du monde spirituel sont le signe qui annonce le lever du soleil des intelligences.

Le murmure confus et le mouvement intérieur des peuples en émoi sont le signe précurseur de la tempête qui passera bientôt sur les nations tremblantes.

Tenez-vous prêts, car les temps approchent.

En ce jour-là, il y aura de grandes terreurs, et des cris tels qu'on n'en a point entendu depuis les jours du déluge.

Les rois hurleront sur leurs trônes : ils chercheront à retenir avec les deux mains leurs couronnes emportées par les vents, et ils seront balayés avec elles.

Les riches et les puissants sortiront nus de leurs palais, de peur d'être ensevelis sous les ruines.

On les verra, errants sur les chemins, demander aux passants quelques haillons pour couvrir leur nudité, un peu de pain noir pour apaiser leur faim, et je ne sais s'ils l'obtiendront.

Et il y aura des hommes qui seront saisis de la soif du sang, et qui adoreront la mort, et qui voudront la faire adorer.

Et la mort étendra sa main de squelette comme pour les bénir, et cette bénédiction descendra sur leur cœur, et il cessera de battre.

Et les savants se troubleront dans leur science, et elle leur apparoîtra comme un petit point noir, quand se lèvera le soleil des intelligences.

Et, à mesure qu'il montera, sa chaleur fondra les nuages amoncelés par la tempête, et ils ne seront plus qu'une légère vapeur, qu'un vent doux chassera vers le Couchant.

Jamais le ciel n'aura été aussi serein, ni la terre aussi verte et aussi féconde.

Et, au lieu du foible crépuscule que nous appelons jour, une lumière vive et pure rayonnera d'en haut, comme un reflet de la face de Dieu.

Et les hommes se regarderont à cette lumière, et ils diront : Nous ne connoissions ni nous ni les au-

tres : nous ne savions pas ce que c'est que l'homme. A présent, nous le savons.

Et chacun s'aimera dans son frère, et se tiendra heureux de le servir ; et il n'y aura ni petits ni grands, à cause de l'amour qui égale tout, et toutes les familles ne seront qu'une famille, et toutes les nations qu'une nation.

Ceci est le sens des lettres mystérieuses que les Juifs aveugles attachèrent à la croix du Christ.

XXV

C'étoit une nuit d'hiver. Le vent souffloit au dehors, et la neige blanchissoit les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étoient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffoit à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairoit cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venoit expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regarda en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs ; puis elle lui dit : Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment.

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme aux cheveux blancs répondit : Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait.

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps ; ensuite elle reprit :

Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation : cependant vous me restiez ; mais je ne sentois qu'une chose alors.

Depuis, j'ai pensé que s'il vivoit et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briseroit ; et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui.

La jeune fille ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenoit entre ses mains.

La mère ajouta : Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout ?

Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et, ce peu, le gagner par notre travail ; mais ce peu ne suffit-il pas ? et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail ?

Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour ; et combien ne l'ont pas ! un abri, et combien ne savent où se retirer ?

Il vous a, ma fille, donnée à moi : de quoi me plaindrois-je ?

A ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix : Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus, ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant.

Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde.

Lorsque je vous portois dans mon sein, un jour je priai avec plus d'ardeur la Vierge Marie, et elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me sembloit qu'avec un sourire céleste elle me présentoit un petit enfant.

Et je pris l'enfant qu'elle me présentoit, et, lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge Mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches.

Peu de mois après vous naquîtes, et la douce vision étoit toujours devant mes yeux.

Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

A quelque temps de là une âme sainte vit deux

formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnoit, et l'air retentissoit de leurs chants d'allégresse.

XXVI

Ce que vos yeux voient, ce que touchent vos mains, ce ne sont que des ombres, et le son qui frappe votre oreille n'est qu'un grossier écho de la voix intime et mystérieuse qui adore, et prie, et gémit au sein de la création.

Car toute créature gémit, toute créature est dans le travail de l'enfantement, et s'efforce de naître à la vie véritable, de passer des ténèbres à la lumière, de la région des apparences à celle des réalités.

Ce soleil si brillant, si beau, n'est que le vêtement, l'emblême obscur du vrai soleil, qui éclaire et échauffe les âmes.

Cette terre, si riche, si verdoyante, n'est que le pâle suaire de la nature : car la nature, déchue aussi, est descendue comme l'homme dans le tombeau, mais comme lui elle en sortira.

Sous cette enveloppe épaisse du corps, vous ressemblez à un voyageur qui, la nuit dans sa tente, voit ou croit voir des fantômes passer.

Le monde réel est voilé pour vous. Celui qui se

retire au fond de lui-même l'y entrevoit comme dans le lointain. De secrètes puissances qui sommeillent en lui se réveillent un moment, soulèvent un coin du voile que le temps retient de sa main ridée, et l'œil intérieur est ravi des merveilles qu'il contemple.

Vous êtes assis au bord de l'océan des êtres, mais vous ne pénétrez point dans ses profondeurs. Vous marchez le soir le long de la mer, et vous ne voyez qu'un peu d'écume que le flot jette sur le rivage.

A quoi vous comparerai-je encore ?

Vous êtes comme l'enfant dans le sein de sa mère, attendant l'heure de la naissance ; comme l'insecte ailé dans le ver qui rampe, aspirant à sortir de cette prison terrestre, pour prendre votre essor vers les cieux.

XXVII

Qui est-ce qui se pressoit autour du Christ pour entendre sa parole ? Le peuple.

Qui est-ce qui le suivoit dans la montagne et les lieux déserts pour écouter ses enseignements ? Le peuple.

Qui vouloit le choisir pour roi ? Le peuple.

Qui étendoit ses vêtements et jetoit devant lui les

palmes en criant Hosannah, lors de son entrée à Jérusalem ? Le peuple.

Qui est-ce qui se scandalisoit à cause des malades qu'il guérissoit le jour du sabbat ? Les scribes et les pharisiens.

Qui l'interrogeoit insidieusement et lui tendoit des piéges pour le perdre ? Les scribes et les pharisiens.

Qui disoit de lui : Il est possédé ? Qui l'appeloit un homme de bonne chère et aimant le plaisir ? Les scribes et les pharisiens.

Qui le traitoit de séditieux et de blasphémateur ? qui se ligua pour le faire mourir ? qui le crucifia sur le Calvaire entre deux voleurs.

Les scribes et les pharisiens, les docteurs de la loi, le roi Hérode et ses courtisans, le gouverneur romain et les princes des prêtres.

Leur astuce hypocrite trompa le peuple même. Ils le poussèrent à demander la mort de celui qui l'avoit nourri dans le désert avec sept pains, qui rendoit aux infirmes la santé, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, et aux perclus l'usage de leurs membres.

Mais Jésus, voyant qu'on avoit séduit ce peuple comme le serpent séduisit la femme, pria son père, disant : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Et cependant, depuis dix-huit siècles, le Père ne

leur a pas encore pardonné, et ils traînent leur supplice par toute la terre, et par toute la terre l'esclave est contraint de se baisser pour les voir.

La miséricorde du Christ est sans exclusion. Il est venu dans ce monde pour sauver, non pas quelques hommes, mais tous les hommes; il a eu pour chacun d'eux une goutte de sang.

Mais les petits, les foibles, les humbles, les pauvres, tous ceux qui souffroient, il les aimoit d'un amour de prédilection.

Son cœur battoit sur le cœur du peuple, et le cœur du peuple battoit sur son cœur.

Et c'est là, sur le cœur du Christ, que les peuples malades se raniment, et que les peuples opprimés reçoivent la force de s'affranchir.

Malheur à ceux qui s'éloignent de lui, qui le renient! Leur misère est irrémédiable, et leur servitude éternelle.

XXVIII

On a vu des temps où l'homme, en égorgeant l'homme dont les croyances différoient des siennes, se persuadoit offrir un sacrifice agréable à Dieu.

Ayez en abomination ces meurtres exécrables.

Comment le meurtre de l'homme pourroit-il plaire

à Dieu, qui a dit à l'homme: Tu ne tueras point?

Lorsque le sang de l'homme coule sur la terre, comme une offrande à Dieu, les démons accourent pour le boire et entrent dans celui qui l'a versé.

On ne commence à persécuter que quand on désespère de convaincre, et qui désespère de convaincre, ou blasphème en lui-même la puissance de la vérité, ou manque de confiance dans la vérité des doctrines qu'il annonce.

Quoi de plus insensé que de dire aux hommes: Croyez ou mourez!

La foi est fille du Verbe: elle pénètre dans les cœurs avec la parole, et non avec le poignard.

Jésus passa en faisant le bien, attirant à lui par sa bonté, et touchant par sa douceur les âmes les plus dures.

Ses lèvres divines bénissoient et ne maudissoient point, si ce n'est les hypocrites. Il ne choisit pas des bourreaux pour apôtres.

Il disoit aux siens: Laissez croître ensemble, jusqu'à la moisson, le bon et le mauvais grain, le père de famille en fera la séparation sur l'aire.

Et à ceux qui le pressoient de faire descendre le feu du ciel sur une ville incrédule: Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes.

L'esprit de Jésus est un esprit de paix, de miséricorde et d'amour.

Ceux qui persécutent en son nom, qui scrutent les consciences avec l'épée, qui torturent le corps pour convertir l'âme, qui font couler les pleurs au lieu de les essuyer ; ceux-là n'ont pas l'esprit de Jésus.

Malheur à qui profane l'Évangile, en le rendant pour les hommes un objet de terreur ! Malheur à qui écrit la bonne nouvelle sur une feuille sanglante !

Ressouvenez-vous des catacombes.

En ce temps-là, on vous traînoit à l'échafaud, on vous livroit aux bêtes féroces dans l'amphithéâtre pour amuser la populace, on vous jetoit à milliers au fond des mines et dans les prisons, on confisquoit vos biens, on vous fouloit aux pieds comme la boue des places publiques : vous n'aviez, pour célébrer vos mystères proscrits, d'autre asile que les entrailles de la terre.

Que disoient vos persécuteurs? Ils disoient que vous propagiez des doctrines dangereuses ; que votre secte, ainsi qu'ils l'appelloient, troubloit l'ordre et la paix publique : que, violateurs des lois et ennemis du genre humain, vous ébranliez l'empire en ébranlant la religion de l'empire.

Et dans cette détresse, sous cette oppression, que demandiez-vous? La liberté. Vous réclamiez le droit de n'obéir qu'à Dieu, de le servir et de l'adorer selon votre conscience.

Lorsque, même en se trompant dans leur foi, d'autres réclameront de vous ce droit sacré, respectez-le en eux, comme vous demandiez que les païens le respectassent en vous.

Respectez-le pour ne pas flétrir la mémoire de vos confesseurs et ne pas souiller les cendres de vos martyrs.

La persécution a deux tranchants: elle blesse à droite et à gauche.

Si vous ne vous souvenez plus des enseignements du Christ, ressouvenez-vous des catacombes.

XXIX

Gardez soigneusement en vos âmes la justice et la charité, elles seront votre sauvegarde, elles banniront d'au milieu de vous les discordes et les dissensions.

Ce qui produit les discordes et les dissensions, ce qui engendre les procès qui scandalisent les gens de bien et ruinent les familles, c'est premièrement l'intérêt sordide, la passion insatiable d'acquérir et de posséder.

Combattez donc sans cesse en vous cette passion que Satan y excite sans cesse.

Qu'emporterez-vous de toutes les richesses que

vous aurez amassées par de bonnes et de méchantes voies? Peu suffit à l'homme, qui vit si peu de temps.

Une autre cause de dissensions interminables, ce sont les mauvaises lois.

Or, il n'y a guère que de mauvaises lois dans le monde.

Quelle autre loi faut-il à celui qui a la loi du Christ?

La loi du Christ est claire, elle est sainte, et il n'est personne, s'il a cette loi dans le cœur, qui ne se juge lui-même aisément.

Écoutez ce qui m'a été dit.

Les enfants du Christ, s'ils ont entre eux quelques différends, ne doivent pas les porter devant les tribunaux de ceux qui oppriment la terre et qui la corrompent.

N'y a-t-il pas des vieillards parmi eux? et ces vieillards ne sont-ils pas leurs pères, connoissant la justice et l'aimant?

Qu'ils aillent donc trouver un de ces vieillards, et qu'ils lui disent: Mon père, nous n'avons pu nous accorder, moi et mon frère que voilà; nous vous en prions, jugez entre nous.

Et le vieillard écoutera les paroles de l'un et de l'autre, et il jugera entre eux, et ayant jugé, il les bénira.

Et s'ils se soumettent à ce jugement, la bénédiction

demeurera sur eux : sinon, elle reviendra au vieillard, qui aura jugé selon la justice.

Il n'est rien que ne puissent ceux qui sont unis, soit pour le bien, soit pour le mal. Le jour donc où vous serez unis sera le jour de votre délivrance.

Lorsque les enfants d'Israël étoient opprimés dans la terre d'Égypte, si chacun d'eux, oubliant ses frères, avoit voulu en sortir, pas un n'auroit échappé ; ils sortirent tous ensemble et nul ne les arrêta.

Vous êtes aussi dans la terre d'Égypte, courbés sous le sceptre de Pharaon et sous le fouet de ses exacteurs. Criez vers le Seigneur votre Dieu, et puis levez-vous et sortez ensemble.

XXX

Quand la charité se fut refroidie et que l'injustice eut commencé à croître sur la terre, Dieu dit à un de ses serviteurs : Va de ma part trouver ce peuple et annonce-lui ce que tu verras ; et ce que tu verras arrivera certainement, à moins que, quittant ses voies mauvaises, il ne se repente et ne revienne à moi.

Et le serviteur de Dieu obéit à son commandement, et s'étant revêtu d'un sac, et ayant répandu

de la cendre sur sa tête, il s'en alla vers cette multitude, et, élevant la voix, il disoit :

Pourquoi irritez-vous le Seigneur pour votre perte? Quittez vos voies mauvaises : repentez-vous et revenez à lui.

Et les uns, écoutant ses paroles, en étoient touchés, et les autres s'en moquoient disant : Qui est celui-ci, et que vient-il nous dire? Qui l'a chargé de nous reprendre? C'est un insensé.

Et voilà, l'Esprit de Dieu saisit le prophète, et le temps s'ouvrit à ses yeux, et les siècles passèrent devant lui.

Et tout à coup, déchirant ses vêtements : Ainsi, dit-il, sera déchirée la famille d'Adam.

Les hommes d'iniquité ont mesuré la terre au cordeau : ils en ont compté les habitants, comme on compte le bétail, tête à tête.

Ils ont dit : Partageons-nous cela et faisons-en une monnoie à notre usage.

Et le partage s'est fait ; et chacun a pris ce qui lui étoit échu, et la terre et ses habitants sont devenus la possession des hommes d'iniquité, et, se consultant entre eux, ils se sont demandé : Combien vaut notre possession? Et tous ensemble ils ont répondu : Trente deniers.

Et ils ont commencé à trafiquer entre eux avec ces trente deniers.

Il y a eu des achats, des ventes, des trocs; des hommes pour de la terre, de la terre pour des hommes, et de l'or pour appoint.

Et chacun a convoité la part de l'autre, et ils se sont mis à s'entr'égorger pour se dépouiller mutuellement, et, avec le sang qui couloit, ils ont écrit sur un morceau de papier : Droit, et sur un autre : Gloire.

Seigneur, assez, assez !

En voilà deux qui jettent leurs crocs de fer sur un peuple. Chacun en emporte un lambeau.

Le glaive a passé et repassé. Entendez-vous ces cris déchirants? Ce sont les plaintes des jeunes épouses et les lamentations des mères.

Deux spectres se glissent dans l'ombre; ils parcourent les campagnes et les cités. L'un, décharné comme un squelette, ronge un débris d'animal immonde; l'autre a sous l'aisselle une pustule noire, et les chacals le suivent en hurlant.

Seigneur, Seigneur, votre courroux sera-t-il éternel? Votre bras ne s'étendra-t-il jamais que pour frapper? Épargnez les pères à cause des enfants. Laissez-vous attendrir aux pleurs de ces pauvres petites créatures qui ne savent pas encore distinguer leur main gauche de la droite.

Le monde s'élargit, la paix va renaître, il y aura place pour tous.

Malheur ! malheur ! le sang déborde: il entoure la terre comme une ceinture rouge.

Quel est ce vieillard qui parle de justice, en tenant d'une main une coupe empoisonnée, et caressant de l'autre une prostituée qui l'appelle : Mon père?

Il dit : C'est à moi qu'appartient la race d'Adam. Qui sont parmi vous les plus forts, et je la leur distribuerai?

Et ce qu'il a dit, il le fait, et de son trône, sans se lever, il assigne à chacun sa proie.

Et tous dévorent, dévorent ; et leur faim va croissant, et ils se ruent les uns sur les autres, et la chair palpite, et les os craquent sous la dent.

Un marché s'ouvre, on y amène les nations la corde au cou ; on les palpe, on les pèse, on les fait courir et marcher : elles valent tant. Ce ne sont plus le tumulte et la confusion d'auparavant, c'est un commerce régulier.

Heureux les oiseaux du ciel et les animaux de la terre ! nul ne les contraint, ils vont et viennent comme il leur semble bon.

Qu'est-ce que ces meules qui tournent sans cesse, et que broient-elles ?

Fils d'Adam, ces meules sont les lois de ceux qui vous gouvernent, et ce qu'elles broient, c'est vous.

Et à mesure que le prophète jetoit sur l'avenir ces

lueurs sinistres, une frayeur mystérieuse s'emparoit de ceux qui l'écoutoient.

Soudain sa voix cessa de se faire entendre, et il parut comme absorbé dans une pensée profonde. Le peuple attendoit en silence, la poitrine serrée et palpitante d'angoisse.

Alors le prophète : Seigneur, vous n'avez point abandonné ce peuple dans sa misère ; vous ne l'avez pas livré pour jamais à ses oppresseurs.

Et il prit deux rameaux, et il en détacha les feuilles, et, les ayant croisés, il les lia ensemble, et il les éleva au-dessus de la multitude, disant : Ceci sera votre salut ; vous vaincrez par ce signe.

Et la nuit se fit, et le prophète disparut comme une ombre qui passe, et la multitude se dispersa de tous côtés dans les ténèbres.

XXXI

Lorsque, après une longue sécheresse, une pluie douce tombe sur la terre, elle boit avidement l'eau du ciel, qui la rafraîchit et la féconde.

Ainsi, les nations altérées boiront avidement la parole de Dieu, lorsqu'elle descendra sur elles comme une tiède ondée.

Et la justice avec l'amour, et la paix et la liberté germeront dans leur sein.

Et ce sera comme au temps où tous étoient frères, et l'on n'entendra plus la voix du maître ni la voix de l'esclave, les gémissements du pauvre ni les soupirs des opprimés, mais des chants d'allégresse et de bénédiction.

Les pères diront à leurs fils: Nos premiers jours ont été troublés, pleins de larmes et d'angoisses. Maintenant le soleil se lève et se couche sur notre joie. Loué soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de mourir!

Et les mères diront à leurs filles : Voyez nos fronts, à présent si calmes ; le chagrin, la douleur, l'inquiétude y creusèrent jadis de profonds sillons. Les vôtres sont comme, au printemps, la surface d'un lac qu'aucune brise n'agite. Loué soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et les jeunes hommes diront aux jeunes vierges : Vous êtes belles comme les fleurs des champs, pures comme la rosée qui les rafraîchit, comme la lumière qui les colore. Il nous est doux de voir nos pères, il nous est doux d'être auprès de nos mères; mais quand nous vous voyons et que nous sommes près de vous, il se passe en nos âmes quelque chose qui n'a de nom qu'au ciel. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et les jeunes vierges répondront : Les fleurs se fanent, elles passent ; vient un jour où ni la rosée ne les rafraîchit, ni la lumière ne les colore plus. Il n'y a sur la terre que la vertu qui jamais ne se fane ni ne passe. Nos pères sont comme l'épi qui se remplit de grains vers l'automne, et nos mères sont comme la vigne qui se charge de fruits. Il nous est doux de voir nos pères : il nous est doux d'être auprès de nos mères, et les fils de nos pères et de nos mères nous sont doux aussi. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir.

XXXII

Je voyois un hêtre monter à une prodigieuse hauteur. Du sommet presque jusqu'au bas, il étaloit d'énormes branches, qui couvroient la terre alentour, de sorte qu'elle étoit nue ; il n'y avoit pas un seul brin d'herbe. Du pied du géant partoit un chêne qui, après s'être élevé de quelques pieds, se courboit, se tordoit, puis s'étendoit horizontalement, puis se relevoit encore et se tordoit de nouveau ; et enfin, on l'apercevoit allongeant sa tête maigre et dépouillée sous les branches vigoureuses du hêtre, pour chercher un peu d'air et un peu de lumière.

Et je pensai en moi-même: voilà comme les petits croissent à l'ombre des grands.

Qui se rassemble autour des puissants du monde? Qui approche d'eux? Ce n'est pas le pauvre; on le chasse : sa vue souilleroit leurs regards. On l'éloigne avec soin de leur présence et de leurs palais; on ne le laisse pas même traverser leurs jardins ouverts à tous, hormis à lui, parce que son corps usé de travail est recouvert des vêtements de l'indigence.

Qui donc se rassemble autour des puissants du monde? Les riches et les flatteurs qui veulent le devenir, les femmes perdues, les ministres infâmes de leurs plaisirs secrets, les baladins, les fous qui distraient leur conscience, et les faux prophètes qui la trompent.

Qui encore? Les hommes de violence et de ruse, les agents d'oppression, les durs exacteurs, tous ceux qui disent: Livrez-moi le peuple, et nous ferons couler son or dans vos coffres et sa graisse dans vos veines.

Là où gît le corps, les aigles s'assembleront.

Les petits oiseaux font leur nid dans l'herbe, et les oiseaux de proie sur les arbres élevés.

XXXIII

Au temps ou les feuilles jaunissent, un vieillard chargé d'un faix de ramée, revenoit lentement vers sa chaumière, située sur la pente d'un vallon.

Et du côté où s'ouvroit le vallon, entre quelques arbres jetés çà et là, on voyoit les rayons obliques du soleil déjà descendu sous l'horizon, se jouer dans les nuages du couchant et les teindre de couleurs innombrables, qui peu à peu alloient s'effaçant.

Et le vieillard arrivé à sa chaumière, son seul bien avec le petit champ qu'il cultivoit auprès, laissa tomber le faix de ramée, s'assit sur un siége de bois noirci par la fumée de l'âtre, et baissa la tête sur sa poitrine dans une profonde rêverie.

Et de fois à autre sa poitrine gonflée laissoit échapper un court sanglot, et d'une voix cassée, il disoit :

Je n'avois qu'un fils, ils me l'ont pris ; qu'une pauvre vache, ils me l'ont prise pour l'impôt de mon champ.

Et puis d'une voix plus foible, il répétoit : Mon fils, mon fils ! et une larme venoit mouiller ses vieilles paupières, mais elle ne pouvoit couler.

Comme il étoit ainsi s'attristant, il entendit quel-

qu'un qui disoit : Mon père que la bénédiction de Dieu soit sur vous et sur les vôtres !

Les miens, dit le vieillard, je n'ai plus personne qui tienne à moi : je suis seul.

Et, levant les yeux, il vit un pèlerin debout à la porte, appuyé sur un long bâton ; et sachant que c'est Dieu qui envoie les hôtes, il lui dit :

Que Dieu vous rende votre bénédiction. Entrez ; mon fils : tout ce qu'a le pauvre est au pauvre.

Et allumant sur le foyer son faix de ramée, il se mit à préparer le repas du voyageur.

Mais rien ne pouvoit le distraire de la pensée qui l'oppressoit : elle étoit là toujours sur son cœur.

Et le pèlerin, ayant connu ce qui le troubloit si amèrement lui dit : Mon père, Dieu vous éprouve par la main des hommes. Cependant il y a des misères plus grandes que votre misère. Ce n'est pas l'opprimé qui souffre le plus, ce sont les oppresseurs.

Le vieillard secoua la tête et ne répondit point.

Le pèlerin reprit : Ce que maintenant vous ne croyez pas, vous le croirez bientôt.

Et l'ayant fait asseoir, il posa les mains sur ses yeux ; et le vieillard tomba dans un sommeil semblable au sommeil pesant, ténébreux, plein d'horreur, qui saisit Abraham quand Dieu lui montra les malheurs futurs de sa race.

Et il lui sembla être transporté dans un vaste palais, près d'un lit, et à côté du lit étoit une couronne, et dans ce lit un homme qui dormoit, et ce qui se passoit dans cet homme, le vieillard le voyoit, ainsi que le jour, durant la veille, on voit ce qui se passe sous les yeux.

Et l'homme qui étoit là, couché sur un lit d'or, entendoit comme les cris confus d'une multitude qui demande du pain. C'étoit un bruit pareil au bruit des flots qui brisent contre le rivage pendant la tempête. Et la tempête croissoit ; et le bruit croissoit ; et l'homme qui dormoit voyoit les flots monter de moment en moment, et battre déjà les murs du palais, et il faisait des efforts inouis comme pour fuir, et il ne pouvoit pas, et son angoisse étoit extrême.

Pendant qu'il regardoit avec frayeur, le vieillard fut soudain transporté dans un autre palais. Celui qui là étoit couché ressembloit plutôt à un cadavre qu'à un homme vivant.

Et dans son sommeil, il voyoit devant lui des têtes coupées : et, ouvrant la bouche, ces têtes disoient :

Nous nous étions dévouées pour toi, et voilà le prix que nous avons reçu. Dors, dors, nous ne dormons pas, nous. Nous veillons l'heure de la vengeance : elle est proche.

Et le sang se figeoit dans les veines de l'homme

endormi. Et il se disoit : Si au moins je pouvois laisser ma couronne à cet enfant ; et ses yeux hagards se tournoient vers un berceau sur lequel on avoit posé un bandeau de reine.

Mais lorsqu'il commençoit à se calmer et à se consoler un peu de cette pensée, un autre homme, semblable à lui par les traits, saisit l'enfant et l'écrasa contre la muraille.

Et le vieillard se sentit défaillir d'horreur.

Et il fut transporté au même instant en deux lieux divers ; et quoique séparés, ces lieux, pour lui, ne formoient qu'un lieu.

Et il vit deux hommes, qu'à l'âge près on auroit pu prendre pour le même homme : et il comprit qu'ils avoient été nourris dans le même sein.

Et leur sommeil étoit celui du condamné qui attend le supplice à son réveil. Des ombres enveloppées d'un linceul sanglant passoient devant eux, et chacune d'elles, en passant, les touchoit, et leurs membres se retiroient et se contractoient comme pour se dérober à cet attouchement de la mort.

Puis ils se regardoient l'un l'autre avec une espèce de sourire affreux, et leur œil s'enflammoit, et leur main s'agitoit convulsivement sur un manche de poignard.

Et le vieillard vit ensuite un homme blême et maigre. Les soupçons se glissoient en foule près de

son lit, distilloient leur venin sur sa face, murmuroient à voix basse des paroles sinistres, et enfonçoient lentement leurs ongles dans son crâne mouillé d'une sueur froide. Et une forme humaine, pâle comme un suaire, s'approcha de lui, et, sans parler, lui montra du doigt une marque livide qu'elle avoit autour du cou. Et dans le lit où il gisoit, les genoux de l'homme blême se choquèrent, et sa bouche s'entr'ouvrit de terreur, et ses yeux se dilatèrent horriblement.

Et le vieillard, transi d'effroi, fut transporté dans un palais plus grand.

Et celui qui dormoit là ne respiroit qu'avec une peine extrême. Un spectre noir étoit accroupi sur sa poitrine et le regardoit en ricanant. Et il lui parloit à l'oreille, et ses paroles devenoient des visions dans l'âme de l'homme qu'il pressoit et fouloit de ses os pointus.

Et celui-ci se voyoit entouré d'une innombrable multitude qui poussoit des cris effrayants.

Tu nous as promis la liberté, et tu nous as donné l'esclavage.

Tu nous as promis de régner par les lois, et les lois ne sont que tes caprices.

Tu nous as promis d'épargner le pain de nos femmes et de nos enfants, et tu as doublé notre misère pour grossir tes trésors.

Tu nous as promis de la gloire, et tu nous as valu le mépris des peuples et leur juste haine.

Descends, descends; et va dormir avec les parjures et les tyrans.

Et il se sentoit précipité, trainé par cette multitude, et il s'accrochoit à des sacs d'or, et les sacs crevoient, et l'or s'échappoit et tomboit à terre.

Et il lui sembloit qu'il erroit pauvre dans le monde, et, qu'ayant soif, il demandoit à boire par charité, et qu'on lui présentoit un verre plein de boue, et que tous le fuyoient, tous le maudissoient, parce qu'il étoit marqué au front du signe des traîtres.

Et le vieillard détourna de lui les yeux avec dégoût.

Et dans deux autres palais, il vit deux autres hommes rêvant à des supplices, car, disoient-ils, où trouverons-nous quelque sûreté? Le sol est miné sous nos pieds; les nations nous abhorrent; les petits enfants même, dans leurs prières, demandent à Dieu, soir et matin, que la terre soit délivrée de nous.

Et l'un condamnoit à *la prison dure*, c'est-à-dire à toutes les tortures du corps et de l'âme et à la mort de la faim, des malheureux qu'il soupçonnoit d'avoir prononcé le mot de patrie; et l'autre, après avoir confisqué leurs biens, ordonnoit de je-

ter au fond d'un cachot deux jeunes filles coupables d'avoir soigné leurs frères blessés dans un hôpital.

Et comme ils se fatiguoient à ce travail de bourreau, des messagers leur arrivèrent.

Et l'un des messagers disoit : Vos provinces du Midi ont brisé leurs chaînes, et avec les tronçons elles ont chassé vos gouverneurs et vos soldats.

Et l'autre : Vos aigles ont été déchirés sur les bords du large fleuve : ses flots en emportent les débris.

Et les deux rois se tordoient sur leur couche.

Et le vieillard en vit un troisième. Il avoit chassé Dieu de son cœur, et dans son cœur, à la place de Dieu, étoit un ver qui le rongeoit sans relâche ; et quand l'angoisse revenoit plus vive, il balbutioit de sourds blasphèmes, et ses lèvres se couvroient d'une écume rougeâtre.

Et il lui sembloit être dans une plaine immense, seul avec le ver qui ne le quittoit point. Et cette plaine étoit un cimetière, le cimetière d'un peuple égorgé.

Et tout à coup voilà que la terre s'émeut ; les tombes s'ouvrent, les morts se lèvent et s'avancent en foule : et il ne pouvoit ni faire un mouvement, ni pousser un cri.

Et tous ces morts, hommes, femmes, enfants, le regardoient en silence : et après un peu de temps,

dans le même silence, ils prirent les pierres des tombes et les posèrent autour de lui.

Il en eut d'abord jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la poitrine, puis jusqu'à la bouche, et il tendoit avec effort les muscles de son cou pour respirer une fois de plus; et l'édifice montoit toujours, et lorsqu'il fut achevé, le faîte se perdoit dans une nuée sombre.

Les forces du vieillard commençoient à l'abandonner ; son âme regorgeoit d'épouvante.

Et voilà qu'ayant traversé plusieurs salles désertes, dans une petite chambre, sur un lit qu'éclairoit à peine une lampe pâle, il aperçoit un homme usé par les ans.

Autour du lit étoient sept peurs, quatre d'un côté, trois de l'autre.

Et l'une des peurs posa la main sur le cœur de l'homme âgé, et il tressaillit, et ses membres tremblèrent : et la main resta là tant qu'elle sentit un peu de chaleur.

Et après celle-ci une autre plus froide fit ce qu'avoit fait la première, et toutes posèrent la main sur le cœur de l'homme âgé.

Et il se passa en lui des choses qu'on ne peut dévoiler.

Il voyoit dans le lointain, vers le pôle, un fantôme horrible qui lui disoit : Donne-toi à moi, et je te réchaufferai de mon haleine.

Et de ses doigts glacés, l'homme de peur écrivoit un pacte, je ne sais quel pacte, mais chaque mot en étoit comme d'un râle d'agonie.

Et ce fut la dernière vision. Et le vieillard s'étant réveillé, rendit grâce à la Providence de la part qu'elle lui avoit faite dans les douleurs de la vie.

Et le pèlerin lui dit : Espérez et priez ; la prière obtient tout. Votre fils n'est pas perdu ; vos yeux le reverront avant de se fermer. Attendez en paix les jours de Dieu.

Et le vieillard attendit en paix.

XXXIV

Les maux qui affligent la terre ne viennent pas de Dieu, car Dieu est amour, et tout ce qu'il a fait est bon ; ils viennent de Satan que Dieu a maudit, et des hommes qui ont Satan pour père et pour maître.

Or les fils de Satan sont nombreux dans le monde. A mesure qu'ils passent, Dieu écrit leurs noms dans un livre scellé, qui sera ouvert et lu devant tous à la fin des temps.

Il y a des hommes qui n'aiment qu'eux-mêmes ; et ceux-ci sont des hommes de haine, car n'aimer que soi c'est haïr les autres.

Il y a les hommes d'orgueil, qui ne peuvent souf-

frir d'égaux, qui veulent toujours commander et dominer.

Il y a les hommes de convoitise, qui demandent toujours de l'or, des honneurs, des jouissances et ne sont jamais rassasiés.

Il y a les hommes de rapine, qui épient le foible pour le dépouiller de force et de ruse, et qui rôdent la nuit autour de la demeure de la veuve et de l'orphelin.

Il y a des hommes de meurtre, qui n'ont que des pensées violentes, qui disent : Vous êtes nos frères, et tuent ceux qu'ils appellent leurs frères, sitôt qu'ils les soupçonnent d'être opposés à leurs desseins, et écrivent des lois avec du sang.

Il y a les hommes de peur, qui tremblent devant le méchant et lui baisent la main, espérant par là se dérober à son oppression, et qui, lorsqu'un innocent est attaqué sur la place publique se hâtent de rentrer dans leur maison et d'en fermer la porte.

Tous ces hommes ont détruit la paix, la sûreté, et la liberté sur la terre.

Vous ne retrouverez donc la liberté, la sûreté, la paix, qu'en combattant contre eux sans relâche.

La cité qu'ils ont faite est la cité de Satan ; vous avez à rebâtir la cité de Dieu.

Dans la cité de Dieu, chacun aime ses frères comme soi-même, et c'est pourquoi nul n'est délaissé, nul

n'y souffre, s'il est un remède à ses souffrances.

Dans la cité de Dieu, tous sont égaux, aucun ne domine, car la justice seule y règne avec l'amour.

Dans la cité de Dieu, chacun possède sans crainte ce qui est à lui, et ne désire rien de plus, parce que ce qui est à chacun est à tous, et que tous possèdent Dieu, qui renferme tous les biens.

Dans la cité de Dieu, nul ne sacrifie les autres à soi, mais chacun est prêt à se sacrifier pour les autres.

Dans la cité de Dieu, s'il se glisse un méchant, tous se séparent de lui et tous s'unissent pour le contenir, ou pour le chasser : car le méchant est l'ennemi de chacun, et l'ennemi de chacun est l'ennemi de tous.

Quand vous aurez rebâti la cité de Dieu, la terre refleurira, et les peuples refleuriront, parce que vous aurez vaincu les fils de Satan qui oppriment les peuples et désolent la terre, les hommes d'orgueil, les hommes de rapine, les hommes de meurtre et les hommes de peur.

XXXV

Si les oppresseurs des nations étoient abandonnés à eux-mêmes, sans appui, sans secours étranger, que pourroient-ils contre elles ?

Si, pour les tenir en servitude, ils n'avoient d'aide que l'aide de ceux à qui la servitude profite, que seroit-ce que ce petit nombre contre des peuples entiers ?

Et c'est la sagesse de Dieu qui a ainsi disposé les choses, afin que les hommes puissent toujours résister à la tyrannie ; et la tyrannie seroit impossible, si les hommes comprenoient la sagesse de Dieu.

Mais ayant tourné leur cœur à d'autres pensées, les dominateurs du monde ont opposé à la sagesse de Dieu, que les hommes ne comprenoient plus, la sagesse du prince de ce monde, de Satan.

Or, Satan, qui est le roi des oppresseurs des nations, leur suggéra, pour affermir leur tyrannie, une ruse infernale.

Il leur dit : Voici ce qu'il faut faire. Prenez dans chaque famille les jeunes gens les plus robustes, et donnez-leur des armes, et exercez-les à les manier, et ils combattront pour vous contre leurs pères et leurs frères ; car je leur persuaderai que c'est une action glorieuse.

Je leur ferai deux idoles, qui s'appelleront Honneur et Fidélité, et une loi qui s'appellera Obéissance passive.

Et ils adoreront ces idoles, et ils se soumettront à cette loi aveuglément, parce que je séduirai leur esprit, et vous n'aurez plus rien à craindre.

Et les oppresseurs des nations firent ce que Satan leur avoit dit, et Satan aussi accomplit ce qu'il avoit promis aux oppresseurs des nations.

Et l'on vit les enfants du peuple lever le bras contre le peuple, égorger leurs frères, enchaîner leurs pères, et oublier jusqu'aux entrailles qui les avoient portés.

Quand on leur disoit : Au nom de tout ce qui est sacré, pensez à l'injustice, à l'atrocité de ce qu'on vour ordonne, ils répondoient : Nous ne pensons point, nous obéissons.

Et quand on leur disoit : N'y a-t-il plus en vous aucun amour pour vos pères, vos mères, vos frères et vos sœurs ? Ils répondoient : Nous n'aimons point nous obéissons.

Et quand on leur montroit les autels de Dieu qui a créé l'homme et du Christ qui l'a sauvé, ils s'écrioient : Ce sont là les Dieux de la patrie ; nos Dieux à nous, sont les Dieux de ses maîtres, la Fidélité et l'Honneur.

Je vous le dis en vérité, depuis la séduction de la première femme par le Serpent, il n'y a point eu de séduction plus effrayante que celle-là.

Mais elle touche à sa fin. Lorsque l'esprit mauvais fascine des âmes droites, ce n'est que pour un temps. Elles passent comme à travers un rêve affreux, et au

réveil elles bénissent Dieu qui les a délivrées de ce tourment.

Encore quelques jours, et ceux qui combattoient pour les oppresseurs combattront pour les opprimés; ceux qui combattoient pour retenir dans les fers leurs pères, leurs mères, leurs frères et leurs sœurs, combattront pour les affranchir.

Et Satan fuira dans ses cavernes avec les dominateurs des nations.

XXXVI

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre contre les hommes iniques pour ceux qui renversent et foulent aux pieds, contre les maîtres pour les esclaves, contre les tyrans pour la liberté.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que tous ne soient plus la proie de quelques-uns, pour relever les têtes courbées et soutenir les genoux qui fléchissent.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que les pères ne maudissent plus le jour où il leur fut dit : Un fils vous est né ; ni les mères celui où elles le serrèrent pour la première fois sur leur sein.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que le frère ne s'attriste plus en voyant sa sœur se faner comme l'herbe que la terre refuse de nourrir ; pour que la sœur ne regarde plus en pleurant son frère qui part et ne reviendra point.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que chacun mange en paix le fruit de son travail ; pour sécher les larmes des

petits enfants qui demandent du pain, et on leur répond : Il n'y a plus de pain : on nous a pris ce qui restoit.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour le pauvre, pour qu'il ne soit pas á jamais dépouillé de sa part dans l'héritage commun.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans les familles l'abondance, la sécurité et la joie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour rendre à ceux que les oppresseurs ont jetés au fond des cachots, l'air qui manque à leurs poitrines et la lumière que cherchent leurs yeux.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour renverser les barrières qui séparent les peuples et les empêchent de s'embrasser comme les fils du même père, destinés à vivre unis dans un même amour.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour affranchir de la tyrannie de l'homme la pensée, la parole, la conscience.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut, pour la justice qui protége les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.

Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat!

XXXVII

Pourquoi vous fatiguez-vous vainement dans votre misère? Votre désir est bon, mais vous ne savez pas comment il doit s'accomplir.

Retenez bien cette maxime : Celui-là seul peut rendre la vie qui a donné la vie.

Vous ne réussirez à rien sans Dieu.

Vous vous tournez et retournez sur votre lit d'angoisse : quel soulagement avez-vous trouvé?

Vous avez abattu quelques tyrans, et il en est venu d'autres pires que les premiers.

Vous avez aboli des lois de servitude, et vous avez eu des lois de sang, et après encore des lois de servitude.

Défiez-vous donc des hommes qui se mettent entre Dieu et vous, pour que leur ombre vous le cache. Ces hommes-là ont de mauvais desseins.

Car c'est de Dieu que vient la force qui délivre, parce que c'est de Dieu que vient l'amour qui unit.

Que peut faire pour vous un homme qui n'a que sa pensée pour règle, et pour loi que sa volonté?

Même quand il est de bonne foi et ne souhaite que le bien, il faut qu'il vous donne sa volonté pour loi et sa pensée pour règle.

Or, tous les tyrans ne font que cela.

Ce n'est pas la peine de bouleverser tout et de s'exposer à tout, pour substituer à une tyrannie une autre tyrannie.

La liberté ne consiste pas en ce que ce soit celui-ci qui domine au lieu de celui-là ; mais en ce qu'aucun ne domine.

Or, où Dieu ne règne pas, il est nécessaire qu'un homme domine, et cela s'est vu toujours.

Le règne de Dieu, je vous le dis encore, c'est le règne de la justice dans les esprits et de la charité dans les cœurs : et il a sur la terre son fondement dans la foi en Dieu et la foi du Christ, qui a promulgué la loi de Dieu, la loi de charité et la loi de justice.

La loi de justice enseigne que tous sont égaux devant leur père, qui est Dieu, et devant leur seul maître, qui est le Christ.

La loi de charité leur apprend à s'aimer et à s'entr'aider comme les fils d'un même père et les disples d'un même maître.

Et alors ils sont libres, parce que nul ne commande à autrui, s'il n'a été librement choisi de tous pour commander : et on ne peut leur ravir leur liberté, parce qu'ils sont tous unis pour la défendre.

Mais ceux qui vous disent : Avant nous, on n'a pas su ce que c'est que la justice : la justice ne vient pas de Dieu, elle vient de l'homme : fiez-vous à nous, et nous vous en ferons une qui vous satisfera.

Ceux-là vous trompent, ou, s'ils vous promettent sincèrement la liberté, ils se trompent eux-mêmes.

Car ils vous demandent de les reconnaître pour maîtres, et ainsi votre liberté ne seroit que l'obéissance à ces nouveaux maîtres.

Répondez-leur que votre maître est le Christ, que vous n'en voulez point d'autre, et le Christ vous affranchira.

XXXVIII

Vous avez besoin de beaucoup de patience et d'un courage qui ne se lasse point : car vous ne vaincrez pas en un jour.

La liberté est le pain que les peuples doivent gagner à la sueur de leur front.

Plusieurs commencent avec ardeur, et puis ils se rebutent, avant d'être arrivés au temps de la moisson.

Ils ressemblent aux hommes mous et lâches qui, ne pouvant supporter le travail d'arracher de leurs champs les mauvaises herbes à mesure qu'elles croissent, sèment et ne recueillent point, parce qu'ils ont laissé étouffer la bonne semence.

Je vous le dis, il y a toujours une grande famine dans ce pays-là.

Ils ressemblent encore aux hommes insensés qui, ayant élevé jusqu'au toit une maison pour s'y loger, négligent de la couvrir parce qu'ils craignent un peu de fatigue de plus.

Les vents et les pluies viennent, et la maison s'écroule, et ceux qui l'avoient bâtie sont tout à coup ensevelis sous ses ruines.

Quand même vos espérances auroient été trompées

non-seulement sept fois, mais septante fois sept fois, ne perdez jamais l'espérance.

Lorsqu'on a foi en elle, la cause du juste triomphe toujours, et celui-là se sauve qui persévère jusqu'à la fin.

Ne dites pas : C'est souffrir beaucoup pour des biens qui ne viendront que tard.

Si ces biens viennent tard, si vous n'en jouissez que peu de temps, ou que même il ne vous soit pas donné d'en jouir du tout, vos enfants en jouiront, et les enfants de vos enfants.

Ils n'auront que ce que vous leur laisserez : voyez donc si vous voulez leur laisser des fers et des verges, et la faim pour héritage.

Celui qui se demande ce que vaut la justice, profane en son cœur la justice ; et celui qui suppute ce que coûte la liberté, renonce en son cœur à la liberté.

La liberté et la justice vous pèseront dans la même balance où vous les aurez pesées. Apprenez donc à en connoître le prix.

Il y a des peuples qui ne l'ont point connue, et jamais misère n'égala leur misère.

S'il est sur la terre quelque chose de grand, c'est la résolution ferme d'un peuple qui marche sous l'œil de Dieu, sans se lasser un moment, à la conquête des droits qu'il tient de lui ; qui ne compte

ni ses blessures, ni les jours sans repos, ni les nuits sans sommeil, et qui se dit : Qu'est-ce que cela ? La justice et la liberté sont dignes de bien d'autres travaux.

Il pourra éprouver des infortunes, des revers, des trahisons, être vendu par quelque Judas. Que rien ne le décourage.

Car je vous le dis, en vérité, quand il descendroit comme le Christ dans le tombeau, comme le Christ il en sortiroit le troisième jour, vainqueur de la mort, et du Prince de ce monde, et des ministres du Prince de ce monde.

XXXIX

Le laboureur porte le poids du jour, s'expose à la pluie, au soleil, aux vents, pour préparer par son travail la moisson qui remplira ses greniers à l'automne.

La justice est la moisson des peuples.

L'artisan se lève avant l'aube, allume sa petite lampe, et fatigue sans relâche pour gagner un peu de pain qui le nourrisse lui et ses enfants.

La justice est le pain des peuples.

Le marchand ne refuse aucun labeur, ne se plaint

d'aucune peine; il use son corps et oublie le sommeil, afin d'amasser des richesses.

La liberté est la richesse des peuples.

Le matelot traverse les mers, se livre aux flots et aux tempêtes, se hasarde entre les écueils, souffre le froid et le chaud, afin de s'assurer quelque repos dans ses vieux ans.

La liberté est le repos des peuples.

Le soldat se soumet aux plus dures privations, il veille et combat, et donne son sang pour ce qu'il appelle la gloire.

La liberté est la gloire des peuples.

S'il est un peuple qui estime moins la justice et la liberté que le laboureur sa moisson, l'artisan un peu de pain, le marchand les richesses, le matelot le repos et le soldat la gloire, élevez autour de ce peuple une haute muraille, afin que son haleine n'infecte pas le reste de la terre.

Quand viendra le grand jour du jugement des peuples, il lui sera dit : Qu'as-tu fait de ton âme ? on n'en a vu ni signe ni trace. Les jouissances de la brute ont été tout pour toi. Tu as aimé la boue, va pourrir dans la boue.

Et le peuple, au contraire, qui au-dessus des biens matériels aura placé dans son cœur les vrais biens ; qui pour les conquérir n'aura épargné aucun tra-

vail, aucune fatigue, aucun sacrifice, entendra cette parole :

A ceux qui ont une âme, la récompense des âmes. Parce que tu as aimé plus que toutes choses la liberté et la justice, viens et possède à jamais la justice et la liberté.

XL

Croyez-vous que le bœuf qu'on nourrit à l'étable pour l'atteler au joug, et qu'on engraisse pour la boucherie, soit plus à envier que le taureau qui cherche libre sa nourriture dans les forêts ?

Croyez-vous que le cheval qu'on selle et qu'on bride, et qui a toujours abondamment du foin dans le râtelier, jouisse d'un sort préférable à celui de l'étalon qui, délivré de toute entrave, hennit et bondit dans la plaine ?

Croyez-vous que le chapon à qui l'on jette du grain dans la basse-cour soit plus heureux que le ramier qui, le matin, ne sait pas où il trouvera sa pâture de la journée ?

Croyez-vous que celui qui se promène tranquille dans un de ces parcs qu'on appelle royaumes, ait une vie plus douce que le fugitif qui, de bois en bois

et de rocher en rocher, s'en va le cœur plein de l'espérance de se créer une patrie ?

Croyez-vous que le serf imbécile, assis à la table de son seigneur, en savoure plus les mets délicats, que le soldat de la liberté son morceau de pain noir ?

Croyez-vous que celui qui dort, la corde au cou, sur la litière que lui a jetée son maître, ait un meilleur sommeil que celui qui, après avoir combattu pendant le jour pour ne dépendre d'aucun maître, se repose quelques heures, la nuit, sur la terre, au coin d'un champ ?

Croyez-vous que le lâche, qui traîne en tout lieu la chaîne de l'esclavage, soit moins chargé que l'homme de courage qui porte les fers du prisonnier.

Croyez-vous que l'homme timide qui expire dans son lit, étouffé par l'air infect qui environne la tyrannie, ait une mort plus désirable que l'homme ferme qui, sur l'échafaud, rend à Dieu son âme libre comme il l'a reçue de lui ?

Le travail est partout et la souffrance partout : seulement il y a des travaux stériles et des travaux féconds, des souffrances infâmes et des souffrances glorieuses.

XLI

Il s'en alloit errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyois, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disois : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens. L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête ? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles ; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays : ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine ; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : Pourquoi pleurez-vous? Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré parce qu'on ne me comprenoit point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ces rejetons ; mais aucun de ces vieillards ne m'appeloit son fils, aucun de ces enfants ne m'appeloit son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'étoit choisi pour époux ; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avoient voulu de deux vies ne faire qu'une vie ; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir ; tous sont bannis comme toi : tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas ; l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

XLII

Et la patrie me fut montrée.

Je fus ravi au-dessus de la région des ombres, et je voyois le temps les emporter d'une vitesse indicible à travers le vide, comme on voit le souffle du Midi emporter les vapeurs légères qui glissent dans le lointain sur la plaine.

Et je montois, et je montois encore ; et les réalités, invisibles à l'œil de chair, m'apparurent, et j'entendis des sons qui n'ont point d'écho dans ce monde de fantômes.

Et ce que j'entendois, ce que je voyois étoit si vivant, mon âme le saisissoit avec une telle puissance, qu'il me sembloit qu'auparavant tout ce que j'avois cru voir et entendre n'étoit qu'un songe vague de la nuit.

Que dirai-je donc aux enfants de la nuit, et que peuvent-ils comprendre ? Et des hauteurs du jour éternel, ne suis-je pas aussi retombé avec eux au sein de la nuit, dans la région du temps et des ombres ?

Je voyois comme un océan immobile, immense, infini, et dans cet océan, trois océans : un océan de force, un océan de lumière, un océan de vie ; et ces trois océans, se pénétrant l'un l'autre sans se con-

fondre, ne formoient qu'un même océan, qu'une même unité indivisible, absolue, éternelle.

Et cette unité étoit Celui qui est ; et au fond de son être, un nœud ineffable lioit entre elles trois Personnes, qui me furent nommées, et leurs noms étoient le Père, le Fils, l'Esprit ; et il y avoit là une génération mystérieuse, un souffle mystérieux, vivant, fécond ; et le Père, le Fils, l'Esprit, étoient Celui qui est.

Et le Père m'apparoissoit comme une puissance qui, au dedans de l'Être infini, un avec elle, n'a qu'un seul acte, permanent, complet, illimité, qui est l'Être infini lui-même.

Et le Fils m'apparoissoit comme une parole, permanente, complète, illimitée, qui dit ce qu'opère la puissance de Dieu, ce qu'il est, ce qu'est l'Être infini.

Et l'Esprit m'apparoissoit comme l'amour, l'effusion, l'aspiration mutuelle du Père et du Fils, les animant d'une vie commune, animant d'une vie permanente complète, illimitée, l'Être infini.

Et ces trois étoient un, et ces trois étoient Dieu, et ils s'embrassoient et s'unissoient dans l'impénétrable sanctuaire de la substance une ; et cette union, cet embrassement, étoient au sein de l'immensité, l'éternelle joie, la volupté éternelle de Celui qui est.

Et dans les profondeurs de cet infini océan de l'être, nageoit et flottoit et se dilatoit la création ;

telle qu'une île qui incessamment dilateroit ses rivages au milieu d'une mer sans limites.

Elle s'épanouissoit comme une fleur qui jette ses racines dans les eaux, et qui étend ses longs filets et ses corolles à la surface.

Et je voyois les êtres s'enchaîner aux êtres, et se produire et se développer dans leur variété innombrable, s'abreuvant, se nourrissant d'une séve qui jamais ne s'épuise, de la force, de la lumière et de la vie de Celui qui est.

Et tout ce qui m'avoit été caché jusqu'alors se dévoiloit à mes regards, qui n'arrêtoit plus la matérielle enveloppe des essences.

Dégagé des entraves terrestres, je m'en allois de monde en monde, comme ici-bas l'esprit va d'une pensée à une pensée ; et, après m'être plongé, perdu, dans ces merveilles de la puissance, de la sagesse et de l'amour, je plongeois, je me perdois dans la source même de l'amour, de la sagesse et de la puissance.

Et je sentois ce que c'est que la patrie ; et je m'enivrois de lumière, et mon âme, emportée par des flots d'harmonie, s'endormoit sur les ondes célestes, dans une extase inénarrable.

Et puis je voyois le Christ à la droite de son Père, rayonnant d'une gloire immortelle.

Et je voyois aussi comme un agneau mystique immolé sur un autel ; des myriades d'anges et les hom-

mes rachetés de son sang l'environnoient, et, chantant ses louanges, ils lui rendoient grâces dans le langage des cieux.

Et une goutte du sang de l'Agneau tomboit sur la nature languissante et malade, et je la vis se transfigurer ; et toutes les créatures qu'elle renferme palpitèrent d'une vie nouvelle, et toutes élevèrent la voix, et cette voix disoit :

Saint, Saint, Saint, est celui qui a détruit le mal et vaincu la mort.

Et le Fils se pencha sur le sein du Père, et l'Esprit les couvrit de son ombre, et il y eut entre eux un mystère divin, et les cieux en silence tressaillirent.



UNE VOIX DE PRISON

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les personnes qui ont lu les *Amschaspands et Darvands* connoissent déjà la plupart des pièces dont se compose ce recueil, lequel en contient aussi d'inédites. On nous a témoigné le désir qu'elles fussent publiées à part, dans le même format que les *Paroles d'un croyant,* avec lesquelles elles ont une sorte de parenté et quant au fond et quant à la forme. Nous nous sommes d'autant plus volontiers rendu à ce désir, que nous avons cru par là contribuer à la réalisation du bien que s'est proposé pour but l'au-

teur de l'ouvrage d'où elles sont extraites. Ces pièces ont été composées dans la prison de Sainte-Pélagie. Cette circonstance explique le titre sous lequel nous les reproduisons.

UNE

VOIX DE PRISON

I

Va, et dis-leur ce que tes yeux ont vu.

Ils ne m'écouteront pas, Seigneur.

Qu'importe qu'ils t'écoutent? Les bons t'écouteront, et ta parole, empreinte invisiblement dans les autres, leur apparoîtra toute vivante quand le feu de ma colère les pénètrera.

Seigneur, vous le savez, je suis vieux et je n'ai plus de voix. Laissez votre serviteur reposer un peu avant qu'il s'en aille. Encore quelques instants, et il ne sera plus.

Et c'est pour cela qu'il n'en faut pas perdre ; c'est parce que le jour baisse qu'il faut se hâter. Ne cherche point le repos où il n'est pas : le repos viendra en

son temps. Souviens-toi de ceux qui, en se couchant dans la tombe, ont mis leur épée sous leur tête : l'épée, c'est le chevet des forts.

J'irai, Seigneur, où vous voudrez que j'aille ; ce que vous ordonnerez, je l'accomplirai ; je combattrai pour votre justice tant qu'un souffle me restera.

Va donc, et ne crains rien. Je serai près de toi dans ma force, je mettrai sur tes lèvres ce que tu devras annoncer.

La terre est recouverte d'une vapeur de crimes : j'enverrai la tempête pour la balayer.

Les hommes d'iniquité se réjouissent dans leurs œuvres ; ils croient leur puissance affermie à jamais. J'ai commandé à un petit ver d'en piquer la racine : demain l'arbre sera séché jusqu'au sommet.

Mon jour approche, il est là tout près.

Parle aux tyrans ; verse mes menaces dans leur oreille ; attache à leur âme la froide peur : qu'elle soit leur premier supplice.

Ils se sont dit que je n'étois pas : ils apprendront si je suis !

Parle aux oppresseurs ; enveloppe-les des plaintes, des gémissements, des cris de leurs victimes ; qu'ils les entendent dans leur sommeil et les entendent encore dans leur veille ; qu'ils les voient errer autour d'eux comme de pâles fantômes, comme des ombres livides ; que partout les suive l'effrayante vision ; que

ni le jour ni la nuit elle ne s'éloigne d'eux ; qu'à l'heure du crépuscule, lorsqu'ils s'en vont à leurs fêtes impies, ils sentent sur leur chair l'attouchement de ces spectres, et qu'ils frissonnent d'horreur.

Parle aux opprimés ; dis-leur que mon œil est ouvert sur eux, que la voix de leurs souffrances a monté jusqu'à moi, et que je la changerai en voix d'allégresse.

Dis-leur que, livrés aux hommes méchants, aux hommes d'égoïsme et de haine, ils triompheront d'eux par la justice et par l'amour.

S'il se pouvoit que le mal détruisît l'univers, il renaîtroit d'une seule larme du juste.

Parle à tous ceux qui pleurent, à tous ceux qui désirent selon le bien, qui, dans leurs prières, m'adressent ce vœu pur : Que votre règne arrive !

Il arrivera, je l'ai promis, je l'ai juré par moi-même.

Fils de l'avenir, cueillez des palmes, préparez des cantiques pour célébrer sa venue. Déjà les petits enfants sourient dans leur berceau, car ils l'ont aperçu dans leurs songes prophétiques.

Et Satan, au sein des ténèbres, tressaille d'une muette terreur ; à l'Orient mystérieux, là d'où s'épanche la vie, il a découvert un signe menaçant, quelque chose de splendide et de formidable, comme l'ombre de ma main.

II

Le soleil s'étoit levé brillant ; sa lumière ruisseloit sur les pentes des monts, perçoit les ombres noires des forêts, scintilloit, réfléchie par l'humide poussière qui recouvroit les fils légers, le réseau impalpable et mobile étendu sur les prés, les champs ; de fraîches odeurs, comme l'haleine des génies de la terre, embaumoient l'air calme ; des voix mystérieuses, épandues au loin, murmuroient des sons inconnus que l'oreille saisissoit à peine, dernier écho des songes de la nuit.

Vous êtes grand, Seigneur, dans vos œuvres.

Et je vis sortir de chaumières dispersées çà et là sur les coteaux, dans les vallons, des hommes âgés et d'autres plus jeunes, pâles, amaigris, courbés sous des instruments de labourage. Ils marchoient lentement, comme s'ils eussent traîné je ne sais quel poids interne. Quelquefois, s'arrêtant, leur regard contemploit toutes ces divines magnificences.

Et ils étoient tristes.

Gonflés d'une sève féconde, les arbres leur disoient : Voyez ces fleurs, bientôt elles se changeront en fruits qui mûriront pour vous.

Et ils étoient tristes.

La vigne disoit : J'élabore en secret dans mes rameaux un suc fortifiant qui vous ranimera, qui réchauffera vos membres glacés, quand l'hiver sera venu.

Et ils étoient tristes.

Les prairies disoient : Nous avons préparé un banquet pour vos brebis, vos taureaux, vos génisses ; amenez-les, ils vous rendront, en cent manières diverses, ce que nous leur aurons donné.

Et ils étoient tristes.

Et les guérets aussi disoient : Vos greniers sont-ils prêts ? Le jour, la nuit, nous travaillons pour les remplir. N'ayez aucun souci ni pour vous, ni pour vos femmes et vos petits enfants. Dieu nous a chargés de pourvoir abondamment à leurs besoins.

Et ils étoient tristes.

La Nature entière leur crioit :

Je suis votre mère ; venez, venez tous vous abreuver à ma mamelle intarissable.

Et ils étoient tristes, et leur poitrine s'élevoit et s'abaissoit, et de grosses larmes tomboient de leurs yeux.

Que veut dire cela, Seigneur? et qu'y a-t-il donc au fond du cœur de l'homme?

Ils sont tristes, parce que les fruits ne mûriront point pour eux ; parce que le suc de la vigne ne les réchauffera point en hiver ; parce qu'ils n'auront de

part ni à la toison de leurs brebis, ni au lait de leurs génisses, ni à la chair de leurs taureaux; parce que d'autres moissonneront les guérets où ils ont semé avec sueur et fatigue; que déjà ils entendent leurs petits enfants tout en pleurs dire : J'ai faim, et voient le cœur de celles qui leur donnèrent la vie se briser; parce qu'une race violente, sans amour, sans piété, s'est placée entre eux et la commune Mère, et qu'elle ne souffre point que leurs lèvres s'approchent de sa mamelle intarissable.

Et votre justice, Seigneur!

Elle aura son jour, n'en doute point; et ce sera un jour saint dans le ciel, et le jour d'une grande joie sur la terre.

III

Mon Dieu, ayez pitié du pauvre prolétaire!

Quand je naquis. mon père n'étoit plus. Un jour, le spectre décharné qu'on appelle Misère entra dans sa demeure : il lutta contre lui corps à corps, il lutta longtemps, mais enfin ses forces s'épuisèrent. Alors descendit l'Ange qui délivre, et, se penchant sur son chevet : Tu as, dit-il, accompli ta rude tâche en ce monde; maintenant passe à une meilleure vie.

Ma mère l'ensevelit de ses mains, puis elle resta seule. Seule, non ; le spectre étoit toujours là.

Son terme venu, elle m'enfanta avec de grandes douleurs en pleurant. Elle pleuroit, ma mère, car elle manquoit de langes pour envelopper son premier-né.

Après, elle pleura bien plus encore, voyant que son lait tarissoit faute de nourriture, et que la chaleur de son sein et sa faible haleine ne réchauffoient qu'à demi les pâles membres de l'enfant.

A force d'amour, en me donnant de sa vie, elle conserva la mienne. Travaillant le jour, la nuit, sans feu l'hiver, et l'été sous la tuile brûlante, son souci, durant ces longues heures, étoit de me préserver de tout ce qu'elle souffroit pour moi, et sa joie de me sourire.

Cependant je croissois. Elle redoubla d'efforts pour qu'un peu d'instruction m'aplanît les sentiers où j'aurois à marcher plus tard. Oh ! comme son cœur battoit, lorsque après l'école elle voyoit l'enfant revenir content et gai, comme on est à cet âge, vêtu de sa petite blouse serrée d'une ceinture de cuir, un berret sur sa blonde chevelure, son carton suspendu à l'épaule par un bout de filet !

Puis vint le temps de l'apprentissage. Je me réjouissois dans la pensée que bientôt je rendrois à celle de qui j'avois tout reçu quelque chose de ce

que sa tendresse inépuisable m'avoit donné. Je me voyois, dans mes rêves, lui apportant le fruit de mon premier travail, et lui disant : Mère, à moi le labeur maintenant, et à vous le repos.

Hélas ! elle avoit épuisé en peu d'années sa vie entière. Celui qui, du ciel, s'étoit fait le soutien, le consolateur de la pauvre veuve, la rappeloit à lui. Son déclin fut rapide. Elle s'éteignit enfin dans mes bras. Près de passer, ses lèvres muettes me sourioient encore, et son regard mourant me bénit une dernière fois.

Lorsqu'on la descendit dans la fosse, et que la terre en tombant rendit un son toujours, toujours plus sourd, mon Dieu, mon Dieu, vous seul savez ce qui se passa en moi.

Désormais seul en ce monde, j'y étois comme n'y étant pas, me nourrissant de mes souvenirs, de vagues rêveries et d'espérances tristes.

Un jour une lueur plus douce m'apparut au milieu de ces ombres. Sur ma route solitaire, la Providence guida une jeune fille orpheline comme moi. La rosée du printemps est moins pure que n'étoit son cœur. Après un premier regard, nos yeux se baissèrent, et notre silence seul parla. Nos âmes, se penchant l'une vers l'autre, s'unirent en ce moment pour jamais.

Non, le ciel, dans ses plus saintes joies, n'a rien au-dessus des heures ravissantes qui s'écouloient dans

nos entretiens. Je lui disois : Nul ne s'intéresse ni à toi ni à moi ; le monde est pour nous un désert. Pauvre petite tourterelle des bois, j'irai chercher ta nourriture, et je bâtirai un nid où tu reposeras à l'abri du froid et de l'orage.

Elle répondit : Et moi, occupée à d'autres soins pendant ton absence, je te délasserai au retour, de tes fatigues par mes caresses : mais, ô mon bien-aimé ! reviens vite.

Je me consumois dans mes désirs ; elle, plus sage, réprimoit mon ardeur, disant : Il faut songer à ceux qui viendront ; faisons-nous d'abord quelque épargne.

Le terme de cette longue attente approchoit, lorsque voilà le travail qui manque. On retranche sur le salaire, on retranche encore : prends cela ou meurs de faim.

Nous n'avons que nos bras, mais nos bras sont à nous ! Ainsi répondent les prolétaires. Ils se concertent pour vivre : on les jette en prison.

Justice des hommes, comme tu trembleras dans ta peur, quand se lèvera la justice de Dieu.

Le reste est un rêve funèbre.

Après des semaines de secret, je la revis deux fois, trois peut-être, à travers les grilles du cachot. La dernière fois, ses yeux creusés brilloient d'un feu étrange, ses genoux fléchissoient, elle se soutenoit à peine.

Puis, je ne la revis plus.

O ma mère! O ma bien-aimée! Est-ce vous que j'aperçois là-haut dans cette lumière? Qui m'appelle? Est-ce vous? Ne me quittez pas, oh! ne me quittez pas! Je sens mes liens qui se brisent : un moment, un moment encore, et nous serons réunis.

Mon Dieu, ayez pitié du pauvre prolétaire!

IV

Dans une salle vaste et sombre, autour d'une table recouverte d'un tapis vert parsemé de taches noires, des hommes étoient assis à quelque distance d'un autre qui paroissoit être leur chef.

Ses joues d'un jaune terreux reflétoient une lumière livide, qui rendoit plus sinistre encore l'oblique regard de ses yeux fauves. Son front pelé fuyoit en arrière : on eût dit une tête de vautour.

Et le Vautour disoit : Comment ferons-nous? Il n'est pas aisé de les atteindre, car il n'y a rien au fond; mais ils inquiètent nos maîtres, et nos maîtres nous ont dit : Que faut-il de plus? Le reste vous regarde.

Un des autres répondit : N'est-ce que cela? Eh bien, nous mentirons.

J'y pensois, dit le Vautour. Et puis j'ai mon coq

d'Inde, qui glousse et se courrouce si pathétiquement.

Cependant, si l'on ne nous croit pas ? La foi en nous est bien usée, et ce qu'ils appellent conscience se roidit davantage de jour en jour contre notre parole.

Que trois seulement nous croient, dit le premier, et cela suffira.

Oui, reprit le Vautour, mais voudront-ils croire ? Avant d'aller plus loin, il faut s'en assurer. Faisons-les venir.

Ils vinrent bientôt. Celui qui marchoit devant étoit comme masqué, et, lorsqu'il parloit, sa voix, sans accent, sans inflexions, ressembloit au son clair et mort d'un instrument de métal.

Le Vautour lui dit : Ceci est de confiance. Chacun de vous sait ce qu'il désire, et vous savez ce que je peux. Croirez-vous ?

Nous croirons tout, dit la voix de métal, et, de plus, impartialement, je ferai croire douze autres.

Bien ! dit le Vautour. Point de rouge au front, mais plus bas : comptez-y.

V

C'étoit un soir d'automne : une tiède brise venoit du couchant, souffle léger des mers endormies. Le

soleil flottoit à l'horizon dans un océan de vapeurs diaphanes. Des nuages d'un bleu sombre, fleurs aériennes, étaloient sur leurs bords des corolles de mille formes, teintes de couleurs sans nombre dont les nuances mélangées se perdoient dans un fluide d'or. Le goëland effleuroit de son aile les flots calmes, et, sur la grève, l'hirondelle marine poussoit son cri plaintif, seul bruit qu'on entendît avec celui de la vague expirante au pied des rochers. Au-dessus la masse noire de la prison projetoit au loin son ombre gigantesque.

Et peu à peu l'air devenoit comme une eau qui se trouble, et le crépuscule étendoit son voile toujours plus obscur sur le faîte du mont.

Une voix sortoit des entrailles de l'onde et s'élevoit vague, immense, semblable aux soupirs de l'Esprit de l'abîme; et des hauteurs du roc solitaire, une autre voix, se mêlant à cette voix, s'en alloit à travers la nuit mourir sur la plage déserte.

Et celle-ci disoit :

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre !

Parce que je t'aimois, ô ma patrie ! parce que je te voulois grande, heureuse, ceux qui te trahissent m'ont jeté dans ce cachot.

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre !

Elle est libre et se rit d'eux, vils esclaves de leur bassesse même, serfs infâmes de la peur, à jamais ensevelis dans leur lâcheté et murés dans leurs crimes.

Ce qu'ils ont là en leur puissance, qu'est-ce ? Rien. Aujourd'hui un peu de chair, demain une poignée de cendres.

Leurs verrous arrêtent-ils ma pensée, mon amour ? M'empêchent-ils d'être au milieu de vous, frères ? et votre vie, n'est-ce pas ma vie ?

Quand vous souffrez, je souffre avec vous ; quand vous luttez, je lutte avec vous : il y a comme un souffle invisible qui passe de vous en moi, et de moi en vous. Qu'ils le saisissent s'ils peuvent !

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre !

La voix se tut quelques instants, ensuite elle reprit :

Comme au dehors tout se tait, tout repose ! Au milieu de ce silence, quelque chose en passant effleure l'ouïe attentive : est-ce un son, ou le rêve d'un son ?

Tandis que la terre, les eaux et les airs assoupis se peuplent de songes, que la vie se ranime au sein du sommeil, dans ses mols embrassements, mes souvenirs à moi se réveillent et m'emportent dans les temps qui furent et ne seront plus jamais.

Que le soleil étoit beau et la nature riante ! Qu'elle

étoit vive et douce et pure la joie de l'enfant assis près de la haie d'églantiers et d'épine odorante, prêtant l'oreille au vague murmure des feuilles agitées, des jeunes rameaux qui plient et se relèvent, ou s'égarant dans le taillis épais, déchiré par les ronces, ou poursuivant, la main à demi avancée, tremblant et respirant à peine, l'insecte au long corsage, aux ailes transparentes, sur les joncs des bords de l'étang !

Nul regret dans le passé, nul souci dans l'avenir : de limpides horizons semés parfois de légers nuages, que bientôt chassoient des brises parfumées.

Te souvient-il, ma sœur, de nos courses du matin sur l'herbe baignée de rosée, de nos jeux dans les bois, et des nids auxquels, presque en larmes, tu me défendois de toucher, à cause de la pauvre mère ?

Et les jours et les ans s'écouloient, et, retirée en elle-même, émue de tristesses et de joies inconnues, l'âme étendoit ses ailes mystérieuses sur une vie nouvelle près d'éclore.

Et après les rêves enchantés, les ardeurs, les tendresses, les enivrements du jeune âge, vinrent les sévères devoirs de l'homme, le grand, le saint combat, où tomber c'est vaincre, où mourir c'est revivre.

Et ils sont tombés, et ils ont vaincu, ceux que je vis frappés de la balle ou percés à terre par l'épée du lâche.

Et ils sont tombés, et ils ont vaincu, ceux encore

qui, en murmurant d'une voix éteinte le nom de la patrie, expirèrent, après de longues tortures, sur la paille des cachots.

Troupe glorieuse des forts, vous êtes là près de moi, et vous me dites : Entends-tu, frère, les vieux martyrs qui d'en haut nous appellent ? Couronnés de splendeur, ils s'en vont, messagers divins, de sphère en sphère, chantant le cantique de l'avenir.

Une vertu émane d'eux, pénètre au cœur du peuple, et ses battements deviennent plus pressés, et la terre et les cieux tressaillent, et les mondes, palpitant au sein de l'immensité, se disent l'un à l'autre : Une grande justice va se faire ; avez-vous senti passer le souffle de Dieu ?

La voix se tut de nouveau, comme perdue dans le vague de l'espace. Puis, tout à coup, vibrant avec force :

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre.

VI

Seigneur, vos décrets sont impénétrables. Qui a descendu dans les profondeurs de votre justice et dans les abîmes de votre science ?

Votre sagesse a des secrets cachés au fond de l'é-

ternelle lumière qui vous illumine intérieurement, et les plus élevées de vos créatures ressemblent au petit oiseau qui voltige sur les bords de l'Océan immense.

Toutefois, Seigneur, dans votre bonté, dans votre condescendance de père, permettez que votre serviteur vous supplie de dissiper un doute qui l'obsède et d'apaiser le trouble de son cœur.

Après les jours sombres et de violents orages, la terre reverdissoit, les arbres se couvroient de fleurs, l'espérance germoit dans tous les sillons. On n'entendoit que des voix qui disoient : Vous qui souffrez, essuyez vos pleurs, la source en va tarir enfin. Ne sommes-nous pas frères ? Nul, au temps de la moisson, ne s'en ira le soir les mains vides et l'âme triste.

La patrie grande et forte relèvera sa tête humiliée ; la loi règnera souverainement dans sa majesté inviolable, et la liberté fleurira sur les derniers débris d'institutions iniques.

Seigneur, n'est-ce pas là ce qu'on disoit ?

Mais vous aviez d'autres desseins.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Seigneur, voilà ce qui me trouble et ce qui trouble

aussi beaucoup d'autres. Les peuples se regardent avec étonnement, et ils se demandent où donc est votre justice, où est votre providence?

Qu'ils se demandent plutôt s'ils étoient prêts, si le monde étoit prêt pour le bien qu'ils appellent et que je leur réserve.

Qu'est-ce que le droit ? Le savent-ils ? Savent-ils ce qu'est le devoir ? En ont-ils en eux la racine ? Ils veulent la liberté, et ne savent pas que la liberté, c'est l'oubli de soi, le dévouement mutuel ; que la liberté, c'est l'amour. Non, il leur falloit encore cette épreuve.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Fils du temps, tout te paroît long : va, et redis aux peuples ce que tu viens d'entendre.

VII

Quelques rayons de soleil, glissant à travers les vases de fleurs posés en dehors de l'étroite fenêtre, pénétroient dans la petite mansarde, et, reflétés par le papier d'une teinte jaune qui recouvroit les murs,

veloutaient d'un rouge d'or les objets noyés dans une moelleuse lumière.

Une jeune fille, simple en ses vêtements, parée de ses seuls cheveux ondoyants comme les plantes suspendues aux parois des rochers, qui se soulèvent et retombent au souffle de la brise, suivoit avec l'aiguille les contours d'un dessin tracé sur une toile légère. Son visage étoit pâle; il y avoit, non de la tristesse, mais une sorte de rêverie mélancolique et vague dans ses yeux que voiloient de longs cils noirs, et sur son front une pureté céleste.

Quelquefois elle cessoit un moment son travail, sa tête virginale se relevoit comme un lis sur sa tige flexible, et ses regards, étrangers aux choses du dehors, se replioient en elle-même et contemploient là tout un monde visible à elle seule.

Égarés au loin sur des perspectives indéfinissables, ils s'alloient perdre en des horizons perdus eux-mêmes dans l'indécise lueur de l'espace sans bornes. Une nature dont la nôtre n'est que l'ombre étaloit et ses riches couleurs et ses formes ravissantes, et de son sein fécond s'exhaloit, pure, suave, une haleine de vie qu'aspiroit avec volupté l'innombrable multitude des êtres.

Et l'air, animé par la voix de ces êtres, palpitoit: des mers, des lacs, des fleuves, des savanes, des rochers, des bois, sortoient toutes ensemble les mille et

mille voix dont se formoit cette voix universelle, et, s'unissant et se pénétrant, leur divine harmonie, propagée en tous sens dans les plaines éthérées, y dérouloit ses ondes immenses.

Et, retirée en elle-même plus avant encore, la jeune fille entendoit au dedans de son âme, dans ses secrètes profondeurs, des sons mystérieux et des paroles qui ne sont point de la langue des hommes. Alors, tout le reste se voiloit; sa pensée saisissoit ce qui n'a point de forme apparente, son amour embrassoit une beauté invisible près de laquelle toutes les autres s'effacent, et mouroit et renaissoit par un flux et reflux du feu qui consume la vie et qui la renouvelle, qui est la vie même dans son impérissable essence.

Et le temps s'évanouissoit avec les réalités fugitives dont il mesure la rapide durée, et, plongée en celui de qui tout sort, vers qui tout revient, l'âme s'abreuvoit de lui dans le calme enivrant d'une ineffable extase.

VIII

Un jour Satan rassembla les siens et leur dit : Nous avons beau tenter les hommes de mille manières, les pousser sur la pente où l'on descend si vite, notre œuvre avance peu ; ce que nous gagnons

d'un côté, nous le perdons de l'autre. D'où vient cela ?

Chacune des puissances infernales, se vantant elle-même, accusoit les autres, de sorte que, la colère et la haine s'allumant, on n'entendit bientôt plus que des sons discordants, des cris aigus, le sifflement d'haleines embrasées, mêlé d'accents de fureur, de menaces et de blasphèmes. Un combat horrible alloit s'engager dans les gouffres ténébreux, lorsque, le roi des légions tombées se dressant tout à coup, sa voix formidable et lugubre gronda comme un tonnerre souterrain.

Silence ! dit-elle ; et le silence se fit.

Ce que vous ne savez pas, reprit Satan, je le sais, moi. Nos efforts ont été en partie stériles, parce que, mal concertés, ils ont manqué d'ensemble. Chacun de vous, selon ses caprices, a semé ici et là, au hasard, sans calcul et sans prévoyance, et c'est pourquoi, au temps de la moisson, nous avons eu des épis et point de gerbes.

S'il continuoit d'en être ainsi, autant vaudroit céder l'empire. Croyez-vous que Satan s'y résolve ? Non, éternellement non !

Je veux bâtir la cité du mal, j'en veux jeter les fondements sur cette terre que me dispute une Puissance rivale.

Pour cela, sans doute, il faut de l'audace ; mais il

faut aussi de la prudence. Ne précipitons rien. Etablissons d'abord un centre d'où rayonne notre action, d'où elle s'étende de proche en proche et s'insinue, par mille voies diverses, jusqu'aux extrémités de ce grand corps qu'ils appellent société. Soufflons dans ses entrailles le feu qui nous pénètre, et qu'il les dévore lourdement.

Des acclamations forcenées accueillirent ces paroles de Satan.

Et la terre, prise d'un soudain frisson, tressaillit; et le soleil se voiloit, et l'air s'obscurcissoit; des cimetières s'élevoient pesamment des vapeurs livides, grises et rousses, et l'on entendoit dans le lointain, comme des glas funèbres.

Et dans le lieu le plus bas d'une vaste cité, dans une sorte de cloaque d'où s'exhaloit une odeur d'immondices, je vis une multitude que je ne saurois nommer. Ces figures horribles avoient les traits de l'homme mais n'en avoient pas l'expression. Leurs fronts déprimés, leurs joues terreuses, quelquefois striées de rouge ou semées de plaques violettes, portoient l'empreinte hideuse du crime lâche et du vice brutal. On lisoit dans leurs yeux ardents ou vitrés, dans leurs obliques regards, tous les instincts de la bête de proie, la méchanceté basse, l'astuce, la ruse, quelque chose du serpent et quelque chose aussi de l'hyène.

Il y en avoit de toutes les sortes et de toutes les apparences, depuis le mendiant couvert de haillons, jusqu'à celui qui étale sur des habits splendides des signes prostitués d'une gloire menteuse et d'un honneur infâme.

D'un siége élevé, l'un d'eux, environné de chefs subalternes endurcis aux peines de l'enfer, dictoit à la foule ses ordres. Il la divisa en deux bandes. L'une devoit se montrer au grand jour, l'autre se glisser invisible dans les lieux publics et jusque dans le secret, partout sacré, du foyer domestique ; et il leur fut commandé d'agir de concert, de se soutenir et de s'aider mutuellement.

Je ne sais quoi de repoussant comme le sourire du mal plissoit les lèvres de celui qu'entouroient silencieuses toutes ces larves humaines.

A celles destinées à se cacher dans l'ombre, il dit :

Voici quels seront vos dieux : le mensonge, le parjure, l'hypocrisie, la corruption. Vous répandrez partout les soupçons, la défiance. Quelquefois aussi vous endormirez, pour la mieux conduire à vos fins, la simplicité crédule. Vous tromperez et vous trahirez. Vous fouillerez les cœurs pour y découvrir les germes du vice qu'ils peuvent recéler, et au prix convenu, vous fournirez à chacun sa pâture. Procédez avec art, attirez, engagez, voilà les conséquen-

ces, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de retour. Et les besoins aussi, les besoins extrêmes, vous seront un puissant moyen. Vous direz à la faim : Vends-moi celui-ci, celui-là, et si elle hésite, vous montrerez au père la fosse béante qui attend sa femme, ses enfants, et vous ferez retentir leurs cris d'angoisse à son oreille. Vous tendrez vos piéges sous les pas de l'homme candide, vous lui suggérerez des choses auxquelles il ne songeoit en aucune façon, vous le pousserez en des voies périlleuses, et si vous échouez, comprenez bien ceci, vous créerez ce qui n'est pas. Allez. Et il leur jeta des pièces d'or, sur lesquelles ils se ruèrent avidement.

Aux autres il dit :

Vos dieux, à vous, seront la violence et la menace. Vous menacerez le foible, le pauvre, vous le désolerez de vos persécutions, vous lui ôterez le morceau de pain qu'il a trempé de ses sueurs, s'il ne se prête aveuglément à tout ce que vous voudrez de lui.

Qu'on obéisse avec la muette docilité de la bête de somme. Qu'on pense comme nous, ou qu'on ne pense point, ou qu'on porte la peine d'une pensée rebelle.

Je vous ai choisis pour une œuvre conforme à votre nature. Vous aurez vos fêtes, où il y aura des pleurs, des blessures, du sang, du sang qui coulera sans danger pour vous, sans qu'on vous résiste, car c'est là notre courage à nous.

Cela dit, tous se dispersèrent, et la grande cité fut comme un arbre au pied duquel on a versé un liquide poison qu'il absorbe par ses racines, et qui, montant avec la séve, flétrit ses fleurs, ses fruits, ses feuilles, et gangrène ses branches desséchées.

Et il me sembloit que j'étois livré à un rève horrible, quand tout à coup un bruit confus me tira de ma stupeur. C'étoient des voix de colère mêlées de craquements comme des membres brisés, des plaintes déchirantes et des rires sauvages, et je vis une foule de jeunes gens, d'enfants, meurtris, ensanglantés, qu'on pressoit et qu'on entassoit dans le cloaque d'où les bandes enivrées de l'esprit de Satan étoient sorties, et les portes bardées de fer s'ouvrirent et elles se refermèrent, et il se fit un affreux silence.

Et je fus transporté dans une salle obscure. Je reconnus celui qui commandoit en ce lieu ; il n'étoit pas seul : près de lui s'empressoient et se serroient des spectres noirs avec lesquels il se concertoit à voix basse.

Et, après un peu de temps, les spectres noirs se retirèrent. Je voulus les suivre, mais ils disparurent dans des passages sombres et tortueux, où l'air corrompu m'étouffoit.

Comme je méditois ces choses en moi-même, affaissé de tristesse et rempli d'effroi, voilà que cette

même foule que j'avois vu traîner dans le cloaque reparoît à mes yeux, toujours investie des mêmes larves hideuses. Elles la poussoient, par une entrée étroite et basse, dans une sorte d'antre où j'aperçus des visages sinistres tels qu'on en voit sur l'échafaud autour du patient, et j'entendis des sons aigus et rauques, et des moqueries féroces, et d'exécrables imprécations, et je me sentis plongé dans une vapeur épaisse et d'une odeur fade semblable à celle qui s'exhale des tombes, et j'étois près de défaillir.

Et ceux qu'on avoit jetés là pâlissoient d'heure en heure, et s'affoiblissoient et se courboient. L'air refusoit d'entrer dans leur poitrine haletante, et leurs os se choquoient comme des os de squelette, et l'on voyoit, le matin, sans cortége, sans prières, emporter en silence quelque cercueil fugitif.

Et de mon âme, remplie d'une indicible angoisse, ce cri s'échappa :

Seigneur, Satan auroit-il vaincu ?

Et une voix me dit : Regarde !

Et je levai les yeux, et vis dans la lumière divine les martyrs qui sourioient.

IX

C'étoit le jour Saint-Sylvestre, le jour qui clôt cette série presque sans mélange de vaines pensées, d'espérances trompeuses, de soucis et de douleurs, qu'on appelle l'année.

Mon âme prise de tristesse cherchoit Dieu, pour se reposer en lui quelques instants et y puiser, avec un peu de calme, les forces nécessaires du travail de la vie.

Une église étoit là, j'y entrai ; et, comme je me recueillois en moi-même, tout à coup des paroles interrompues, brisées, frappèrent mon oreille. La voix qui jetoit cette espèce de cri ne sortoit pas de la poitrine, elle résonnoit entre les os du crâne, sèche et perçante, semblable au cri aigu d'un verrou qu'on pousse, ou de clefs qui se choquent dans la main d'un geôlier.

Et mes regards se portant du côté d'où venoit la voix, j'aperçus un homme âgé, maigre, de petite taille, dont les cheveux plats retomboient à la hauteur de ses lèvres pincées et minces, le long de ses joues creuses, et les yeux, recouverts de je ne sais quoi de transparent, scintilloient comme ceux de l'once.

Près de lui, à droite, étoit un esprit de lumière, à gauche une affreuse lémure.

L'esprit de lumière disoit : Sonde tes reins, compte, si tu peux, les iniquités amassées au fond de ta conscience, tant d'infâmes abus de ton pouvoir, d'innocents sacrifiés aux passions de ceux qui distribuent les faveurs, les richesses. Qu'as-tu fait de la loi ? Qu'a été pour toi la justice ? Un calcul d'intérêt, rien de plus. Tu as trafiqué des souffrances et des pleurs, et de la vie du foible ; pour monter, tu as mis le pied sur son cadavre.

As-tu cru celer tes prévarications à Celui qui voit tout ? Quand tu mentois solennellement, crois-tu que Dieu ne t'entendît pas ? Crois-tu que son œil ne perçât pas le voile de ton hypocrisie détestable ? Insensé ! Le dernier de ses ministres te suivroit à l'odeur de crime qui s'exhale de toi, et tu as cru te cacher de lui dans la fange de ton âme.

La colère approche, la voilà tout près ; jette entre elle et toi un repentir, s'il t'en reste.

Et le prévaricateur se tordoit dans sa secrète angoisse ; il cherchoit en lui-même le repentir, et ne trouvoit que le remords, et, à côté du remords, la peur.

La lémure, à son tour, murmuroit : Laisse dire ce rêveur qui ne comprend rien à la raison d'État. Quel pouvoir subsisteroit avec ces scrupules ? Il est bon

que quelques-uns meurent pour le salut de tous, et la grande morale tue la petite.

N'est-il pas écrit dans ton Livre : Obéissez aux puissances établies ? Qui résiste aux puissances établies, qui les inquiète, est donc coupable. Tu les punis de cela, le reste est de pure forme.

Est-ce que les autres ne font pas comme toi ? Veux-tu qu'ils te dépassent ? Veux-tu qu'ils te ravissent la récompense du zèle ?

Tu as servi, sers mieux encore ; il est trop tard pour reculer. Perdras-tu donc tes complaisances, tes veilles soucieuses, tes nuits troublées par cette voix interne qu'on n'étouffe jamais ? Renonceras-tu au fruit convoité à l'instant où tu vas l'atteindre ?

La lémure, se penchant à l'oreille de l'homme maigre et sec, ajouta quelques mots plus secrets que je ne pus saisir. L'homme maigre et sec sembloit les recueillir avec une avidité convulsive. Je ne sais alors ce qui se passa en lui, mais je vis le front de l'ange de lumière s'obscurcir, ses yeux se détourner, une tristesse pleine d'horreur se peignit sur sa face, et, comme il s'élevoit dans les airs, cette parole résonna sous les voûtes sombres :

Maudit pour l'éternité !

X

Il avoit allumé près du talus, au coin du bois, un feu de bruyères, et, assis sur la mousse, le pauvre enfant, il réchauffoit ses mains à la flamme pétillante.

La fumée, jaunie par de fauves rayons qui glissoient entre les nuages, montoit dans l'air pesant. Il la regardoit onduler comme un serpent qui gonfle et déroule ses anneaux, puis s'épandre en nappes brunes, puis s'évanouir dans l'épaisse atmosphère.

Plus de chants dans le buisson, plus d'insectes ailés étincelants d'or, d'émeraude, d'azur, promenant de fleur en fleur leurs amours aériens : partout le silence, un morne repos, partout une teinte uniforme et triste.

Les longues herbes flétries blanchissoient penchées sur leur tige : on eût dit le linceul de la Nature ensevelie.

Quelquefois un petit souffle, naissant et mourant presque au même moment, rouloit sur la terre les feuilles sèches. Immobile et pensif, il prêtoit l'oreille à cette voix de l'hiver. Recueillie dans son âme, elle s'y perdoit comme se perdent le soir les soupirs de la solitude au fond des forêts.

Quelquefois aussi, bien haut dans les airs, une nuée d'oiseaux d'un autre climat passoit au-dessus de sa tête, poussant des cris semblables aux aboiements d'une meute. Son œil les suivoit à travers l'espace, et, dans ses vagues rêveries, il se sentoit entraîné comme eux en des régions lointaines, mystérieuses, par un secret instinct et une force inconnue.

Enfant, déjà tu aspires au terme : prends patience, Dieu t'y conduira.

XI

C'étoit au milieu de la nuit, d'une nuit sombre, pleine d'horreur, et je ne dormois pas, et je ne veillois pas non plus ; mon âme erroit en des régions que je ne saurois dépeindre, obscures, froides, tristes, où passoient et repassoient non des êtres, mais des fantômes d'êtres.

Soudain il me sembla qu'un souffle m'emportoit sur des pentes escarpées, entre des roches nues, semées çà et là comme les ruines d'un monde écroulé ; et l'air devenoit moins épais, et je ne sais quelle pâle lueur éclairoit au-dessous une plaine couverte d'une grande multitude.

Elle alloit et venoit, agitée d'un mouvement confus, pareille à une mer dont les flots, que poussent et repoussent des vents opposés, se croisent en tous

sens, et, se brisant sur le rivage, y laissent une longue bande d'écume sale.

Et celui dont le souffle m'avoit porté là me dit :

Ainsi deviennent les peuples en qui la vie d'en haut s'est éteinte, où chacun, courbé vers la terre, n'aspire qu'à ce qu'elle peut donner, n'a de règle que ses convoitises, de but que soi.

Vois cette poussière d'hommes : ce fut autrefois une nation. Qu'en reste-t-il ?

Plus de lien, plus de croyances, plus de commune pensée, plus d'amour ; tout est mort en elle, excepté les appétits de la bête ; elle a tout perdu, jusqu'à l'instinct de ses destinées.

Cherche en elle quelque trace du sentiment d'elle-même, de dignité, d'honneur, d'élan généreux, de ce qui fait qu'on meurt pour mériter de vivre ; frappe sur sa poitrine, elle sonne creux.

Je l'ai livrée pour son châtiment au génie même de la bassesse, à la plus abjecte tyrannie qui ait jamais étouffé dans sa fange un peuple qui n'en est plus un.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Il y avoit dans la voix moins encore de reproche que de douleur et de tristesse amère.

Après un court silence : Qu'y a-t-il là, dit-elle, qui soit de l'homme ? Regarde : cela se meut ; mais les brutes aussi se meuvent, et les vers se meuvent.

Peuple naguère si grand, que tous les autres contemploient marchant sur les hauteurs, et, couronné de lumière, leur ouvrant la route de l'avenir, qu'es-tu devenu ? Qu'as-tu fait de mes dons ?

Ma main t'avoit béni, j'avais versé en toi une vertu puissante, je t'avois choisi pour accomplir mon œuvre.

Et maintenant !

Mais tu n'es pas descendu de toi-même ; on t'a lié pendant ton sommeil, puis on t'a roulé sur la pente.

Sans défiance et sans prévoyance, tu as bu à la coupe envenimée qu'on te présentoit : c'est pourquoi tu revivras.

Qui jamais prévalut contre moi ?

J'ai déposé au fond du mal même le germe impérissable de biens qui se développent en leur temps, comme sur le lit des mers j'ai semé une moisson invisible de plantes, qui peu à peu montent du fond de l'abîme et s'épanouissent à sa surface.

XII

L'automne n'a point de plus belles journées. La mer scintilloit au soleil ; chaque goutte d'eau reflétoit, comme une pointe de diamant, une lumière blanche et pure, que l'œil supportoit à peine. Du village déserté, hommes, femmes, enfants, arrivoient en foule sur les dunes, où, mêlé au thym, l'œillet sauvage, aux fleurs violettes, exhaloit son parfum de girofle.

Munis de paniers, de légers filets, de pelles et de longs bâtons armés d'un crochet de fer, ils attendoient que la marée laissât à découvert la vaste grève et ses rochers, pour recueillir le riche butin préparé par la Providence, le lançon argenté qui glisse dans le sable humide, les crabes voraces, et les homards aux larges pinces, et la crevette, et la moule nacrée, et les coquillages de toute sorte.

Vers le soir, à l'heure où le flux accourt comme un fleuve gonflé par les pluies, la troupe joyeuse regagnoit le village. Mais tous n'y revinrent pas.

Plongée dans les songes de son cœur, une jeune fille s'étoit oubliée sur un rocher lointain. Lorsqu'elle sortit de sa rêverie, le flot déjà serroit le rocher de ses nœuds mobiles, et montoit, et montoit toujours.

Personne sur la grève, point de secours possible.

Que se passa-t-il alors dans l'âme de la vierge ? Nul ne le sait, c'est resté un secret entre elle et Dieu.

Le lendemain on retrouva son corps. Elle avoit noué aux algues pendantes ses longs cheveux noirs, sans doute pour n'être pas emportée par la houle, pour reposer dans la terre bénite près des siens.

Une croix de bois marque dans le cimetière le lieu où elle dort. Souvent une de celles qui furent ses compagnes, agenouillée sur le gazon, prie pour elle, et, le cœur ému de souvenirs tristes, s'en va, le front baissé, en essuyant ses pleurs.

XIII

Il faisoit une chaleur pesante. Un homme aperçut, au bas d'un coteau, une vigne chargée de grappes, et cet homme avoit soif, et le désir lui vint de se désaltérer avec le fruit de la vigne.

Mais entre elle et lui s'étendoit un marais fangeux qu'il falloit traverser pour atteindre le côteau, et il ne pouvoit s'y résoudre.

Cependant la soif le pressant, il se dit : Peut-être que le marais n'est pas profond ; qui empêche que je n'essaye, comme tant d'autres ? Je ne salirai que ma chaussure, et le mal, après tout, ne sera pas grand.

Là-dessus, il entre dans le marais, son pied enfonce dans la boue infecte, bientôt il en a jusqu'au genou.

Il s'arrête, il hésite, il se demande s'il ne seroit pas mieux de retourner en arrière. Mais la vigne et ses grappes sont là devant lui, et il sent sa soif qui augmente.

Puisque j'ai tant fait, pourquoi, dit-il, reviendrois-je sur mes pas ? Pourquoi perdrois-je ma peine ? Un peu plus de fange, ou un peu moins, cela ne vaut guère désormais que j'y regarde. J'en serai quitte, d'ailleurs, pour me laver au premier ruisseau.

Cette pensée le décide ; il avance, il avance encore, enfonçant toujours plus dans la boue ; il en a jusqu'à la poitrine, puis jusqu'au col, puis jusqu'aux lèvres ; elle passe enfin par-dessus la tête. Étouffant et pantelant, un dernier effort le soulève et le porte au pied du coteau.

Tout couvert d'une vase noire qui découle de ses membres, il cueille le fruit tant convoité, il s'en gorge. Après quoi, mal à l'aise, honteux de lui-même, il se dépouille de ses vêtements, et cherche de tous côtés une eau limpide pour s'y nettoyer. Mais il a beau faire, l'odeur reste ; la vapeur du marais a pénétré sa chair et ses os, elle s'en exhale incessamment et forme autour de lui une atmosphère fétide. S'approche-t-il, on s'éloigne. Les hommes le

fuient. Il s'est fait reptile, qu'il aille vivre parmi les reptiles.

XIV

Mon père, le travail est rude aujourd'hui ; le hoyau rebondit sur la terre desséchée ; le soleil darde des rayons de feu ; soulevée par le vent du midi, la poussière tourbillonne dans la plaine.

Mon fils, celui qui envoie les souffles brûlants envoie aussi les nuées humides. A chaque jour sa peine et son espérance, et, après le travail, le repos.

Mon père, voyez ces pauvres plantes, comme elles languissent, comme leurs feuilles jaunies s'abaissent le long de la tige affaissée sur elle-même.

Elles se relèveront, mon fils ; pas un brin d'herbe n'est oublié ; il y a toujours pour lui dans les trésors célestes des pluies fécondes et de fraîches rosées.

Mon père, les oiseaux se taisent dans le feuillage ; la caille, immobile aux creux du sillon, ne rappelle même plus sa compagne ; la génisse cherche l'ombre, et le taureau, les jambes repliées sous son corps pesant, le col tendu, dilate ses larges naseaux pour aspirer l'air qui lui manque.

Dieu, mon fils, rendra aux oiseaux leur voix, aux

taureaux et aux génisses leurs forces épuisées par cette chaleur ardente. Déjà glisse sur les mers la brise qui les ranimera.

Mon père, asseyons-nous sur la fougère au bord de l'étang, près de ce vieux chêne dont les branches pendantes effleurent doucement la surface des eaux. Comme elles sont calmes et transparentes ! Comme les poissons s'y jouent gaiement ! Les uns poursuivent leur pâture ailée, pauvres moucherons qui viennent d'éclore ; les autres, levant la tête, semblent de leur bouche entr'ouverte, donner à l'air un mol baiser.

Mon fils, Celui qui a tout fait, a répandu partout ses dons inépuisables, et la vie, et la joie de la vie. Le mal n'est qu'apparent, le côté obscur de l'amour, une face du bien, son ombre.

Cependant, mon père, vous souffrez. Que de labeur, que de fatigue, afin de pourvoir à nos besoins ! N'êtes-vous pas pauvre ? Ma mère n'est-elle pas pauvre ? Ce sont vos sueurs qui m'ont nourri ; et fûtes-vous un seul jour assuré du lendemain ?

Qu'importe le lendemain, mon fils ? Demain est à Dieu ; confions-nous en lui. Qui se lève le matin ne sait pas s'il atteindra le soir. Pourquoi donc se troubler, s'inquiéter d'un temps qui ne viendra point peut-être ? Nous passons ici-bas comme l'hirondelle, cherchant chaque jour la vie de chaque jour, et

comme elle, quand l'hiver approche, une force mystérieuse nous attire en de plus doux climats.

Qu'est-ce que ceci, mon père? on diroit un mort serré dans son linceul, ou un enfant enveloppé de ses langes?

Mon fils, c'étoit un ver rampant, ce sera bientôt une fleur vivante, une forme aérienne, qui, diaprée des plus vives couleurs, montera vers les cieux.

XV

Oh! qui me rendra ma vallée natale et mes rochers, et les grands pins semés sur leurs pentes, et les prés verdoyants où, dans une eau limpide cachée sous l'herbe en fleur, mes pieds se mouilloient à la fonte des neiges!

Entre la terre et moi, pauvre enfant de la montagne, ils ont mis une épaisse muraille et des barreaux de fer.

Quand je parus devant eux, ils me dirent : De quoi vis-tu?

De mon travail; mais tous à présent le refusent, et je n'ai plus qu'à mourir de faim.

Tu meurs de faim! Délit. Et ta demeure? As-tu une demeure?

Toutes les portes m'étoient fermées faute d'argent,

le soir venu, je cherche un abri là où me conduit la Providence.

Tu n'as point de demeure ! Délit. La loi est expresse, la prison.

Imposteurs qui vous dites les disciples du Fils de l'homme, de celui qui, traversant ce monde, pauvre et abandonné, n'y eut pas une pierre pour reposer sa tête, voyez au-dessus de vous son image s'animer, sa bouche s'ouvrir avec une sainte colère, pour vous maudire et maudire vos lois.

Est-ce que l'air et le soleil ne sont pas à tous ? Est-ce que Dieu a bâti des geôles pour aucune de ses créatures ?

Pâtres de mon pays, réjouissez-vous dans vos humbles cabanes. L'indigence là n'est pas un crime, et le passant y trouve toujours un peu de lait et de pain noir pour apaiser sa faim, et des feuilles sèches pour reposer dessus.

Qu'ils s'écouloient heureux au milieu de vous, mes frères, les jours de ma jeunesse ! Comme mes pensers flottoient mollement dans le vague de l'âme assoupie, lorsque assis sur la pelouse, au pied d'une roche vêtue de mousse verte, j'aspirois l'odeur enivrante de nos plantes parfumées, et prêtois l'oreille au doux chant de la grive, au bruit du torrent qui rouloit et se brisoit sur les cailloux au fond du ravin !

Comme ces souvenirs se pressent en moi ! Je vois les nuages légers fuir sur les flancs des monts, se plier et replier en mille formes bizarres, puis monter vers leur crête et l'entourer d'un noir diadème.

Qu'est-ce là-haut que ce point perceptible à peine ? C'est l'aigle qui déploie dans l'immensité son vol puissant et calme. Il est libre, lui !

Et le chamois aussi est libre sur ses rocs solitaires, et l'ours est libre dans sa caverne, et l'oiseau dans les bois, et l'insecte dans l'herbe.

Oh ! que ne suis-je l'insecte dans l'herbe, l'oiseau dans les bois, l'ours dans sa caverne, et le chamois sur ses rocs solitaires !

Pas une seule créature qui n'aille et vienne comme il lui plaît, et ne respire sous le ciel un air que nul ne lui mesure.

Il n'en est pas ainsi du pauvre, le pauvre est proscrit, il est le paria de la Création.

Qui me l'eût dit, ô mon Dieu, que je pleurerois d'être homme !

XVI

Au fond d'une petite anse, sous une falaise creusée à sa base par les flots, entre des rochers où pendoient de longues algues d'un vert glauque, deux hommes,

l'un jeune, l'autre âgé, mais robuste encore, appuyés contre une barque de pêcheur, attendoient la marée qui montoit lentement, à peine effleurée par une brise mourante. Se gonflant près du bord, la lame glissoit mollement sur le sable, avec un murmure foible et doux.

Quelque temps après, on voyoit la barque s'éloigner du rivage et s'avancer vers la haute mer, la proue relevée, laissant derrière elle un ruban d'écume blanche.

Le vieillard, près du gouvernail, regardoit les voiles qui tantôt s'enfloient, tantôt s'affaissoient, comme des ailes fatiguées. Son regard alors sembloit chercher un signe à l'horizon et dans les nuées stagnantes. Puis, retombant dans ses pensées, on lisoit sur son front bruni toute une vie de labeur et de combat soutenu sans fléchir jamais.

Le reflux creusoit dans la mer calme des vallons où se jouoit la pétrelle, gracieusement balancée sur les ondes luisantes et plombées. Du haut des airs la mauve s'y plongeoit comme une flèche, et sur la pointe noire d'un rocher, le lourd cormoran reposoit immobile.

Le moindre accident, un léger souffle, un jet de lumière, varioit l'aspect de ces scènes changeantes. Le jeune homme, replié en soi, les voyoit comme on voit en songe. Son âme ondoyoit et flottoit au bruit

du sillage, semblable au son monotone et foible dont la nourrice endort l'enfant.

Soudain, sortant de sa rêverie, ses yeux s'animent, l'air retentit de sa voix sonore :

Au laboureur les champs, au chasseur les bois, au pêcheur la mer et ses flots, et ses récifs et ses orages !

Le ciel au-dessus de sa tête, l'abîme sous ses pieds, il est libre, il n'a de maître que soi.

Comme elle obéit à sa main, comme elle s'élance, sur les plaines mobiles, la frêle barque qu'animent les souffles de l'air !

Il lutte contre les vagues, et les soumet ; il lutte contre les vents, et les dompte. Qui est fort, qui est grand comme lui ?

Où sont les bornes de ses domaines ? Quelqu'un les trouva-t-il jamais ? Partout où s'épanche l'Océan, Dieu lui a dit : Va, ceci est à toi.

Ses filets recueillent au fond des eaux une moisson vivante. Il a des troupeaux innombrables qui s'engraissent pour lui dans des pâturages que recouvrent les mers.

Des fleurs violettes, bleues, jaunes, pourprées, éclosent en leur sein, et, pour charmer ses regards, les nuages lui offrent de vastes plages, de beaux lacs azurés, de larges fleuves, et des montagnes, et des vallées, et des villes fantastiques, tantôt plongées

dans l'ombre, tantôt illuminées de toutes les splendeurs du couchant.

Oh ! qu'elle m'est douce la vie du pêcheur ! Que ses rudes combats et ses mâles joies me plaisent !

Cependant, ma mère, quand, la nuit, le grain tout à coup ébranle notre cabane, de quelles transes votre cœur est saisi ! Comme vous vous relevez toute tremblante pour invoquer la Vierge divine qui protége les pauvres matelots !

A genoux devant son image, vos pleurs coulent pour votre fils poussé par le tourbillon dans les ténèbres, vers les écueils où l'on entend les plaintes des trépassés mêlées à la voix de la tempête.

XVII

Lamentation sur la race déchue, sur la race dont les autres disoient en levant la tête pour la contempler dans sa grandeur : Elle est digne d'être notre guide ; qu'elle marche la première, nous la suivrons comme le génie même de l'humanité.

Elle s'en alloit appelant les peuples à la vie nouvelle, leur enseignant par sa parole, par ses glorieux exemples, la loi qui relève les petits, fortifie les foibles, et les unit tous dans l'égalité sainte, la liberté, l'amour fraternel.

Les sceptres craquoient sous ses pieds, et les couronnes, roulant à terre, ressembloient au cerceau avec lequel se joue l'enfant.

Le soldat, laboureur divin, semoit sur les champs de bataille le salut des nations affranchies. Au seul bruit de sa venue, les fers de l'esclavage s'agitoient et se rompoient d'eux-mêmes ; quelque chose d'inconnu se remuoit en lui ; il commençoit à se sentir homme.

Telle qu'une fraîche brise du soir, l'espérance pénétroit sous le toit du pauvre ; des songes de paix et de joie le consoloient dans son sommeil ; il voyoit une forme radieuse lui sourire et sourire aux siens, et verser sur eux une rosée féconde, pareille à celle qui ranime les plantes qu'a flétries l'ardeur d'un ciel embrasé.

Partout les cœurs se dilatoient, s'ouvroient à l'allégresse ; partout ils palpitoient d'un mystérieux pressentiment.

Que l'horizon étoit riche et pur ! Comme le regard s'y reposoit doucement ! Comme les biens s'enchaînoient aux biens, sans fin, sans terme, au fond de ces limpides perspectives !

Soudain le spectre du passé, tout couvert d'une poussière fétide, sort de la tombe et se dresse devant le peuple libérateur. Il pose la main sur sa poitrine, et le sang se fige, et le cœur cesse de battre ; il lui

souffle son haleine, et le vertige le saisit, ses genoux chancellent, ses pensées se troublent ; il a perdu jusqu'au souvenir de ce qu'il étoit naguère, la sympathie qui le lioit aux autres, le sentiment de soi. Dégradé par la corruption, il livre stupidement ses pieds aux entraves et son col au joug.

Le voilà courbé vers la terre, et la creusant, et la fouillant, sans autre souci que de satisfaire une convoitise brutale ; et plus croît son labeur, plus il devient pour lui stérile. Il se fatigue et d'autres récoltent, pareil à l'animal immonde à qui l'on enlève, à peine découvert, le fruit qu'il a flairé dans le sol.

Lamentation sur la race déchue !

XVIII

Voici ce que j'ai dit, moi le Seigneur Dieu :

Malheur aux nations qui m'oublient, aux peuples qui rompent avec moi !

Parce que tu m'as banni de tes pensées et rejeté de ton cœur, que tu n'as voulu d'autre maître que toi-même ;

Parce que tu t'es enveloppé dans ton orgueil comme un roi de théâtre dans son manteau de pourpre ;

Parce que tu as choisi les sens pour tes conseils,

que tu as dit aux convoitises : Soyez ma loi; et à la matière : Sois mon bien ;

Parce que tu as renoncé à tout ce qui te faisoit grand ;

J'ai versé sur toi des ténèbres froides, pleines de vains fantômes ; je t'ai envoyé l'esprit de vertige, et l'esprit de mensonge, et l'esprit de peur.

Je t'ai ôté l'intelligence et jusqu'au désir de la liberté.

Du cloaque où croupissent et fermentent les balayures de tes cités, les consciences corrompues, les âmes pourries, j'ai fait monter ce qu'il y a de plus vil, de plus abject, de plus immonde pour dominer sur toi.

Je t'ai abaissé au-dessous de ce que jamais on vit de plus bas. Je t'ai courbé sous le fouet et le bâton : je t'ai rendu enviable le sort même de la bête de somme, qu'on n'enferme point en des cachots, qu'on ménage parce qu'elle a un prix.

Je t'ai jeté comme un jouet aux autres peuples, je t'ai livré à leur insulte et à leur risée. En passant, ils te regardent avec dédain gisant à terre, et te poussent du pied. Réponds-moi, est-ce assez d'opprobre ?

Une fièvre ardente dévore tes entrailles, et, pour trouver la source où s'apaisera ta soif, tu t'en vas

sous le soleil, pauvre insensé, fouillant et creusant le sable brûlant.

La faim dévore tes fils et tes filles ; on les a vues, pour vivre, ramasser dans la boue le pain de la prostitution.

Est-il une misère qui ne soit tienne ? une douleur qui ne pèse sur ton corps, sur ton âme, une honte que l'on t'ait épargnée ?

Mon joug t'importunoit, tu l'as secoué, tu m'as renié pour père : te voilà tel que tu l'as voulu, sans autre règle que tes appétits, sans autre lumière que leurs ténèbres, sans autre force que celle de tes muscles et de tes os.

Tu t'es fait brute, on te traite comme la brute. Ceux qui ont dit : Faisons de lui notre proie, enfoncent dans ta chair leurs ongles aigus. Crie à tes prophètes ; qu'ils te sauvent, s'ils peuvent.

Comprendras-tu enfin que la vie vient de moi, qu'elle est le souffle même de ma bouche ?

Ouvre les yeux, suscite en ton cœur une sincère repentance, et j'étendrai ma main, la main qui t'a frappé, et elle te relèvera, et tes oppresseurs à leur tour sentiront le poids de ma justice, et tu seras encore le peuple de mon choix, le peuple que tous les autres, dans l'attente de l'avenir mystérieux, regarderont avec espérance.

XIX

Ils se sont dit : nous détruirons le Bien, nous en étoufferons le germe même au fond des âmes. Que si quelqu'un ose élever la voix pour le défendre, pour en rappeler aux hommes le souvenir, nous l'ensevelirons dans nos cachots comme un malfaiteur, car nous avons la force, ou nous lancerons sur lui la meute affamée qui garde les abords du temple du Mal, qui, pour le morceau de pain qu'on lui jette dans la boue, aboie l'outrage et le mensonge.

Insensés ! et quand vous feriez aujourd'hui ce que la mort fera demain, auriez-vous donc vaincu ? Le Bien, est-ce un homme ? Le Bien, c'est moi, dit le Seigneur Dieu.

Lorsque le Juste, cloué sur la croix, expira entre deux voleurs, les puissants d'alors, les politiques, les hypocrites, ceux qui dévoroient le peuple comme on dévore un morceau de pain, crurent à leur triomphe. Le lendemain les échos, d'un bout de la terre à l'autre, se renvoyoient une voix de salut, sortie de la tombe du supplicié.

XX

Pourquoi courez-vous après des ombres ? Pourquoi oubliez-vous votre véritable fin ?

Des lueurs trompeuses, des voix mensongères vous attirent en des lieux stériles et désolés, où l'espérance elle-même s'éteint dans une nuit éternelle.

Les besoins de la chair, qui ne le sait ? doivent être satisfaits ; c'est la condition de l'existence. Mais les besoins, est-ce tout ? Les appétits, est-ce tout ?

N'êtes-vous que corps, pour chercher dans le corps le bien sans bornes, immense, auquel vous aspirez ?

Demain, que sera le corps ? Un peu de cendre. Il s'en va chaque jour vers la fosse. Est-ce là la route de vos désirs ?

La bête elle-même, ne s'ensevelit pas tout entière dans les sens et les jouissances des sens. Elle a des instincts plus élevés, des joies plus intimes. Elle vous montre de loin, sans le connoître, le but vers lequel vous devez marcher.

Voulez-vous descendre au-dessous d'elle? et si vous le voulez, de quoi vous plaignez-vous ? Se courbe-t-on si bas sans malaise? Peut-on combattre sa nature, la tuer sans souffrir ?

Ce spectre noir, informe et muet qui vous étouffe dans ses embrassements, savez-vous son nom ? Il s'appelle Matière.

Dis-leur ceci, car j'ai pitié de ce pauvre peuple :

Le corps, ce n'est pas l'homme, mais l'enveloppe de l'homme.

La vie, ce n'est pas le manger et le boire, mais l'intelligence et l'amour.

Les derniers êtres de la Création mangent et boivent, et cela leur suffit ; l'homme pense, aime, se dévoue, se donne, pour que je me donne à lui, et qu'il trouve en moi, dans le Vrai, dans le Bien, dans le Beau, l'aliment de son âme, de ce par quoi il vit réellement.

Qu'est-ce que le reste ? Peu de chose. Cherchez premièrement ma justice, et vous le recevrez de surcroît.

Malheur à qui erre au fond de la vallée, sur le bord des eaux croupissantes ! Les épis destinés à apaiser votre faim ne croissent pas dans la fange ; j'ai semé sur les lieux hauts le grain qui vous nourrira.

XXI

A l'heure où l'Orient commence à se voiler, où tous les bruits s'éteignent, il suivoit lentement, le

long des blés jaunissants déjà, le sentier solitaire.

L'abeille avoit regagné sa ruche, l'oiseau son gîte nocturne ; les feuilles immobiles dormoient sur leur tige ; un silence triste et doux enveloppoit la terre assoupie.

Une seule voix, la voix lointaine de la cloche du hameau, onduloit dans l'air calme.

Elle disoit : Souvenez-vous des morts.

Et, comme fasciné par ses rêves, il lui sembloit que la voix des morts, foible et vague, se mêloit à cette voix aérienne.

Revenez-vous visiter les lieux où s'accomplit votre rapide voyage, y chercher les souvenirs de douleurs et de joies qui ont passé si vite ?

Comme la fumée qui sort de nos toits de chaume et se dissipe soudain, ainsi vous vous êtes évanouis.

Vos tombes verdissent là-bas sous le vieux if du cimetière. Quand les souffles humides du couchant murmurent entre les hautes herbes, on diroit des esprits qui gémissent. Époux de la mort, est-ce vous qui tressaillez sur votre couche mystique ?

Maintenant vous êtes en paix : plus de soucis, plus de larmes ; maintenant luisent pour vous des astres plus beaux, un soleil plus radieux inonde, de ses splendeurs, des campagnes, des mers éthérées et des horizons infinis.

Oh! parlez-moi des mystères de ce monde que mes désirs pressentent, au sein duquel mon âme, fatiguée des ombres de la terre, aspire à se plonger. Parlez-moi de Celui qui l'a fait et le remplit de lui-même, et seul peut remplir le vide immense qu'il a creusé en moi.

Frères, après une attente consolée par la foi votre heure est venue. La mienne aussi viendra, et d'autres, à leur tour, la journée de labeur finie, regagnant leur pauvre cabane, prêteront l'oreille à la voix qui dit: Souvenez-vous des morts.

MÉLANGES

MÉLANGES

HYMNE A LA POLOGNE

Dors, ô ma Pologne, dors en paix, dans ce qu'ils appellent ta tombe : moi, je sais que c'est ton berceau.

Lorsque, délaissée, trahie, rendue de fatigue, épuisée de combats, ton front pâlit, tes genoux chancelèrent, ils tressaillirent d'une joie féroce et poussèrent un long cri, un cri sauvage, aigu comme le cri de l'hyène qui la nuit fait frissonner le voyageur sous sa tente.

Dors, ô ma Pologne, etc.

Tel que ces chevaliers qui sommeillent, revêtus de leur armure, sur les vieux tombeaux, le géant étoit

là couché sur la terre : ils jetèrent sur lui un peu de cette terre trempée de sang et dirent : Il ne se réveillera plus!

Dors, ô ma Pologne, etc.

Tes fils dispersés ont porté dans le monde les récits merveilleux de ta gloire. Ils ont raconté comment, tout à coup brisant le joug de tes oppresseurs, tu te levas semblable à l'ange que Dieu envoie, armé de son glaive, pour punir ceux qui se rient de la justice ; et le cœur des tyrans s'est troublé.

Dors, ô ma Pologne, etc.

Puis, quand ils ont dit tout ce que virent tes yeux avant de se fermer, l'indomptable courage des hommes, l'héroïque fermeté des plus foibles femmes, l'ardeur sainte des jeunes vierges, le dévouement religieux des prêtres, les petits enfants même se dégageant des bras de leurs mères, afin d'aller mourir pour toi, les peuples émus ont baissé la tête et se sont pris à pleurer.

Dors, ô ma Pologne, etc.

Tant de sacrifices, tant de travaux devoient-ils être stériles ? Ces martyrs sacrés n'auroient-ils semé dans les champs de la patrie qu'un esclavage éternel ? En seroit-ce fait à jamais de cette patrie vers laquelle

encore se tournent de loin les regards des pauvres exilés? N'en resteroit-il qu'une fosse couverte d'un peu d'herbe? Ah! dites-le, dites-le moi!

Dors, ô ma Pologne, etc.

Le lâche a égorgé en tremblant les guerriers sans armes; il a serré dans de vils fers leurs fortes mains; il a eu peur des femmes, peur des enfants même, et le désert a dévoré ceux qu'avoit épargnés le glaive. Pendant qu'ils s'enfonçoient dans la solitude, ou que pêle-mêle on les jetoit dans les abîmes de la terre, les murs des temples s'écrouloient sur les autels ensanglantés.

Dors, ô ma Pologne, etc.

Qu'entendez-vous dans ces forêts? Le murmure triste des vents. Que voyez-vous passer sur ces plaines? L'oiseau voyageur qui cherche un lieu pour se reposer. Est-ce là tout? Non, je vois une croix tournée vers l'Orient, elle marque le point où le soleil se lève, et sur le soir soupirent auprès des voix douces et mystérieuses.

Dors, ô ma Pologne, etc.

Regardez! Sur son front pâle, mais calme, est une confiance impérissable, sur ces lèvres un sourire léger. Qu'a-t-elle aperçu dans son sommeil? Seroit-ce

un vain rêve qui la trompe en fuyant? Non, la vierge divine, qu'elle proclama sa reine, est descendue d'en haut : elle a posé une main sur son cœur, et de l'autre, écartant le voile de l'avenir, la foi, debout derrière ce voile, lui a montré la liberté.

Dors, ô ma Pologne, dors en paix, dans ce qu'ils appellent ta tombe : moi, je sais que c'est ton berceau.

LA POLOGNE

Du côté où le soleil se lève, dans les plus longs jours, je voyois une multitude dispersée sur une terre riche et verdoyante, et partout où se tournoient mes regards, ils ne rencontroient que des fronts tristes, des lèvres sans sourire, des bouches muettes, des yeux fiers encore d'où s'échappoient quelques larmes furtives qu'ils sembloient chercher à retenir; car il y avoit là au milieu de cette grande désolation, des hommes armés épiant un prétexte de supplice, pour qui les pleurs étoient un crime inexorablement puni.

Et je me demandois : qu'est-ce que cela ?

Et il me fut dit : c'est un peuple martyr. En lui s'accomplit un mystère saint.

Il a été livré pour un temps à la puissance du mal, afin que, trempé dans sa souffrance comme le fer dans l'eau du torrent, il devienne l'épée qui vaincra le mauvais génie de l'humanité.

L'orgie infernale a dansé sur cette terre sanglante où chaque cœur a eu sa torture, chaque muscle sa douloureuse contraction : et il le falloit pour que le monde sût ce que c'est que la patrie et la perte de la patrie, pour que la justice, le respect des droits, l'amour paternel, l'horreur des tyrans, formassent le lien futur des peuples et fissent leur salut dans l'avenir.

Maintenant la victime est là, palpitante sous le couteau des prêtres de Satan. Mais Dieu ne la leur a pas livrée pour toujours. Quand l'heure connue de lui aura sonné, elle se redressera terrible comme la vengeance suprême, et, réveillées au bruit de ses fers qui se brisent, les nations émues s'écrieront : Béni, béni soit à jamais le peuple qui, ayant souffert avec constance pour tous les peuples, a été jugé digne de vaincre pour eux !...

LES MORTS

Ils ont aussi passé sur cette terre ; ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leur voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Pendant qu'ils passoient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards ; le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés ; ils le virent, et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Semblable à un rayon d'en haut, une croix, dans le lointain, apparoissoit pour guider leur course : mais tous ne la regardoient pas. Où sont-ils? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Il y en avoit qui disoient : Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent ? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide ? Nous ne le savons pas, nul ne le sait. Et comme ils disoient cela, les rires s'évanouissoient.

Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

y en avoit aussi qui sembloient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète ; et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantoient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous disparoissoient tels que le vaisseau que chasse la tempête. On compteroit plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtoient de passer. Où sont-ils ? Qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse étoit dans leur cœur : l'angoisse soulevoit leur poitrine, et, comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuroient. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Des lieux inconnus où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent incessamment :

L'une dit : *Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur : Seigneur écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra votre regard ? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense* [1].

Et l'autre : *Nous vous louons, ô Dieu ! nous vous bénissons : saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ! La terre et les cieux sont remplis de votre gloire* [2].

Et nous aussi nous irons là d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

1. De profundis.
2. Te Deum laudamus.

DE

L'ESCLAVAGE MODERNE

PRÉFACE

Plusieurs tirages de ce petit écrit ayant été promptement épuisés, une nouvelle édition est devenue nécessaire. Qu'on nous permette d'y joindre quelques courtes réflexions.

Notre dessein n'est pas de raconter ce qu'on a fait de la révolution de Juillet, de retracer, même sommairement, l'histoire de cette honteuse période. Le système du gouvernement, pendant ces dix années, peut se résumer en deux mots : se faire à tout prix accepter de l'Europe monarchique, et pour cela soumettre la politique extérieure de la France à celle des Puissances étrangères, c'est-à-dire sacrifier ses intérêts à leur intérêt ; attaquer et détruire progressivement à l'intérieur les libertés publiques, odieuses à

ces mêmes puissances, et établir ainsi entre elles et la dynastie du 7 août une communauté de principes qui les rende mutuellement solidaires.

Le premier point vient d'être expressément avoué par les publicistes de la cour, car on se croit assez fort pour n'avoir plus besoin de dissimuler la trahison même. Les preuves du second se trouvent par tout, dans les lois, dans les actes de l'administration, dans les greffes mêmes des tribunaux ordinaires et exceptionnels. En fait de tendances anti-nationales, d'attentats hardiment contre-révolutionnaires, ce qu'on reprochoit si justement à la Restauration n'est rien près de ce qu'on a vu depuis, près de ce que nous voyons tous les jours.

Il a fallu du temps, beaucoup de temps, pour que le pays pût croire à des projets d'abord hypocritement voilés, désavoués en paroles et activement poursuivis dans l'ombre, à la coupable résolution de transformer, sous des apparences mensongères de garanties constitutionnelles, un gouvernement libre en un gouvernement absolu, de ravir à la société ses conquêtes, de la faire reculer d'un demi-siècle et plus.

Deux choses ont contribué principalement à prolonger l'illusion à cet égard.

Une opposition turbulente qui, en inquiétant sur ses intérêts matériels une partie nombreuse de la population, a permis au Pouvoir de s'en présenter comme le protecteur, et d'écarter de la sorte les résistances qu'auroient sans cela rencontrées ses usurpations ;

Une confiance aveugle dans la vigilance et le patriotisme des corps institués pour défendre le sacré dépôt des droits de la Nation.

Il étoit naturel qu'au sortir d'une crise qui avoit ébranlé tant d'existences, on s'effrayât de certaines tentatives violentes dont on ne concevoit nettement ni la nécessité ni le but, et auxquelles même le Pouvoir, s'aidant de quelques folles exagérations, souvent provoquées par lui, prêtoit un but de désordre directement voulu et d'anarchie systématique.

Il étoit naturel encore que le pays se reposât sur ses mandataires du soin de conserver et d'achever l'édifice constitutionnel, d'arrêter le Pouvoir dans ses voies rétrogrades et de le pousser dans celles du progrès.

Mais lorsque l'effervescence excessive et les mouvements irréguliers se sont apaisés enfin, sans que rien ait changé dans le système du gouvernement à l'intérieur ni à l'extérieur ; lorsqu'on l'a vu, au con-

traire, trahir, humilier, dégrader de plus en plus la France au dehors, l'asservir au dedans de plus en plus, marcher la tête haute vers un absolutisme sans limites et sans frein, avec la connivence des grands corps de l'État, la connivence de la Chambre des pairs devenue entre ses mains une simple machine à enregistrement et à jugements, la connivence de la Chambre élective assouplie à ses volontés par la corruption : alors le pays, se réveillant sur le bord de la contre-révolution imminente, a compris qu'on l'avoit trompé et qu'il s'étoit trompé ; qu'il lui falloit ou, perdant le fruit de cinquante ans d'efforts, être effacé à jamais peut-être du rang des peuples libres, c'est-à-dire périr en tant que peuple, ou se sauver lui-même : alors a commencé le solennel mouvement qui se propage de cité en cité, de hameau en hameau, et qui désormais croîtra chaque année, s'il faut des années pour obtenir ce que la France veut, ce qu'elle voudra jusqu'à ce qu'elle l'obtienne.

Qu'importent les insolentes déclarations de ne jamais céder à sa volonté souveraine ? Qu'importent les obstacles qu'on y opposera ? Elle en a vaincu bien d'autres et de plus grands. C'est le roseau des bords du fleuve, qui se redresse et lui dit : J'arrêterai ton cours à mes pieds, tu ne rouleras pas plus loin tes

eaux. Pourquoi es-tu fait, sinon seulement pour humecter mes racines et nourrir ma séve ?

Voyez déjà l'esprit de vertige s'emparer de vos ennemis ; voyez-les trahir leur frayeur par de stupides violences. Quoi ! il ne sera pas permis, suivant eux, aux défenseurs de l'ordre public, de réclamer le droit légal d'intervenir dans la chose publique ! Qu'en voulez-vous donc faire de cette chose publique, dites-le moi, si vous craignez tant ceux que la loi même a chargés de la défendre ? Insensés ! vous osez tenir à trois millions de Français ce langage : « Abandon-
» nez, à notre appel, votre foyer domestique, vos
» occupations, vos affaires ; combattez pour nous,
» mourez pour nous ; mais gardez-vous bien de
» demander à ne plus être, dans une société dont la
» souveraineté de tous est la base, des parias politi-
» ques, d'en exprimer le simple désir ; car aussitôt
» nous punirions votre séditieuse audace. » On verra plus tard de quel côté sont les séditieux.

Honneur aux citoyens généreux qui, les premiers, ont donné l'exemple d'un courage que d'autres imiteront ! La lutte s'ouvre à peine ; il est beau d'avoir inscrit son nom sur le drapeau glorieux à qui la victoire restera.

Elle sera le prix de la persévérance : nul repos

donc qu'après le triomphe. Honte à celui qui, ferme aujourd'hui, actif aujourd'hui, cesseroit de l'être demain. Chaque jour a sa tâche qu'il faut accomplir. Point de fatigue qui excuse ; la fatigue n'est que le prétexte de la lâcheté. Élevons-nous par notre dévouement, par l'oubli de nous-mêmes, par le saint amour du juste et du vrai, à la sublime hauteur de la cause dont les destins nous sont confiés. Ceux que nous combattons, que veulent-ils ? Leur bien personnel lié au mal des autres. Que voulons-nous ? que devons-nous vouloir ? Le bien de tous, en y sacrifiant, s'il est nécessaire, notre bien personnel. Ils vivent en eux-mêmes uniquement ; nous vivons hors de nous. Voilà ce qui nous sépare, ce qui fait d'eux et de nous comme des races différentes.

Car, frères, sachez-le bien, il existe deux races, la race égoïste de l'intérêt pur, la race sympathique du devoir et du droit. Soyons de celle-ci, et chassons l'autre vers les déserts où sa demeure est marquée loin du séjour de l'homme, parmi les êtres inférieurs incapables de société, les brutes solitaires des forêts.

DE

L'ESCLAVAGE MODERNE

Chez les anciennes nations, le peuple n'existoit pas. Ce que nous appelons le peuple, c'étoient les esclaves. Hommes de travail, ils cultivoient le sol, vaquoient au service intérieur de la maison, exerçoient les arts mécaniques, quelquefois les arts libéraux [1], et les plus importants, tels que la médecine. Membre de la cité, et seul, à ce titre, investi des fonctions publiques, l'homme libre gouvernoit, administroit, jugeoit, ou, affranchi de tout autre soin que les soins domestiques, vivoit oisif, soit de ses revenus, soit des revenus de l'État ; car l'État nourrissoit les citoyens incapables de pourvoir à leur subsistance.

1 Quelques Romains avaient, parmi leurs esclaves, des grammairiens, des poëtes, des gens de lettres, comme nous disons aujourd'hui. Térence étoit esclave.

Ainsi l'homme libre possédoit, ou pouvoit posséder, ne dépendoit que des lois, participoit de droit et de fait à la souveraineté ; et c'étoit là son caractère.

L'esclave, au contraire, vendable, achetable, étoit, comme le cheval et le bœuf, la propriété du maître, dépendoit de ses volontés, n'en pouvoit lui-même avoir aucune, pur instrument, pure chose, privé qu'il étoit, selon le droit admis alors universellement, de personnalité et de nom : d'où, jusqu'à notre temps, l'expression d'homme *sans nom*, vestige, après tant de siècles, reconnoissable encore de l'esclavage antique.

Son abolition ne s'opéra qu'avec une extrême lenteur, par un progrès presque insensible, et l'on ne doit pas croire que jamais elle ait été complète, au sein même de la civilisation chrétienne la plus avancée. On le verra clairement, lorsque tout à l'heure nous parlerons de l'époque présente.

Le premier pas vers l'affranchissement ne fut qu'une légère modification dans la servitude. Le serf, en effet, et une partie de l'Europe est encore couverte de serfs, ne se distinguoit de l'esclave ancien que par une dépendance personnelle un peu moins profonde. Le mariage religieux lui créoit une famille, et c'étoit beaucoup : longtemps les plébéiens combattirent à Rome pour conquérir ce droit [1]. Quoique in-

1. Connubium, jus connubii.

féodé à la glèbe et appartenant lui et les siens au possesseur du sol, un foible commencement de propriété, il est vrai, très-précaire, étoit cependant compatible avec son état, que l'influence des mœurs générales et, pour ainsi dire, la sourde germination des idées dans lesquelles ces mœurs avoient leur racine, amélioroit progressivement. Si le caractère d'homme n'étoit pas respecté en lui, il y étoit au moins reconnu. L'esclavage devenoit de jour en jour une contradiction. Ce changement, presque inaperçu, renfermoit tout l'avenir de l'humanité.

Le servage, originairement, s'étendoit aux habitants même des villes[1] où s'aggloméroit la population industrielle et commerçante. Le besoin que l'on avoit d'elle, le profit que les classes privilégiées tiroient de ses travaux, les moyens que sa richesse, difficile à saisir sans en tarir la source, lui fournissoit pour acquérir à prix d'argent les immunités, objet de ses ardents désirs, changèrent peu à peu sa condition, jusqu'à l'époque où commença cette opiniâtre et glorieuse lutte, dont l'affranchissement des communes fut le fruit. Car la liberté veut être conquise, jamais elle n'est concédée volontairement, et il est remarquable que partout elle a été primitivement due aux

1. Dans ce tableau général nous ne tenons pas compte de certaines positions particulières créées par le mélange de la vieille et de la nouvelle société après la conquête.

efforts généreux de l'artisan, toujours le premier à la réclamer, le premier à l'obtenir en mourant pour elle.

Cette révolution, car c'en étoit une, et plus grande qu'on ne pouvoit le soupçonner alors, cette révolution constitua proprement le tiers-état. Les rapports réciproques des différentes classes ayant changé, le mot peuple changea également de signification. Jusque-là le peuple c'étoit le serf, à peu près uniquement. Placé comme une base inerte au plus bas degré de la société, il en portoit tout le poids. Sans droits aucuns, il ne voyoit au-dessus de lui que des maîtres, et tous ses devoirs se résumoient dans le devoir absolu d'une obéissance aveugle. La religion seule le relevoit, mais dans une autre sphère, et c'est à elle, c'est au Christianisme qu'il dut de pouvoir peu à peu sortir de cet abîme d'abaissement. Car le Christianisme le déclaroit enfant de Dieu, frère du Christ, égal, dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, à ses oppresseurs, et cette contradiction entre la foi religieuse et le fait social conduisoit forcément ou au redressement du fait social, ou à l'abolition de la foi religieuse.

Après l'établissement des communes, qui donna naissance à la bourgeoisie, à mesure que, par une lente progression d'affranchissement, le servage disparoissoit, il se forma, au sein du système féodal, une

classification nouvelle. La nation se partagea en nobles et en roturiers, et cette distinction continua de rappeler, par la réalité des choses, sous des noms différents, l'esclavage ancien, modifié seulement, et non détruit

En effet, les caractères fondamentaux de l'esclavage, la sujétion d'une part, de l'autre la domination, subsistoient, d'une manière tranchée, au fond de l'organisation sociale. Si on reconnoissoit au peuple quelques droits résultant plutôt d'une tolérance tacite, de concessions toujours révocables, que de lois expresses et impunément violées dans la pratique, on lui en dénioit un plus grand nombre, et sa condition demeura tellement inférieure, que, pour se l'expliquer, on tomba comme naturellement dans l'idée de deux races si distantes qu'elles ne pouvoient se mêler sans une sorte de profanation.

Un ambassadeur de Venise près de François II, décrivant la constitution de la France à cette époque, parle des trois ordres, dont le dernier est l'*état du peuple ou le tiers-état*. Expliquant ensuite ce que c'est que la noblesse : « Par le mot de nobles, on entend, » dit-il, *ceux qui sont libres*, et qui ne payent au roi » aucune espèce d'imposition [1]. »

Si le caractère distinctif du noble était d'*être libre,*

1. Discours de Michel Soriano, Vénitien, touchant son ambassade en France.

le caractère distinctif du peuple était de ne l'être pas.

Qu'étoit donc le peuple? Dans les cahiers de la province d'Anjou, pour les États-Généraux convoqués à Orléans en 1560, après de vives plaintes sur les abus, les exactions, les oppressions des deux premiers ordres, on lit ce qui suit : « Reste le tiers-état; lequel trouvons sans macule publique. C'est celuy qui soutient les guerres ; en temps de paix entretient le Roy, laboure la terre, fournit de toutes les choses nécessaires à la vie de l'homme : toutesfois est grandement taillé de subsides et de taxes insupportables[1]. »

En 1614, sous Louis XIII, les actes authentiques des États-Généraux constatent l'existence des mêmes faits. Le Tiers, ayant osé dire que les trois ordres sont *frères*, la Noblesse répond : « Qu'il n'y a aucune fraternité entre elle et le Tiers ; qu'ils ne veulent pas que les enfants de cordonniers et de savetiers les appellent leurs frères ; et qu'il y a autant de différence entre eux et le Tiers comme entre *le maître et le valet.* »

Puis, déléguant un député pour porter plainte au roi de l'insolence de ce *valet*, cet organe officiel de l'ordre entier de la Noblesse s'exprime ainsi : « J'ai

1. Histoire de l'État de France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II, par Régnier, sieur de la Planche, t. II, page 76.

honte, Sire, de vous dire les termes qui de nouveau nous ont offensés. Ils comparent vostre Estat à une famille composée de trois frères. Ils disent que l'ordre ecclésiastique est l'aîné, le nôtre le puiné, et eux les cadets. En quelle misérable condition sommes-nous tombés si cette parole est véritable ! Eh quoi ! tant de services signalés rendus de temps immémorial, tant d'honneurs et de dignités transmis héréditairement à la Noblesse, et mérités par ses labeurs et fidélité, l'auroient-ils, au lieu de l'élever, tellement rabaissée, qu'elle fût avec le vulgaire en la plus étroite sorte de société qui soit parmi les hommes, qui est la fraternité ! Chacun reconnoît qu'ils ne peuvent en aucune façon se comparer à nous. »

Écoutez maintenant l'esclave du dix-septième siècle et son cri de détresse : « Chose horrible et détestable non-seulement à voir, mais à ouïr raconter ! Il faut avoir un triple acier et un grand rempart de diamants autour du cœur pour en parler sans larmes et sans soupirs : le pauvre Peuple travaille incessamment, ne pardonnant ni à son corps ni quasi à son âme, c'est-à-dire sa vie, pour nourrir l'universel du royaume ; il laboure la terre, l'améliore, la dépouille ; il met à profit ce qu'elle rapporte ; il n'y a ni saison, mois, semaine, jour ni heure qui ne requière son travail assidu : en un mot, il se rend ministre et quasi médiateur de la vie que Dieu nous

donne, et qui ne peut être maintenue que par les biens de la terre. Et de son travail il ne lui reste que la sueur et la misère; ce qui lui demeure de plus présent s'emploie à l'acquit des tailles, de la gabelle, des aides et autres subventions. Et n'ayant plus rien, encore est-il forcé d'en trouver pour certaines personnes, lesquelles déchirent votre peuple par commissions, recherches et autres mauvaises intentions trop tolérées. C'est miracle qu'il puisse fournir à tant de demandes : aussi s'en va-t-il accablé.

» Ce pauvre Peuple, qui n'a pour tout partage que le labeur de la terre, le travail de ses bras et la sueur de son front, accablé de la taille, d'impôt du sel, doublement retaillé par les recherches impitoyables et barbares de mille partisans, ensuite de trois années stériles, a été vu manger l'herbe au milieu de prés avec les brutes; autres, plus impatients sont allés à milliers en pays étrangers, détestant leur terre natale, ingrate de leur avoir dénié la nourriture, fuyant leurs compatriotes pour avoir impiteusement contribué à leur oppression, en tant qu'ils n'ont pu subvenir à leurs misères. »

Malgré un progrès incontestable à d'autres égards, qu'y auroit-il aujourd'hui même à changer dans ce tableau? Le Peuple gémit toujours sous le fardeau des mêmes charges; *il soutient les guerres, entretient le roi, laboure la terre, met à profit ce qu'elle rap-*

porte, se rend ministre et quasi médiateur de la vie que Dieu nous donne; et le fruit de tout cela, la récompense de ces incessants bienfaits, quelle est-elle? La sueur, l'angoisse, la nudité, la faim, tant qu'il respire, et après, sa part dans la fosse banale.

Un droit nouveau, fondé sur l'égalité de nature, est devenu de croyance commune; il faut, pour le combattre, s'envelopper d'équivoques, d'hypocrites semblants, fourvoyer l'esprit en mille détours obscurs; nul n'oseroit le nier ouvertement. Mais ce droit si puissant sur la raison publique, ce droit élevé à la hauteur d'un dogme religieux et qu'on pourroit désormais appeler la conscience des peuples chrétiens, ce droit est resté jusqu'ici à l'état de simple idée, de pur sentiment; il n'a eu presque aucune influence sur les faits extérieurs, n'a reçu aucune large application pratique. Dans l'effective réalité, nous en sommes encore à la solution païenne du problème social, à l'esclavage des nations antiques, atténué seulement et déguisé sous d'autres noms et sous d'autres formes.

L'essence de l'esclavage est, en effet, comme nous l'avons vu, la destruction de la personnalité humaine, c'est-à-dire de la liberté ou de la souveraineté naturelle de l'homme, qui fait de lui un être moral, responsable de ses actes, capable de vertu. Ravalé au rang de l'animal et au-dessous même de l'animal, en cessant d'être un personnel, il est rejeté en dehors

du droit de l'humanité, et conséquemment de tout droit, aussi bien que de tout devoir. Ne sachant plus comment le nommer, parce qu'on ne sait plus comment le concevoir, on l'appelle une *chose*, *res* ; voilà ce que devient la plus noble créature de Dieu.

Par cela même que l'esclavage est la destruction de la personnalité, de la liberté, de la souveraineté, tous mots synonymes, il ne sauroit se rencontrer que dans la société ; car l'homme seul ne dépend que de soi ; nulle entrave à sa liberté ; ce qu'il veut, il le peut dans les limites de sa puissance.

Or il existe trois genres de rapports généraux des hommes entre eux dans la société, rapports individuels, domestiques ou économiques, rapports civils, rapports politiques : donc trois sphères distinctes où l'esclavage peut s'introduire, où l'homme peut être, à des degrés divers, dépouillé de sa souveraineté, de sa liberté, de sa personnalité.

Examinons sous ce triple point de vue l'état du peuple chez les nations mordernes, et en France particulièrement : voyons de quelle réelle liberté il jouit dans l'ordre individuel, domestique ou économique, dans l'ordre civil, dans l'ordre politique.

En ce qui touche l'ordre individuel, domestique ou économique, nous entendons par peuple les prolétaires, c'est-à-dire ceux qui, ne possédant rien, vivent uniquement de leur labeur. Peu importe le

genre du travail ; et ainsi il existe des prolétaires de toute condition, de toute profession. Seulement le plus grand nombre subsiste d'un travail corporel.

Ils ont sans doute sur l'esclave ancien un avantage immense, quand on le considère abstractivement ; ils s'appartiennent de droit ; ils peuvent à leur gré disposer d'eux-mêmes, agir ou n'agir pas, en un mot vouloir, et cette faculté dont la loi garantit l'exercice leur est reconnue sans contestation. Mais, si leur volonté est exempte de contrainte directe, elle est soumise habituellement à une autre sorte de contrainte, à une contrainte morale souvent absolue.

En effet, nous venons de dire que le prolétaire est l'homme qui vit de son travail, et qui ne pourroit vivre s'il ne travailloit. Ainsi le prolétariat a pour terme correspondant le salaire, ou la rétribution accordée par le capitaliste en échange du travail. La nécessité de vivre rend donc le prolétaire dépendant du capitaliste, le lui soumet irrésistiblement ; car dans la bourse de celui-ci est la vie de celui-là. Que cette bourse se ferme, que le salaire vienne à manquer à l'ouvrier, il faudra qu'il meure, à moins de mendier, autre servitude plus humiliante, plus dure ; et, en outre, la loi punit la mendicité comme un délit. Imagine-t-on une dépendance comparable à celle-là, comparable à une dépendance fondée sur le droit absolu de vie et de mort ?

Le prolétaire dépend, en second lieu, du capitaliste, quant à la quotité du salaire. Ce n'est pas qu'il ne puisse le débattre ; mais, d'une part, la législation, telle au moins que les tribunaux l'interprètent et l'appliquent, favorise constamment le capital aux dépens du travail ; et, d'une autre part, le capitaliste pouvant toujours attendre, tandis que le travailleur ne le peut pas, et dès lors maître des conditions du contrat réciproque, fixe seul en réalité, sauf la concurrence entre les capitalistes eux-mêmes, le salaire ou le prix du travail.

Le capitaliste et le prolétaire sont donc entre eux, de fait, à peu près dans les mêmes relations que le maître et l'esclave des sociétés antiques : aussi le mot même est-il resté ; on dit le *maître* et l'ouvrier, et l'on dit très-vrai.

Qu'étoit l'esclave à l'égard du maître ? Un instrument de travail, une partie, et la plus précieuse, de sa propriété. Le droit reçu attachoit radicalement à l'esclave ce caractère de chose possédée, et la contrainte physique le forçoit à l'obéissance. Des chaînes et des verges étoient la sanction de ce droit monstrueux de l'homme sur l'homme.

Qu'est aujourd'hui le prolétaire à l'égard du capitaliste ? Un instrument de travail. Affranchi par le droit actuel, légalement libre de sa personne, il n'est point, il est vrai, la propriété vendable, ache-

table de celui qui l'emploie. Mais cette liberté n'est que fictive. Le corps n'est point esclave, mais la volonté l'est. Dira-t-on que ce soit une véritable volonté que celle qui n'a le choix qu'entre une mort affreuse, inévitable, et l'acceptation d'une loi imposée ? Les chaînes et les verges de l'esclave moderne, c'est la faim.

Nous ne contestons pas, certes, le progrès moral ou la reconnoissance du droit, et ce progrès est grand, parce que, en relevant la dignité humaine et en consacrant le principe fécond de l'égalité naturelle, il en prépare un autre ; parce qu'il produira tôt ou tard le fait social qui lui correspond logiquement. Mais, dans l'état présent des choses, la condition du prolétaire, supérieure moralement, est, en ce qui tient à la vie physique, souvent au-dessous de celle de l'esclave.

Car enfin l'esclave étoit au moins toujours assuré de la nourriture et du vêtement, d'un abri pour s'y réfugier le soir, de soins pendant la maladie, à cause de l'intérêt que le maître avoit de le conserver ; et le même intérêt empêchoit qu'on ne l'accablât sous le poids d'un travail excessif ; tandis qu'on peut impunément accumuler sur le prolétaire les fatigues les moins tolérables, et que jamais il n'est sûr du lendemain. S'il souffre, qui s'en inquiète ? S'il meurt, qui le sait ? Un autre lui succède : *tant les*

rangs sont pressés, tant la faim *est prompte à remplir ces places !*

Ainsi, voilà le sort du pauvre : dépendre entièrement de qui l'emploie ; vivre quand on occupe ses bras, quand il y a pour le riche quelque profit à tirer de lui, mourir quand le travail lui manque ou quand le salaire est insuffisant. Est-ce là, oui ou non, de l'esclavage ? En vérité, je m'étonne peu que quelques-uns, n'envisageant que le côté matériel des choses, le présent séparé de l'avenir, en soient venus à regretter, au milieu de notre civilisation si vantée, la servitude antique.

Placé hors du droit de la famille, du droit naturel, à plus forte raison l'esclave, autrefois, était-il hors du droit civil. Les lois protectrices du citoyen s'arrêtoient devant ses fers ou se changeoient en lois oppressives. Sa loi, à lui, son unique loi, étoit le caprice du maître. Parmi nous, le peuple assujetti, dans l'ordre civil, aux mêmes lois que le riche, a droit à la même protection. Mais l'obtient-il effectivement ? L'égalité que la loi proclame existe-t-elle de fait ? Voyons cela.

Il n'est pas besoin d'un long examen pour reconnoître que la maxime générale d'égalité n'est qu'une vaine fiction, imaginée pour satisfaire, je veux dire pour tromper la conscience publique. Des multitudes de lois émanent, au contraire, d'un principe

évident d'inégalité. Faites par les hommes du privilége, elles ont pour but leur intérêt particulier, au détriment de l'intérêt du peuple, de l'intérêt presque universel. Que de lois de monopole ! Et à qui servent-elles ? qui favorisent-elles ? Est-ce l'intérêt de tous ou celui de quelques-uns, qui règle le tarif des douanes, détermine la nature et l'étendue des prohibitions ? Octrois, impôts de toute sorte, sur quoi sont-ils prélevés, pour la plus grande partie, sinon sur le nécessaire du peuple ? Il a les charges de la société, d'autres en recueillent les bénéfices.

Nous ne sommes pas au bout de ce tableau trop fidèle de l'état du peuple en un pays renommé entre tous pour sa civilisation, son esprit libéral, ses mœurs douces et humaines.

Dans ses rapports avec la distribution de la justice, l'ordre civil présente encore une choquante inégalité, qui va fréquemment jusqu'à l'oppression. Ainsi, en ce qui touche les personnes, quelle sévérité pour le peuple ! quelle facile indulgence pour le riche ! Sur le moindre indice de délit, on enlève au travail qui nourrit sa famille le pauvre prolétaire ; pour lui point de caution, qui la fourniroit ? On le jette donc en prison, sans aucun souci de sa vieille mère infirme, ni de sa femme, ni de ses enfants. Là, dans cette prison, au milieu de ce qu'une société corrompue a de plus immonde et de plus pervers, il compte

douloureusement les jours qui le séparent des siens ; il se représente leurs larmes, leurs souffrances, leurs poignantes angoisses ; il entend, la nuit, dans la fièvre d'un demi-sommeil, chacun d'eux lui crier : J'ai faim ! et quand, reconnu innocent, on lui dit : Va-t'en, il sort avec une santé ruinée, un avenir perdu. Qu'importe à ceux qui font les lois, à ceux qui les appliquent ?

Nous parlons ici de l'ordre ordinaire ; en politique, c'est bien autre chose. On a d'abord établi en droit que certains personnages, élevés au-dessus de la loi par leur naissance ou par leurs titres, ne sont soumis, quels que soient leurs actes, à aucune juridiction, ne peuvent être passibles d'aucune peine : de sorte que, prévenus du même délit que de simples citoyens et principaux auteurs de ce délit, ils sont renvoyés sans jugement, tandis qu'on sévit contre les subalternes.

L'inégalité ne s'arrête pas à ce premier terme, pour ainsi parler. Voyons-la tout de suite à son autre terme extrême.

Une émeute éclate-t-elle, ou le pouvoir a-t-il besoin, pour raffermir sa caduque existence, d'effrayer la Chambre et le pays par quelque conspiration de commande ; alors malheur aux prolétaires ! Sous le prétexte le plus futile, ou sans aucun prétexte, par mesure préventive, on les arrache de leurs ateliers,

on les entasse dans des cabanons privés d'air et de soleil, où leurs forces déclinent rapidement, faute d'une nourriture suffisante et saine, et par une suite de l'irritation que produisent en eux des vexations sans nombre, mille tortures physiques et morales savamment combinées pour affoiblir ces corps robustes et courber ces âmes vigoureuses.

Aucunes charges ne pesant sur la plupart d'entre eux, il faudra bien enfin leur ouvrir les portes des cachots où leur santé se détruit chaque jour, où leur raison quelquefois s'altère. On le savoit d'avance. Ainsi, sans doute, on va hâter l'instruction, le jugement, et plus le tribunal sera solennel, plus il montrera d'empressement à réparer l'injustice de détentions si déplorables. Vous le pensez, désabusez-vous. Tandis que, sur la paille humide des prisons du gouvernement, ou dans le secret de ses oubliettes nouvellement décorées du nom de cellules pénitentiaires par une niaise et atroce philanthropie, des malheureux creusent leur douleur, toujours, toujours, pendant les longues heures d'attente, leurs nobles juges s'en vont, durant six mois, sept mois, se reposer aux champs et promener dans les parcs verdoyants de leurs châteaux, sous les ombrages de leurs riantes villas, leurs loisirs aristocratiques. Croyez-vous que si le prisonnier étoit un des leurs, que si, par son nom, ses relations, sa richesse, il appartenoit à ce

qu'on appelle encore les classes supérieures, les hautes classes, on osât prolonger ainsi son supplice préventif? Alors on se souviendroit des prescriptions de la loi, ou, au défaut de la loi, on trouveroit que l'humanité parle un langage plus impératif, plus sacré encore. Mais le prolétaire, est-ce un homme? Ce n'en est du moins pas un pour vous, hauts et puissants seigneurs de ce serf, maîtres dédaigneux de cet esclave.

Quelle que soit sa misère, il peut arriver cependant qu'il ait des intérêts à défendre, une injustice à repousser, qu'il soit, en beaucoup de circonstances, obligé de recourir à la protection des tribunaux. En droit, la loi, sous ce rapport égale pour tous, lui en permet l'accès : il lui est, de fait, presque entièrement fermé par d'autres dispositions légales. Car ses intérêts, à lui, sont minimes, ce sont des intérêts de pauvre, quelques francs peut-être ; mais ces quelques francs, c'est son pain, sa vie. Or on a élevé à tel point les frais de justice, qu'on la lui a rendue presque inaccessible, et que d'ailleurs, gagnant sa cause, il perdroit encore plus qu'il n'auroit gagné par la sentence des juges. Force lui est donc, le plus souvent, de subir en silence les iniquités dont il est victime, et d'en appeler des hommes à Dieu.

Autre inégalité : un riche meurt, le fisc prélève sa part de la succession, et, quelle que soit cette part, les

héritiers la payent aisément et sans trop de regret; la leur est encore assez belle. Par un long travail secondé de circonstances heureuses, par une sévère économie, le prolétaire aura péniblement recueilli quelques foibles épargnes, unique ressource qu'en mourant il puisse laisser aux siens. Ils en jouiront apparemment; la veuve, les orphelins, ne se trouveront pas tout à fait dénués des premiers moyens de subsistance. Oh! qu'il n'en va pas de la sorte dans notre société. Le fisc accourt, instrumente, procède, et dévore en frais inévitables l'héritage entier, le fruit sacré du labeur du pauvre.

Mais voici quelque chose de plus inouï, de plus monstrueux encore.

On amène devant le juge une créature humaine, hâve, défaite, amaigrie, dont quelques sales lambeaux de vêtement déguisent à peine la nudité. Vous avez, lui dit le juge, été trouvée tendant la main, ou couchée la nuit sur la voie publique.

La créature humaine explique, d'une voix éteinte, que, manquant de travail, ou incapable de travailler à cause de l'âge ou de la maladie, il lui falloit bien ou mourir, ou recevoir d'autrui un secours charitable; que, sans asile aucun, sans parents, sans amis, elle est tombée de lassitude et d'épuisement au coin de la rue.

Sans asile! reprend le juge; la loi a prévu ce cas:

vous êtes à ses yeux coupable de vagabondage. Délit donc de mendicité, délit de vagabondage, tous deux punis de l'emprisonnement.

Naguère un chiffonnier, glorieux combattant de Juillet, accusé de ce délit qui ne se pardonne pas, répondit au juge : « J'ai passé aussi, pendant ces trois » jours, la nuit dans la rue, et alors on ne m'appe» loit pas vagabond ! »

Si le Christ eût vécu parmi nous, un sergent-de-ville l'auroit profané de son ignoble attouchement, et un juge l'auroit fait écrouer pour vagabondage : car le Fils de l'homme n'avoit pas une pierre pour y reposer sa tête.

Ainsi la faim place le prolétaire dans la dépendance absolue du capitaliste. Pour lui nulle garantie de liberté individuelle, nulle défense possible de ses intérêts contre l'injustice et l'oppression ; nul moyen de transmettre à sa femme et à ses enfants souvent même un foible débris du modique pécule acquis à la sueur de son front ; et, lorsque les infirmités, la vieillesse, ont usé ses forces, pas un pauvre petit coin de terre au soleil où on le laisse expirer en paix. Implore-t-il de la charité du passant un peu de pain : la prison ; épuisé de besoin, s'assied-il le soir près de la borne : la prison.

Nous le demandons encore, est-ce là, oui ou non, de l'esclavage ? Et qui, à ne regarder que le pur

fait, sans égard au droit insolemment violé, mais reconnu, qui ne préféreroit l'esclavage ancien ?

L'un de ses caractères étoit, comme on l'a vu, l'exclusion de tout droit de cité, de toute intervention dans le gouvernement et l'administration de la chose publique, de toute espèce de part à la souveraineté collective ; et il n'en pouvoit être autrement, car la souveraineté collective, résultat de l'association dans laquelle chacun apporte son droit et l'y conserve sous la garantie réciproque de tous, émane de l'originaire souveraineté de soi, de la liberté, de la personnalité humaine ; et c'est pourquoi nier l'une conduit logiquement à nier l'autre en théorie et dans la pratique. Point de souveraineté collective, point de liberté de l'individu ; point de liberté de l'individu, point de souveraineté collective. Ce sont deux termes qui s'impliquent et s'engendrent l'un l'autre nécessairement. Nous en avons aujourd'hui même la preuve sous les yeux. A mesure que se multiplient les attentats contre la liberté, à mesure que nous allons nous enfonçant dans la servitude, que l'arbitraire renaît, avec lui renaissent les doctrines qui établissent le droit sur la force matérielle, ou sur des abstractions soit mystiques, soit philosophiques, qui se résolvent dans la force matérielle ; on tente, en un mot, de mille manières, directes et indirectes, d'ébranler le dogme sauveur, et heureu-

sement impérissable, de la Souveraineté du Peuple.

Certes, on a grande raison de le redouter, ce dogme, de s'attacher à l'obscurcir, à l'abolir, si on le pouvoit; car on ne sauroit l'admettre qu'il ne faille aussitôt en conclure que notre société repose sur une complète, une inique et flagrante violation du droit fondamental de toute vraie société. Le peuple est-il souverain de fait? S'il ne l'est pas, s'il n'a aucune part au gouvernement de la chose commune, à la gestion des intérêts qui le touchent de plus près, donc il est politiquement esclave.

Et ce peuple esclave, de qui se compose-t-il? Non plus seulement des prolétaires, des hommes dépourvus de toute propriété, mais de la nation entière, à l'exception de deux cent mille privilégiés, sous la domination desquels se courbent honteusement trente-trois millions de François, véritables serfs de cette époque, puisque leurs seigneurs et maîtres à deux cents francs d'imposition, seuls investis du droit de participer à la confection de la loi, disposent d'eux, de leur personne, de leur liberté, de leurs biens, au gré de leurs caprices, et, bien entendu, selon leur intérêt exclusivement propre. Après un demi-siècle de lutte contre la tyrannie féodale et royale, après tant d'efforts et de sacrifices, tant de combats pour affranchir l'humanité d'un joug écrasant, voilà où nous en sommes.

Peuple, peuple, réveille-toi enfin! Esclaves, levez-vous, rompez vos fers ; ne souffrez pas que l'on dégrade plus longtemps en vous le nom d'homme ! Voudriez-vous qu'un jour, meurtris par les fers que vous leur aurez légués, vos enfants disent : Nos pères ont été plus lâches que les esclaves romains. Parmi eux il ne s'est pas rencontré un Spartacus !

Il s'en rencontrera, et plus d'un, n'en doutons pas ; autrement que resteroit-il, qu'à jeter un peu de terre sur cette génération maudite et pourrie !

Mais le Spartacus des esclaves modernes ne fuira point dans les montagnes et les lieux déserts pour y armer quelques bras vengeurs. Il n'en sera pas réduit à poursuivre par la force matérielle un succès incertain. Le Spartacus des esclaves modernes les armera de leur droit même, de leur droit reconnu, et c'est par lui qu'ils triompheront. Quelque détestable que soit la loi, on ne l'a pu faire assez mauvaise pour fermer à la plainte toute issue, pour arrêter les réclamations, pour empêcher qu'elles ne viennent, unanimes, innombrables, toujours plus expressives et plus empreintes de commandement, éveiller chez les oppresseurs des réflexions sérieuses et troubler leur sécurité ; car ils savent qu'ils seront vaincus le jour où l'opinion, le vœu universel s'étant prononcé, on ne pourra élever de doutes sur la volonté nationale.

Après dix-huit siècles de Christianisme, nous vivons encore sous le système païen. On a proclamé au nom du souverain auteur des choses, du Père céleste qui embrasse tous ses enfants dans un même amour, l'égalité, la liberté, la fraternité humaine : et l'inégalité est partout, la servitude partout ; partout le frère a rivé au pied de son frère la chaîne de l'esclavage ; partout le peuple gémit sous une sacrilége oppression ; partout, au lieu de la grande et douce figure du Christ, on voit se dresser le spectre de Caïn.

Frères, ce profond désordre, cette rébellion impie contre Dieu et sa loi, cette insolente, cette criminelle violation du droit vital de l'humanité, doit avoir un terme. Vous ne sauriez désormais la souffrir plus longtemps sans vous en rendre les complices directs. L'intérêt, le devoir, tout vous presse d'accomplir l'œuvre sainte de la régénération sociale.

Mais par quels moyens s'effectuera-t-elle? Par quelle voie tenterez-vous d'arriver au but qu'il s'agit d'atteindre ? Grave question qu'il importe d'examiner attentivement, car toute méprise seroit funeste.

Sachez bien, premièrement, et n'oubliez jamais, qu'à aucune époque il n'y a de possible que ce qui est mûr dans les esprits, ce qui, préparé peu à peu, est devenu l'objet d'une attente et d'un désir général ; que toute réforme qui se présente comme une per-

turbation radicale des choses existantes, le renversement de ce qui a encore dans les idées, les habitudes, les mœurs, l'opinion vraie ou fausse des masses, des racines vivantes, échoue toujours ; qu'ainsi rien de plus pernicieux que les purs systèmes de l'esprit, principalement s'ils offrent un fâcheux caractère de rigidité absolue ; que les théories contestées, le fussent-elles même à tort, les théories qui répugnent au grand nombre, les spéculations économiques et philosophiques inapplicables, au moins actuellement. Elles ont pour effet d'effrayer, et de retenir dès lors dans une déplorable inertie les hommes même les mieux disposés et dont le concours seroit le plus utile, quelquefois le plus indispensable.

Un certain sens universel détermine la limite entre ce qui se peut à un moment donné, et ce qu'on essayeroit vainement. Le possible d'aujourd'hui n'est pas le possible de demain. On ne sauroit, sans se préparer de lamentables déceptions, faire abstraction du temps et de ce que le temps amène avec soi. Pour réussir, il faut se placer au milieu du courant des choses humaines, car c'est là seulement qu'est la force réelle. Si, dans le lointain, vous avez aperçu un rivage heureux où doive aborder la société, le fleuve l'y portera de lui-même, mais non par un brusque élan. Comment l'y conduiroit-il sans

traverser les lieux qui l'en séparent encore?

Tout s'opère, dans la nature, par voie de développement, par un progrès continu, gradué, et cette loi est sans exception. Aucune violence ne parviendroit à hâter d'une seconde la croissance d'un brin d'herbe; pas davantage ne peut-elle hâter la croissance de la société. Aussi la violence répugne-t-elle instinctivement aux masses. Elles la redoutent, d'abord, à cause de ses effets immédiats, qui sont le trouble et la destruction ; elles y voient, en outre, un indice de foiblesse morale et de desseins équivoques. Car, ou l'on veut ce que veut la grande majorité du peuple, et alors tout cède de soi-même à sa puissance irrésistible, ou l'on veut ce qu'il ne veut pas, et alors la violence recouvre une pensée de tyrannie.

On ne réussit encore qu'à deux conditions essentiellement inséparables : un dévouement complet, désintéressé à la cause commune, un sentiment profond de la justice aimée pour elle-même. Sans cela, chacun, ne songeant qu'à soi, s'isole et croupit dans son égoïsme ; sans cela l'intérêt personnel, étroit et sec, radicalement incompatible avec l'esprit de sacrifice, étouffe au fond de l'âme les mouvements généreux, les fermes et saintes résolutions, divise, abaisse, et pousse sur la pente des convoitises brutales. L'homme que rien ne soulève au-dessus de lui-même est serf par nature.

Des trois formes que revêt l'esclavage sous lequel on vous a courbés, l'esclavage domestique, l'esclavage civil et l'esclavage politique, le premier est celui dont vous sentez plus vivement le poids, parce qu'il s'identifie avec vos souffrances de chaque jour, de chaque heure, souffrances physiques et souffrances morales, besoins du corps et besoins de l'esprit ; car l'esprit a aussi ses besoins, d'autant plus impérieux qu'ils dérivent de ce que notre nature recèle de plus intime et de plus élevé ; et quel moyen d'y satisfaire, pressés comme vous l'êtes par la nécessité d'un travail incessant pour subsister vous et les vôtres ? Quel moyen d'acquérir l'instruction qui rendroit plus productif votre travail même, qui répandroit sur votre vie si aride maintenant, si traversée, si dure, le charme de la science et de l'art ?

Ce que vous voulez avant tout, c'est que ce grand désordre, cette choquante inégalité dans la distribution des biens et des maux, des charges et des bénéfices de l'état social, cette inique oppression de la classe la plus utile et la plus nombreuse, disparoisse et que l'homme de travail ait sa juste part dans les avantages de la commune association. Ce que vous voulez, c'est que le pauvre, relevé de sa longue déchéance, cesse de traîner avec douleur ses chaînes héréditaires, d'être un pur instrument de travail, une simple matière exploitable : et en cela vous avez

mille fois raison. Tout effort qui ne produiroit pas ce résultat seroit stérile , toute réforme dans les choses présentes qui n'aboutiroit point à cette réforme fondamentale seroit dérisoire et vaine.

Mais comment changerez-vous sous ce rapport votre état actuel ? Il faudroit vous entendre, vous concerter, vous associer, il faudroit agir ; et quelle liberté d'association, d'action vraiment réelle, efficace, vous a-t-on laissée ? On ne souffre seulement pas que, par une résolution commune, vous tentiez d'obtenir une augmentation de salaire ; on appelle cela une coalition, et la loi punit les coalitions de l'amende et de l'emprisonnement. Elle vous enveloppe dans son réseau, elle vous serre dans ses liens. Le pouvoir est là toujours attentif pour protéger le privilege, toujours inexorable pour vous accabler, sur la plus légère crainte, sur le prétexte le plus léger, de ses rigueurs arbitraires. On vous sépare les uns des autres, on vous retient dans vos greniers, comme les bêtes de nos ménageries dans leurs cellules pénitentiaires.

Vous permet-on de vous réunir pour traiter ensemble de vos intérêts ? Et, isolé, que peut chacun de vous ? A la moindre pensée d'affranchissement que l'on vous soupçonne de nourrir, vos oppresseurs s'inquiètent, une police ennemie tend autour de vous ses piéges infâmes, surveille vos démarches,

en provoque d'imprudentes, épie vos paroles, les recueille pour les envenimer, et bientôt, par forme de mesure préventive, on vous envoie réfléchir, au fond d'un cachot, entre un morceau de pain noir et une cruche d'eau bourbeuse, sur le danger pour l'esclave moderne de troubler le sommeil de ses maîtres.

Victimes ainsi des lois qu'ils ont faites, victimes du pouvoir, absolu de fait, qu'ils se sont arrogé sur vous, vous n'arriverez à quoi que ce soit si ce pouvoir reste le même, si cette législation n'est pas modifiée, si, esclaves dans l'ordre des relations individuelles d'où dépend la vie, vous continuez de l'être encore dans l'ordre civil.

Or que pouvez-vous dans cet ordre contre le pouvoir et contre la loi, pour résister à l'un et pour modifier l'autre ? Évidemment rien. Regardez, cherchez, partout vous vous trouverez en face de votre impuissance. Pour modifier la loi, il est indispensable d'avoir part à sa confection ; pour régler le pouvoir, pour en diriger l'exercice, en arrêter l'abus, il faut posséder le droit de contrôler ses actes, le droit effectif de commandement.

Or on ne vous a laissé en partage qu'une obéissance aveugle à la loi faite sans vous, souvent contre vous, et aux exécuteurs de la loi. Qui songe seulement à s'enquérir de vos besoins, de vos griefs,

lorsque l'on délibère sur ce qui vous intéresse le plus ? On riroit de celui qui parleroit de vous consulter ; on le traiteroit d'insensé, si on ne l'accusoit d'intentions séditieuses. Purement passifs, vous êtes dans l'État ce qu'est dans l'écurie l'animal domestique. La nuit attachés à la crèche, le jour attelés à la charrue, c'est la loi ; et, encore un coup, vous ne pouvez ni changer, ni modifier la loi. Votre esclavage dans l'ordre civil est donc une conséquence immédiate et inévitable de votre esclavage dans l'ordre politique.

Ainsi, comprenez-le, votre servitude sera éternelle, et votre misère, et tout ce qu'elle engendre de souffrances et d'angoisses inouïes, à moins que, d'abord, vous ne parveniez à vous affranchir politiquement, à sortir de la nullité à laquelle on vous a réduit et où l'on voudroit vous retenir, à conquérir enfin, avec le droit de cité, la plénitude de ceux qui vous appartiennent comme hommes. Et vous y parviendrez, sans aucun doute, si vous le voulez véritablement, si rien ne vous détourne de ce but, si vous le poursuivez avec une ferme, une invincible persévérance.

Votre position et votre intérêt sont ici l'intérêt et la position de la nation entière, à deux cent mille privilégiés près, dont la plupart même, honteux de l'injuste inégalité consacrée par la loi, aspirent au rétablissement du droit commun. Non-seulement cette

contradiction entre la loi et le principe de la loi, lequel est la souveraineté de tous, blesse leur conscience et leur raison, mais encore ils voient dans le privilége électoral le germe déjà développé d'une aristocratie pire que l'ancienne ; dans le système du cens, qui règle les droits et mesure les capacités sur l'argent, qui calcule par livres, sous et deniers, la probité et l'intelligence, une ignoble sottise, en même temps que la source d'une corruption qui ne tarderoit pas à devenir mortelle, et dont le progrès est d'autant plus rapide et plus menaçant, qu'au lieu de s'en effrayer le pouvoir l'excite par tous les moyens qui sont en sa puissance, et semble avoir fondé son existence sur elle.

Ils conçoivent que le maintien de l'ordre public et la sécurité de l'avenir seroient grandement compromis, si l'on persistoit à rejeter hors de la société politique, hors de la cité, trente-trois millions de François, qui dès lors sans patrie, car il n'y a de patrie que pour le citoyen, tenteroient à tout prix de s'en créer une, et ne le tenteroient pas vainement. Les électeurs dont nous parlons, privilégiés involontaires, ne croient pas, eux, à la durée possible de l'esclavage dont quelques forcenés, que leurs mauvaises passions aveuglent, rêvent follement la continuation indéfinie ; ils ne croient pas que le fait brutal, un moment appuyé de la force matérielle, puisse

triompher du droit éternel, et leur concours est acquis au peuple.

Que partout donc, obéissant à l'impulsion déjà donnée, on dresse des pétitions pour la réforme électorale, et qu'elles se couvrent de signatures ; que, de tous les points de la France, des plus vastes cités et du dernier hameau, elles arrivent à la Chambre ; qu'elles retentissent dans son enceinte comme la grande voix du Peuple : les plus distraits de ses membres écouteront de toutes leurs oreilles, les plus engourdis tressailleront, et ceux qu'anime un mauvais vouloir, pénétrés du pressentiment de l'avenir inévitable, se diront : Notre temps est passé !

Ne redoutez donc pas la résistance que l'on vous opposera d'abord. Vous avez pour vous la justice, le droit ; et le droit, la justice, triomphent toujours infailliblement. Croyez à leur force, à la vôtre, et cette foi vous sauvera.

On n'a pas nié encore ouvertement votre souveraineté, la souveraineté nationale, et, si on la nioit, vous demanderiez au Pouvoir ses titres, et, comme il n'en pourroit produire aucuns, il s'avoueroit usurpateur, et vous ressaisiriez sur-le-champ la puissance usurpée par lui.

Or, votre souveraineté inaliénable, impérissable, étant reconnue, sur quel motif, sur quel prétexte vous en contesteroit-on l'exercice ? Ce seroit à la fois

l'admettre et la rejeter, ce seroit dire au Peuple : Vous êtes souverain, nous le reconnaissons, souverain de droit ; mais ce droit qui vous appartient, que nous avouons vous appartenir, vous n'en userez qu'autant qu'il nous plaira de vous le permettre.

Et qui tiendroit ce langage ? Qui s'érigeroit en juge indépendant, absolu de vos demandes ? les députés ? mais que sont les députés, sinon vos délégués, vos mandataires ? S'ils ne sont pas cela, uniquement cela, que sont-ils ? S'ils ne viennent pas de vous, d'où viennent-ils ? quelle est leur origine, et de qui tiennent-ils leur mission ? qu'on nous l'explique.

Leur fonction est de vous représenter, leur devoir de recueillir vos vœux, vos volontés suprêmes, pour les convertir, selon certaines formes déterminées, en lois : autrement ils seroient vos maîtres, ils seroient les vrais souverains, et votre souveraineté, à vous se changeroit en une complète sujétion.

Quand donc il vous plaît de leur notifier directement vos volontés, dans la forme qui les revêt d'un caractère de certitude légale, ils n'ont pas même à délibérer, ils n'ont qu'à obéir.

Sortez de là, il ne reste qu'une organisation sans principe, un gouvernement sans raison, un arbitraire indéfini, la tyrannie de plusieurs, ou d'un seul.

Quelque évident que soit votre droit, on peut

néanmoins, et l'on doit prévoir des tentatives désespérées pour échapper à ses conséquences ; on doit prévoir une rébellion des mandataires du peuple contre le peuple. Tout se peut, et tout s'est vu.

Que faire en ce cas ? direz-vous.

En ce cas, le mandataire infidèle, ayant lui-même déchiré son titre, seroit seul d'un côté et la Nation de l'autre. Remarquez que je dis la Nation, et non pas une fraction seulement, une minorité de la Nation.

Le mandataire, dans cette hypothèse, ne tenant plus d'elle son pouvoir, n'en posséderoit légitimement aucun. Ses actes, radicalement nuls, n'obligeroient en aucune manière. Il y auroit suspension de gouvernement, absence d'autorité, et la Nation, forcée de pourvoir à sa conservation, prendroit conseil d'elle-même, et feroit, sous l'inspiration de l'instinct de la vie, tout ce qu'exigeroit cet intérêt suprême.

L'opposition une fois constatée entre elle et ses représentants, qui auroient alors cessé de l'être, avec un calme solennel, sans violence aucune, — qu'en auroit-elle besoin ? — elle rappelleroit à soi l'exercice délégué de sa souveraineté, et protesteroit par le refus de l'impôt contre le pouvoir rebelle.

Peuple, voilà ton droit et voilà ton devoir : ton droit, car qui a celui de disposer sans toi de ce qui t'appartient, de t'imposer des charges que tu n'aies

ni consenties ni pu consentir, de te tailler à merci et miséricorde, le droit de te retenir dans l'esclavage politique? Ton devoir, car le premier des devoirs est d'être et de rester homme, le devoir de repousser l'esclavage qui, dépouillant de sa personnalité la créature intelligente, l'abaisse au-dessous même de la brute.

Le droit de refuser l'impôt à un gouvernement en guerre ouverte avec la Nation ne sauroit être contesté; car, la Nation étant le seul vrai, le seul légitime souverain, qui s'élèveroit au-dessus d'elle pour opposer à sa volonté une autre volonté, pour lui parler en maître? Qui lui diroit: Plie sous ma loi, sous mon commandement supérieur absolu?

Ou le Pouvoir reconnoît la souveraineté de la Nation, et alors il doit obéir à ce que veut la Nation, ou il la nie, et la Nation alors peut et doit défendre, contre les attaques du Pouvoir, sa souveraineté, c'est-à-dire sa vie.

En principe donc, le droit de refuser l'impôt, corrélatif au droit de le consentir, est incontestable. On l'a reconnu en Angleterre sous Charles Ier, en France sous la Restauration; on le reconnoît maintenant même en Espagne. C'est tout à la fois une maxime du plus simple bon sens, et une impérieuse nécessité dans certaines circonstances.

Mais, dira-t-on peut-être, on peut opposer la violence au droit.

Il est vrai, tout crime est possible.

Alors ce ne seroit plus un de ces débats où la raison seule décide, ce seroit une question de force, et le Pouvoir qui l'auroit posée, dans un accès de vertige, subiroit, il le faudroit bien, les conséquences, quelles qu'elles fussent, de cet acte insensé. Les exemples ne manquent pas, qui nous apprennent ce que c'est que la force du Pouvoir contre la force du Peuple. Soyons donc en repos sur ce point.

Mais, au-dessus de toute question de force, au-dessus même de toute question de droit, s'élève la grande pensée du devoir, qui vous soutiendra dans la lutte d'où dépend pour l'avenir votre sort et le sort du monde.

C'est le devoir qui produit l'union, parce que, le même pour tous, il opère la fusion de tous en chacun et de chacun en tous ; et, sans union, que ferez-vous ? A quoi réussirez-vous ?

C'est le devoir qui donne la constance dont la victoire est le prix, parce qu'il est immuable, ne change jamais, ne s'affoiblit jamais, parce qu'il presse également aujourd'hui, demain, tous les jours.

On peut sacrifier son intérêt, abandonner son droit personnel ; on ne peut sans crime abandonner le droit, sacrifier l'intérêt de ses frères.

Le devoir oblige la volonté et n'est pas soumis à la volonté. Il s'impose avec la puissance d'un commandement d'en haut, du commandement de Dieu même. Le devoir est une religion.

Rien de durable, rien de grand ne se fait qu'en vertu du devoir; car tout le reste, uniquement relatif à l'individu, ne s'étend pas au delà de lui, est chétif comme lui, passager comme lui.

Jetez les yeux sur le passé, parcourez l'histoire des nations éteintes, en est-il qui aient accompli quelqu'une de ces œuvres dont le souvenir se prolonge à travers les siècles, qui influent sur les destinées des générations successives, à moins que, par une impulsion partie du fond de la conscience, elles ne se sentissent divinement poussées vers un but qu'il leur étoit ordonné d'atteindre? à moins que, s'oubliant soi-même, chacun ne fût exclusivement préoccupé de ce but commun, prêt, quoi qu'il arrivât, à tous les dévouements, à tous les sacrifices?

Ainsi les premiers Romains vivoient et mouroient pour la ville éternelle ; ainsi les premiers Chrétiens vivoient et mouroient pour l'humanité.

Si chacun d'eux n'eût pensé qu'à soi, que seroit devenue Rome? que seroit devenu le monde!

Toute pensée, tout désir dont l'individu isolé est le terme, se résout dans un intérêt soit de repos, soit de jouissance actuelle, et presque toujours de

jouissance brutale. On veut vivre tranquille, on veut vivre mollement. On ferme sa porte pour n'être point troublé, pour ne pas entendre la plainte de ceux qui passent dehors nus et affamés, les lugubres lamentations de la misère et de la souffrance.

Quand on en est là, nul remède, nul autre avenir pour la société qu'une dissolution dégoûtante, une mort inévitable et un sépulcre infâme.

Le devoir est la loi de vie, la loi selon laquelle la créature intelligente se conserve, se développe et atteint sa fin.

Que le devoir donc préside perpétuellement à votre action, la dirige, la féconde. Oubliez votre propre intérêt pour ne songer qu'à celui de vos frères. Que chaque soir vous puissiez vous dire : J'ai travaillé pour eux ; j'ai voulu diminuer la somme des maux et accroître celle des biens futurs ; j'ai coopéré selon mes forces aux desseins de Dieu, à l'accomplissement de son œuvre ; j'ai vécu, non pour moi, mais pour l'humanité.

Que si, abjurant un vil égoïsme, tout désir purement individuel, toute vue étroite et matérielle circonscrite dans le présent, vous élevez vos regards plus haut ; si vous embrassez dans un saint, un ardent amour, non-seulement vous et les vôtres, non-seulement ceux au milieu desquels s'écoule votre rapide existence, mais la famille humaine tout entière,

mais tous les siècles qui viendront ; alors croyez, croyez fermement au succès certain de vos efforts.

Comme le soldat qui tombe dans le combat, peut-être ne serez-vous pas témoin de la victoire ; mais le cri de triomphe de vos frères vainqueurs, les chants d'allégresse des peuples affranchis, de l'humanité désormais en possession d'elle-même, retentiront sur vos cendres émues, et, au fond du tombeau, vous tressaillerez d'une joie immortelle.

Pour nous résumer : L'esclavage ancien, modifié seulement dans ses formes et modifié au détriment de l'esclave, subsiste encore de fait au sein des sociétés modernes, même les plus avancées ; mais il est en contradiction avec l'idée et le sentiment d'un droit inébranlablement établi dans la raison publique et la conscience universelle.

Cette contradiction entre le fait et le droit qui tend à transformer le fait pour s'harmoniser avec lui, et le fait qui résiste à cette transformation, est la cause réelle du malaise, du trouble, de la secrète inquiétude et de la guerre intestine qui agite aujourd'hui le monde.

Serf dans l'ordre domestique, dans l'ordre civil, dans l'ordre politique, le Peuple est tourmenté du besoin de s'affranchir, pour assurer sa vie par une meilleure organisation du travail et une plus équitable distribution de ses fruits, pour remonter à la di-

gnité d'homme, pour conquérir les droits de citoyen.

La grande révolution qui s'opère sous nos yeux n'a pas d'autre motif, d'autre but, et rien ne l'arrêtera que ce but ne soit atteint. Ce que veut le Peuple, Dieu lui-même le veut; car ce que veut le Peuple, c'est la justice, c'est l'ordre essentiel, éternel, c'est l'accomplissement dans l'humanité de cette sublime parole du Christ: « Qu'ils soient UN, mon Père, comme vous et moi nous sommes UN! »

La cause du Peuple est donc la cause sainte, la cause de Dieu ; elle triomphera donc.

Mais, afin qu'elle triomphe plus vite, avec le moins possible de perturbations inutiles et de souffrances perdues, le Peuple doit d'abord resserrer le lien moral d'où naît l'Unité par le dévouement de chacun à tous, par l'entier sacrifice de soi, qui est la racine même du devoir et sa pleine consommation.

Il doit, après cela, comprendre que, pour s'affranchir dans l'ordre domestique, il faut premièrement qu'il soit affranchi dans l'ordre civil, et que l'affranchissement civil dépend de l'affranchissement politique. Libre politiquement, il recouvrera sans obstacle ses autres libertés, il effectuera, par sa coopération à la loi, par le pacifique exercice de sa souveraineté toute-puissante, les améliorations de tout genre, économiques, civiles, qu'il jugera lui-même actuellement praticables.

Or la question politique se résout dans celle de la réforme électorale, d'une réforme large, complète, qui ne repose ni sur le principe ignoble et corrupteur du cens, ni sur des catégories arbitraires, sur de niaises présomptions de capacité, mais sur le droit même inhérent à l'homme et au citoyen ; car alors nul ne sera dépouillé de sa liberté essentielle, de la part qui lui appartient dans la souveraineté nationale ; alors seulement l'esclavage moderne sera réellement aboli.

Ce jour de la justice et de la paix, ce jour que bénira l'humanité future, qu'elle célébrera dans ses sacrés cantiques, il n'est au pouvoir de personne d'empêcher qu'il ne vienne, mais il dépend de nous de le hâter. Que nos efforts soient unanimes, qu'ils soient persévérants, que rien ne nous lasse, ne nous décourage, ni la résistance de quelques-uns, ni l'inertie de plusieurs autres, et bientôt la lumière se fera, et bientôt l'astre qu'attend le genre humain, qu'il appelle de ses vœux, que saluent ses fermes espérances, enflammera les stagnantes vapeurs de l'horizon.

FIN

TABLE

—

Clichy — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

